Over dit boek

Dit is een digitale kopie van een boek dat al generaties lang op bibliotheekplanken heeft gestaan, maar nu zorgvuldig is gescand door Google. Dat doen we omdat we alle boeken ter wereld online beschikbaar willen maken.

Dit boek is zo oud dat het auteursrecht erop is verlopen, zodat het boek nu deel uitmaakt van het publieke domein. Een boek dat tot het publieke domein behoort, is een boek dat nooit onder het auteursrecht is gevallen, of waarvan de wettelijke auteursrechttermijn is verlopen. Het kan per land verschillen of een boek tot het publieke domein behoort. Boeken in het publieke domein zijn een stem uit het verleden. Ze vormen een bron van geschiedenis, cultuur en kennis die anders moeilijk te verkrijgen zou zijn.

Aantekeningen, opmerkingen en andere kanttekeningen die in het origineel stonden, worden weergegeven in dit bestand, als herinnering aan de lange reis die het boek heeft gemaakt van uitgever naar bibliotheek, en uiteindelijk naar u.

Richtlijnen voor gebruik

Google werkt samen met bibliotheken om materiaal uit het publieke domein te digitaliseren, zodat het voor iedereen beschikbaar wordt. Boeken uit het publieke domein behoren toe aan het publiek; wij bewaren ze alleen. Dit is echter een kostbaar proces. Om deze dienst te kunnen blijven leveren, hebben we maatregelen genomen om misbruik door commerciële partijen te voorkomen, zoals het plaatsen van technische beperkingen op automatisch zoeken.

Verder vragen we u het volgende:

+ *Gebruik de bestanden alleen voor niet-commerciële doeleinden* We hebben Zoeken naar boeken met Google ontworpen voor gebruik door individuen. We vragen u deze bestanden alleen te gebruiken voor persoonlijke en niet-commerciële doeleinden.

+ *Voer geen geautomatiseerde zoekopdrachten uit* Stuur geen geautomatiseerde zoekopdrachten naar het systeem van Google. Als u onderzoek doet naar computervertalingen, optische tekenherkenning of andere wetenschapsgebieden waarbij u toegang nodig heeft tot grote hoeveelheden tekst, kunt u contact met ons opnemen. We raden u aan hiervoor materiaal uit het publieke domein te gebruiken, en kunnen u misschien hiermee van dienst zijn.

+ *Laat de eigendomsverklaring staan* Het “watermerk” van Google dat u onder aan elk bestand ziet, dient om mensen informatie over het project te geven, en ze te helpen extra materiaal te vinden met Zoeken naar boeken met Google. Verwijder dit watermerk niet.

+ *Houd u aan de wet* Wat u ook doet, houd er rekening mee dat u er zelf verantwoordelijk voor bent dat alles wat u doet legaal is. U kunt er niet van uitgaan dat wanneer een werk beschikbaar lijkt te zijn voor het publieke domein in de Verenigde Staten, het ook publiek domein is voor gebruikers in andere landen. Of er nog auteursrecht op een boek rust, verschilt per land. We kunnen u niet vertellen wat u in uw geval met een bepaald boek mag doen. Neem niet zomaar aan dat u een boek overal ter wereld op allerlei manieren kunt gebruiken, wanneer het eenmaal in Zoeken naar boeken met Google staat. De wettelijke aansprakelijkheid voor auteursrechten is behoorlijk streng.

Informatie over Zoeken naar boeken met Google

Het doel van Google is om alle informatie wereldwijd toegankelijk en bruikbaar te maken. Zoeken naar boeken met Google helpt lezers boeken uit allerlei landen te ontdekken, en helpt auteurs en uitgevers om een nieuw leespubliek te bereiken. U kunt de volledige tekst van dit boek doorzoeken op het web via `http://books.google.com`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

K
149866

716 e

Digitized by Google

Digitized by Google

ERFGOEDBIBLIOTHEEK H. CONSCIENCE
03 08 0457085 8
Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SOUVENIRS

D'UN

VIEUX SOLDAT BELGE

DE LA

GARDE IMPÉRIALE

LE COLONEL SCHELTENS

BRUXELLES-NORD
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE I.-PH. VAN ASSCHE
RUE DE LA RIVIÈRE, 3

1881

Digitized by Google

Digitized by Google

256035

SOUVENIRS D'UN VIEUX SOLDAT BELGE

DE LA

GARDE IMPÉRIALE

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SOUVENIRS

D'UN

VIEUX SOLDAT BELGE

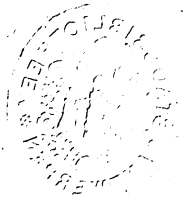
DE LA

GARDE IMPÉRIALE

BRUXELLES
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE I.-PH. VAN ASSCHE
RUE DE LA RIVIÈRE 3

1880

Digitized by Google



Digitized by Google

SOUVENIRS D'UN VIEUX SOLDAT BELGE

DE LA

GARDE IMPÉRIALE

1807 à 1814.

Le colonel Scheltens appartenait à ce type militaire du premier empire, type entièrement disparu et qui ne semble pas destiné à se reproduire de nouveau.

Le colonel a écrit ses souvenirs personnels dans lesquels la jeune génération militaire peut puiser d'utiles appréciations.

Scheltens, né à Bruxelles en 1790, entra d'abord dans la marine impériale. Son père avait en propriété deux bateaux qui naviguaient au cabotage de la Belgique en Hollande ; il mourut dans un âge peu avancé. Peu après sa mort l'un de ces bateaux se perdit sur un banc devant Hellevoet-Sluys, l'autre fut pris en réquisition et adjoint, en 1804, à la flottille de Boulogne, lorsque Napoléon méditait une descente en Angleterre.

Scheltens avait fait avec son père plusieurs voyages en Hollande et en Zélande. Familiarisé avec la navigation, il s'embarqua en qualité de pilotin sur son bateau *Le Coq* qui fut dirigé sur Boulogne.

A peine sorti du Ruppel, une partie de l'équipage déserta, le capitaine en tête. Le restant des hommes conduisit le navire à Ostende par Gand et Bruges.

« L'équipage y fut complété et renforcé d'un caporal et de six soldats pour la défense du navire, qui prit la mer par une

Digitized by Google

bonne brise de sud-est. A peine sortis du port, nos six défenseurs rendaient leur compte à fond de cale.

» Nous avions pour escorte un prâme et deux péniches, fins voiliers, bons marcheurs, mais incapables de résister à l'attaque de la moindre force détachée de la flotte anglaise.

» Le lendemain, à la pointe du jour, on signala la présence d'une frégate avec quelques bâtiments légers, en croisière sous pavillon anglais. Heureusement, la marée était descendante; notre convoi pouvait s'avancer entre les bancs et la terre, tandis que les Anglais devaient se tenir plus au large. Plusieurs bâtiments du convoi français donnèrent à la côte. »

Celui à bord duquel se trouvait Scheltens marchait en tête; il arriva heureusement à Boulogne. « De l'artillerie légère suivait la plage servant d'escorte, mais ses boulets étaient trop inférieurs à ceux de nos adversaires. »

Le Coq se remit en mer quelques jours après pour se rendre à Etaples. Son intérieur fut transformé en écurie. Comme tant d'autres, il était destiné au transport de la cavalerie.

Scheltens finit par établir dans le navire une garenne de lapins en attendant l'embarquement des chevaux qui ne s'est jamais effectué. Les voiles furent remplacées par des rames et le zèle de notre compatriote se calma à ce point, qu'à la levée du camp de Boulogne, lors de la déclaration de guerre de l'Autriche, en 1805, contre la France, il alla à Anvers prendre un engagement de matelot à bord du brick *le Vaillant*. De là, il passa sur *le Courrier* en qualité de matelot de première classe attaché à la timonerie.

Au bout d'un an, réclamé par l'armée de terre, Scheltens fut obligé de partir, sac au dos, de Bruxelles avec un détachement d'une cinquantaine de conscrits, la plupart fils de bons bourgeois.

« Hélas! dit-il, depuis bien des années, tous sont morts, en Allemagne les uns, en Espagne les autres, tués ou bien morts dans les hôpitaux. Après d'incessantes campagnes, le petit nombre de survivants alla périr de froid et de faim en Russie en 1812. »

Digitized by Google

De 1807 à 1815, Scheltens a fait les campagnes de :

Prusse et Pologne en 1807, et combattu aux batailles de Heilsberg et Friedland.

Espagne 1808, Burgos, Medina del Rio-Secco, Somma-Sierra, passage des monts Guadarama, la Corogne.

Autriche en 1809, Essling et Wagram.

Espagne 1810 et 1811, Ciudad-Rodrigo et Fuente de Onor

Russie 1812, Smolensk, la Moskowa, la Bérésina.

Saxe 1813, Lutzen, Bautzen, Dresde, Peterswald, Dennewitz, Leipzig, Hanau.

France 1814, Bar-sur-Aube, St-Dizier, Brienne, La Rothière, Montmirail, Montereau, Craonne, Arcis-sur-Aube, Troyes, Reims.

Belgique 1815, Quatre-Bras, Waterloo.

Nous avons là une nomenclature presque complète des grandes victoires et des grands désastres de l'empire de Napoléon Ier. Notre vaillant compatriote y a figuré avec distinction, puisque la décoration de la Légion d'honneur lui a été décernée, lorsqu'il n'était que sous-officier.

Voici les premières lignes écrites par notre colonel dans le manuscrit de ses souvenirs; elles font connaître le tour d'esprit original et la rectitude de jugement de ce digne vétéran belge, vrai modèle de la loyauté militaire :

« Dès que l'officier est à la retraite, que peut-il faire s'il est célibataire et qu'il n'a personne pour le tourmenter... ou pour le distraire?

» Il ne peut être parrain tous les jours, ni témoin aux mariages; pas même porter le coin d'un drap mortuaire, ni conduire son deuil, ni pêcher à la ligne, ni compter les poissons rouges du bassin du parc. Que faut-il donc qu'il fasse? On ne peut pas toujours lire. Eh bien! écrivons, tant bien que mal, nos souvenirs pour *moi seul*, comme passe-temps. Personne n'est obligé de me lire; personne n'a donc le droit de me critiquer. »

Le détachement de conscrits dont il faisait partie arriva

Digitized by Google

après douze à quatorze jours de marche à Strasbourg et fut caserné.

Scheltens se plaint des lits qui dataient peut-être de Louis XIV, dit-il, et qui étaient garnis de petits insectes excessivement désagréables. « Pour avoir quelque repos, il fallait se livrer à une chasse régulière. C'était de toute nécessité. Les casernes, à cette époque, étaient d'une malpropreté extraordinaire, les bois de lit surtout et les couvertures qui avaient une odeur de gale, de soufre et de misère. »

On demanda à Scheltens s'il connaissait assez bien l'exercice pour donner la première instruction à quelques Flamands et conscrits des environs de Maestricht. Après avoir subi un examen très-sommaire, il reçut le commandement de 5 ou 6 conscrits de la même levée que la sienne, mais qui ne comprenaient pas un mot de français.

On lui donna un seul galon en laine jaune sur le bras gauche, ce qui le constitua sous-caporal appointé.

« J'étais fier de cette marque de distinction, je commandais déjà aux autres, je montais la garde comme caporal, j'étais déjà quelque chose. Je ne puis dire si j'étais heureux, oui ou non; je commençais à me faire à l'état de soldat.

» A cette époque de l'empire, il y avait un certain laisser-aller entre le soldat et l'officier... On ne parlait que de gloire, batailles, combats, prisonniers, drapeaux et canons enlevés à l'ennemi. Mourir était une gloire, un honneur. L'imagination du conscrit s'échauffait, il désirait aller faire la première campagne, recevoir le baptême de feu, et devenir à l'égal des autres une fraction de la grande armée. Le lendemain d'une première bataille ou d'une première action de guerre, le jeune soldat se sent transformé; il grandit beaucoup dans sa propre estime. De triste et craintif il devient gai et se croit un héros.

» Voilà ce qu'était l'esprit militaire au temps de Napoléon Ier.

» Nous faisions des armes tous les jours, souvent deux fois dans la même journée, et je tirais passablement.

Digitized by Google

» Un jour dans une guinguette, avec mon maître d'armes, caporal au 57e de ligne, nous vîmes qu'un chasseur à cheval avait placé à terre son schako à l'endroit qu'il prétendait conserver pour danser.

» Mon maître d'armes me dit : Va donc f..... un coup de pied au schako de ce malappris cavalier ! — Mais vous allez me faire une vilaine affaire, lui répondis-je. — Ça m'est égal, il faut commencer par quelque chose. — Aussitôt dit, aussitôt fait, et je flanquais le plus beau coup de pied qu'ait jamais reçu coiffure de soldat. Le schako roula à dix pas sous une table, mais, à l'instant même, comme si ma jambe n'avait fait qu'un avec la main du cavalier, je reçus par contre-coup sur le côté de la tête la plus belle calotte qu'on puisse recevoir.

» Il n'y avait pas d'explication possible.

» Mon maître apparut aussitôt, disant : Trotte, s'il t'expédie pour le Père éternel, je me charge de le tuer après.

» Belle consolation dans ce moment pour un premier duel.

» Pour les armes, il n'y avait pas de choix, tout était bon ainsi que le terrain. A cinquante pas plus loin, on pouvait en présence de cent personnes, tirer le sabre sans que l'on s'occupât de semblables bagatelles.

» Le cœur cependant me battait de manière à me briser les côtes. Enfin, l'affaire devant avoir lieu, je mis assez courageusement l'habit bas et nous croisâmes nos sabres. Aussitôt en garde, je partis d'un coup droit; la pointe de mon sabre laboura le bras de mon adversaire depuis le poignet et le traversa au-dessus du coude. La blessure était affreuse à voir. Le combat cessa immédiatement en me laissant la pénible impression d'avoir estropié peut-être pour le restant de ses jours cet homme qui alla à l'hôpital.

» Après cette belle équipée, je reçus des compliments de mon maître, comme si je venais d'avoir fait une bonne action. Lui seul, à la rigueur, était coupable. Si j'avais refusé le combat, ma réputation était perdue. »

Nous mentionnons ce duel comme trait caractéristique de la vie du soldat sous l'Empire.

Digitized by Google

Le 19 septembre 1806 fut formé le premier régiment de fusiliers de la garde, et le 15 décembre suivant, un second régiment, sous la dénomination de fusiliers-grenadiers de la garde.

C'est celui dans lequel fut incorporé Scheltens; il était fort de 1,920 hommes et commandé par le colonel Freidericks, tué comme général à la bataille de Lutzen.

Les soldats, tirés des compagnies de réserve, étaient choisis par le conseil de recrutement. Après avoir fait avec la garde une campagne entière, les fusiliers de la garde étaient aptes à entrer dans l'un des corps de la *vieille garde*. Par un décret postérieur, dès qu'ils auraient cinq ans de service, tous les soldats avaient rang de sergent, les caporaux ou brigadiers, rang de sergent-major, les fourriers et les sergents, rang d'adjudant sous-officier, et les sergents-majors, celui de sous-lieutenant.

Le régiment, aussitôt qu'il fut formé, partit de Paris pour la Pologne et passa, au camp de *Fruchstein*. le restant de l'hiver.

On faisait l'exercice le long de la route, à la grande halte. Le maniement d'arme s'apprenait pour ainsi dire en marchant. Rien ne forme le soldat comme d'être en campagne, où pour sa propre sûreté il s'instruit lui-même.

Au mois de mars 1807, Scheltens faisait partie d'un détachement envoyé pour rejoindre le régiment, La marche à travers l'Allemagne n'offrit rien de particulier à l'esprit observateur de notre compatriote, qui dit avoir été pourtant assez bien reçu par les habitants, malgré qu'ils eussent souffert du passage dévastateur d'une armée victorieuse. Aussi ces bons Allemands n'aimaient pas plus les Français que ne les aimaient les Espagnols.

Prusse et Pologne

1807

Quelques jours après avoir rejoint le régiment, Scheltens subit l'épreuve de la bataille de Heilsberg (10 juin 1807).

Digitized by Google

» Les fusiliers de la garde, dit Thiers, firent des prodiges en combattant avec une intrépidité qui les fit remarquer de toute l'armée...

» ... A la bataille de Friedland (14 juin 1807) les fusiliers de la garde opposèrent une barrière de fer à l'ennemi. »

Des bords du Niémen Scheltens rentra en France par Varsovie, Dresde et Mayence. Partout en France, sur la route, le régiment fut bien reçu des habitants. Des pièces de vin étaient déposées le long de la route, à l'entrée des villages dans les pays de vignobles, et le soir, après une journée de marche, dit notre narrateur, nous avions encore le courage de faire danser les mamans et les demoiselles de nos logements. La destination du régiment était Courbevoie. Il n'y fit qu'un court séjour pour remettre l'habillement et l'armement en état, en vue d'un départ immédiat pour l'Espagne.

Campagne d'Espagne

1808

Le régiment des fusiliers grenadiers de la garde dans lequel servait Scheltens avait déjà un 3e bataillon qui, formé au camp de Marac, près de Bayonne, se trouvait à Madrid lors de la révolte de cette capitale et n'avait pas pris part à la campagne de Pologne.

Les deux autres bataillons, entrés aussi en Espagne, assistèrent, le 30 novembre 1808, au combat de Sommo-Sierra ; ils soutenaient en guerre les lanciers polonais qui enlevèrent, par une charge brillante, la formidable position défendue par 15,000 Espagnols et 16 pièces de canon. 200 chariots de toute espèce de bagages, les caisses des régiments, les 16 canons, dix drapeaux et 30 caissons furent le fruit de cet audacieux fait d'armes.

Madrid fut pris le 4 décembre 1808. Le régiment se trouva à Tudela et passa les monts Guadarama pour couper la re-

Digitized by Google

traite aux Anglais du général Moore qui s'avançaient vers Burgos, sur la ligne de communication de Napoléon. Ce mouvement hardi força l'empereur à faire rétrograder ses troupes en marche sur l'Andalousie.

Le général anglais ayant accompli son dessein, de sauver le Midi de l'Espagne, en attirant sur lui les forces des Français, se replia rapidement sur la Corogne. Il y livra, pour couvrir l'embarquement de son armée, une bataille dans laquelle il fut tué ; son armée retourna en Angleterre.

Scheltens dit qu'après la bataille de Salamanque, la ville de Medina del Rio-Secco fut abandonnée au pillage parce qu'un coup de pistolet avait été tiré sur le maréchal Bessières au moment où il entrait en ville.

Le pillage dura, par ordre, jusqu'au premier coup de canon.

« Que de choses terribles se passent dans des circonstances de cette nature, dit notre narrateur, qui eut le bonheur de sauver une maison du pillage. Aux soldats qui venaient dans l'intention de la piller, il disait que deux officiers de la garde, blessés à Salamanque, étaient logés dans cette maison et que lui y était placé comme *sauvegarde*. Le stratagème réussit ; on ne toucha à rien.

Après l'affaire de la Corogne, le régiment reçut l'ordre de partir pour la France, d'où il fut transporté en poste en Autriche.

« Faire voyager des brigades entières en poste n'est ni facile, ni commode. Trois à quatre cents voitures de roulage à larges jantes, des voitures de paysan de toute espèce roulent au grand trot, sur le pavé, pendant trois ou quatre heures.

On quitte les premières voitures; on reçoit un billet de logement pour une heure. La soupe doit être prête à l'heure prescrite. Puis, de l'autre côté de la ville, l'on se remet en route de la même manière qu'à l'arrivée.

Etendu sur une botte de paille, on recommence à cheminer au trot. — Le septième jour après notre départ de Bordeaux, nous arrivâmes à Paris, les membres disloqués, et bien heu-

Digitized by Google

reux d'être délivrés de cette manière nouvelle de conduire les hommes à la boucherie!!! »

Campagne d'Autriche

1809

Après trois ou quatre jours passés à Paris, il fallut, continuant la route sur l'Autriche pour rejoindre la grande armée, passer le Rhin à Strasbourg, traverser la Bavière et livrer batailllle à Essling. Des rives du Mançanarez la brigade se trouvait transportée au bord du Danube.

Le colonel Scheltens cite dans son manuscrit ce passage de Thiers, bien glorieux pour la jeune garde :

« Napoléon, pour secourir le maréchal Bessières, lui envoie » les fusiliers de la garde, troupe superbe, formée pendant les » campagnes de Pologne et d'Espagne, et près d'atteindre à « cette perfection qui se rencontre entre l'extrême jeunesse et « l'extrême vieillesse du soldat. C'est le général Mouton qui » est chargé de les commander. — Brave Mouton, lui dit l'em- » pereur, faites encore un effort pour sauver l'armée ; mais » finissez-en, car, après les fusiliers, je n'ai plus que les gre- » nadiers et les chasseurs de la vieille garde, dernière res- » source qu'il ne faut dépenser que dans un désastre...

» ...Mouton arrive avec les fusiliers de la garde. Cette belle » jeunesse arrache aux grenadiers autrichiens d'Aspre une » partie du village et arrête les soldats de Rosenberg le long » de l'espace qui s'étend jusqu'au Danube. Pourtant ce pre- » mier acte d'énergie ne suffit pas contre un ennemi quatre » fois plus nombreux et résolu à tenter les derniers efforts » pour réussir. Mais Rapp survient avec deux nouveaux ba- » taillons de ces mêmes fusiliers et propose au général Mouton » de faire une charge générale à la baïonnette. Tous deux, en » se serrant la main, adoptent cette manière d'en finir et fon- » dent, tête baissée, sur les Autrichiens. Ils leur portent un tel

Digitized by Google

» choc qu'ils les refoulent à l'instant d'un bout du village à » l'autre, culbutent les soldats d'Aspre sur ceux de Rosenberg » et les rejettent tous au delà d'Essling. Au même instant l'ar- » tillerie de la Lobau, prenant d'écharpe les masses qui avaient » passé entre le fleuve et le village, les couvre de mitraille. » Essling se trouve ainsi délivré. »

Le 22, en rétrogradant dans l'île de Lobau par le petit bras du Danube, sur un seul pont, un horrible spectacle s'offrit aux yeux de la jeune garde : 10,000 blessés se traînaient vers le pont et beaucoup d'entre eux, poussés dans le fleuve par ceux qui se pressaient, s'y noyèrent.

Le régiment de Scheltens resta trois jours dans l'île, sans vivres, mangeant du cheval et sans moyens de panser les blessés. Le capitaine de sa compagnie avait les deux jambes emportées par un boulet; transporté le soir dans l'île, il y mourut quelques heures après.

Le 7 juillet, notre vaillant Belge se trouvait à la bataille de Wagram.

« En attendant la paix, nous allâmes occuper le château de Schœnbrunn, résidence impériale. Nous y construisîmes un camp de baraques en planches parce que notre séjour devait se prolonger.

Un jour, Napoléon, passant dans le camp, demanda à des grenadiers occupés à la construction des baraques si le vin était bon? — Oui, Sire, répond le grenadier, le voilà, en lui montrant l'eau du Danube. — Comment, vous n'avez pas de vin? — Non, Sire. — L'empereur fit prendre des informations et découvrit que deux commissaires de guerre avaient vendu ou bien trafiqué avec les fournisseurs. Quelques jours après, un conseil de guerre les condamna à mort et ils furent exécutés.

« Le même jour on donna la ration à raison de deux bouteilles par homme pour nous récupérer. »

La paix ne fut signée que le 15 octobre. Notre séjour avait duré plus de trois mois. Peu de jours après, nous reçûmes l'or-

Digitized by Google

dre de nous rendre en France et nous la traversâmes au milieu des fêtes pour célébrer la paix. Les uns nous recevaient d'assez bonne grâce, tandis que les autres faisaient bonne mine à mauvais jeu ; l'enthousiasme n'était pas général chez les Français.

Après avoir passé quelques jours à Paris, nous prîmes la route d'Angers pour y tenir garnison, bonheur qui ne devait pas durer longtemps.

A la fête de l'empereur, le 15 août 1810, le gouvernement accorda 3 fr. par grenadier pour fêter dignement, par un repas de régiment, la Saint-Napoléon. Les tables avaient été dressées en plein air, hors d'une des portes de la ville. On se met à table ; mais aussitôt se manifeste un mécontentement général parmi les soldats ; ils disaient hautement qu'on avait volé leur argent en ne leur donnant qu'un repas d'une très-maigre condition. Ils firent un grand vacarme, les bouteilles roulaient d'un bout de la table à l'autre.

Le colonel, voyant que l'affaire s'échauffait, ordonna à la musique de commencer le bal champêtre qui devait suivre le repas, et chacun se mit en devoir de chercher sa danseuse parmi les demoiselles et les « mamans ». Presque toute la ville était venue à la fête ; la troupe était logée chez l'habitant.

Après les premières contredanses, sans que l'on sut trop comment, mais probablement par jalousie pour les danseuses, on tomba à coups de gazons sur les officiers. Une débâcle générale s'ensuivit, encouragée par les bourgeois. Les têtes étaient échauffées par le vin et le combat ne cessa que faute de combattants.

Le colonel avait perdu ses épaulettes dans cette malheureuse échauffourée.

Le préfet prit heureusement à cœur la cause des soldats, mais il fallait des exemples. Le lendemain, arrestation des plus coupables, conseil de guerre, envoi dans la ligne de plusieurs grenadiers et, huit jours après cet esclandre, le régiment recevait l'ordre de retourner une deuxième fois en Espagne.

Digitized by Google

Campagne d'Espagne

1810-1811

« Les officiers, quand nous fûmes en campagne en Espagne, nous *travaillaient les côtes*, d'après leur expression; chacun son tour. Mais tous avaient besoin de soutien et de protection. L'officier ne pouvait rien faire sans le soldat, dans un pays soulevé comme l'était l'Espagne. Cette sévérité se relâcha bientôt, et le régiment reprit sa gaieté et sa bonne humeur d'autrefois.

Une compagnie de nageurs avait été formée, comme on le fait toujours en campagne. Scheltens était du nombre de ces nageurs, employés à sonder les rivières pour trouver un fond guéable. Le nageur se laisse descendre perpendiculairement au fond de la rivière, en étendant les bras et les mains droits au-dessus de la tête; lorsqu'il touche le fond, il claque des mains. Les officiers, qui, de la rive, suivent les nageurs, marquent la profondeur de l'eau sur un calepin.

« — Ce métier n'est pas toujours agréable, dit notre Bruxellois, à cause des balles que l'ennemi ne manque pas d'envoyer, de l'autre rive, à votre adresse.

« Nous entrâmes en campagne par Logrono et Santo-Domingo, dans la vieille Castille, ensuite par Burgos et Valladolid.

« Echelonnés le long des grandes routes pour escorter les courriers, etc., pas un jour ne se passait sans qu'on eût à tirer un coup de fusil.

« Les pendaisons, les fusillades surtout, était bien fréquentes lors des excursions dans les montagnes; les bandes augmentaient journellement. Impossible de faire un pas en dehors de son cantonnement sans recevoir un coup de fusil ou sans s'exposer à être assassiné.

« Jamais un jour de repos. Le pantalon n'était ôté qu'au moment d'en avoir un autre, fait ordinairement d'un jupon de femme ou d'un manteau de religieux ou d'hidalgo. Sans che-

Digitized by Google

mise les trois quarts du temps, nous étions mangés par la vermine et rongés par la gale. Je me gratte encore quand j'y pense. La misère rend l'homme cruel, oui, bien cruel.

« J'ai vu des choses en Espagne que je n'oserais jamais écrire ; personne ne voudrait les croire, et pourtant ce serait la vérité. Rarement on fit des prisonniers. Voici un petit échantillon de cette malheureuse guerre d'Espagne :

« Nous étions commandés par le général Roguet, qui n'était pas tendre, pas plus pour nous que pour les Espagnols.

« Un jour, en tournée dans les montagnes de la vieille Castille, nous étions arrivés, le matin, dans une très jolie petite ville dont je ne me rappelle plus le nom. Nous formons les faisceaux sur la grand'place et nous recevons les vivres pour la journée.

« Vers le soir, on forme un détachement de deux cents hommes pour partir immédiatement en reconnaissance. J'étais du nombre, et je faisais, de plus, partie de l'avant-garde. Nous avions reçu l'ordre de garder le plus profond silence et de ne faire feu qu'à la dernière extrémité.

« Vers onze heures ou minuit environ, nous nous approchâmes d'un village et marchâmes directement vers la grand'place. Nous avions comme guides des gens du pays qui nous servaient par force. A la moindre apparence de trahison ou bien si les malheureux se trompaient de route, une balle en aisait aussitôt justice, et souvent un père de famille était impitoyablement assassiné.

« Les Espagnols n'avaient, sur cette place, qu'un poste de douze hommes de garde, couchés en partie près d'un grand feu de bois.

« Au moment où nous débusquions, la sentinelle cria : *Qui vive!* Notre officier répondit : *Espanol, regimento del Reyna*, mais aussitôt il nous commanda à la baïonnette. Les Espagnols prirent les armes au moment où nous étions déjà sur eux, et les douze hommes du poste furent égorgés en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter.

Digitized by Google

« Pendant cette échauffourée, le détachement entoura le village, pénétra dans les maisons et enleva un cadre de trente-deux officiers qui devaient rejoindre leur régiment. Tous étaient habillés de neuf; ils n'avaient pour toute escorte que quelques sous-officiers et caporaux. Un officier supérieur, seul, était parvenu à se sauver, disait-on. C'était fort heureux pour lui, car le lendemain, en rentrant dans la ville que nous avions quittée la veille, le général Roguet, qui se trouvait sur son balcon, se frotta les mains en voyant la réussite de notre expédition et ordonna de fusiller huit de ces officiers espagnols à chacune des quatre portes de la ville.

« Notre détachement eu l'honneur d'être le bourreau. J'étais encore de cette belle expédition, et jamais de ma vie je n'ai rien vu ni entendu de plus triste que cette boucherie. Ces messieurs appelaient tous les saints du paradis à leur secours; toute la ville était dans la consternation. Une heure après, tout était fini.

« Voilà la guerre d'Espagne!

« Combien de fois ce général a été maudit par nous et par les Espagnols! Nous le nommions le général NADA, ce qui, en espagnol, veut dire *rien*. Il nous laissait mourir de faim et de misère.

« Encore un trait de lui. Un détachement rentrait d'une correspondance du côté de Rio-Secco, où nous étions cantonnés dans les villages des environs. Le détachement avait été attaqué en route par les soi-disant brigands. La cavalerie espagnole, en chargeant le détachement, avait fait demi-tour au moment de l'atteindre. L'officier seul, emporté par son cheval, ne put faire volte-face avec la troupe et arriva sur le détachement; son cheval était mortellement blessé d'un coup de feu. L'officier français qui nous commandait donna au prisonnier, qui ne pouvait pas bien marcher, son cheval à monter pendant la route. L'officier espagnol donna sa parole de ne pas chercher à s'échapper.

« En arrivant au cantonnement, le général Roguet, qui,

Digitized by Google

prêt à partir, se trouvait déjà à cheval, demanda à l'officier commandant le détachement le rapport de l'événement et ordonna de faire fusiller le capitaine espagnol. On le conduisit dans la cour d'un vieux couvent brûlé et on assassina le malheureux à coups de baïonnettes. Dans une autre expédition, nous avions reçu quelques coups de fusil près de la ville de Molinas, mais les Espagnols, qui ne pouvaient tenir, avaient abandonné le terrain et la ville. Nous y entrâmes militairement, avec l'ordre que, le lendemain, à quatre heures du matin, lorsqu'on battrait la générale, chacun mettrait le feu à sa maison et les adjudants-majors étaient rendus responsables des maisons qui ne brûleraient pas.

« Dans la maison où j'entrai, le père et la fille avaient déjà été assassinés ; la malheureuse fille avait passé par bien des mains avant de mourir. On avait jeté le père, la tête la première, dans une grande jarre en terre cuite ; il était étouffé dans l'huile.

« Le lendemain, nous mîmes le feu à la paillasse d'un lit et, à peine étions-nous dehors que les flammes dépassaient la toiture. Toutes les maisons, au même signal du tambour, avaient été mises en feu. Pas un jour ne se passait sans une fusillade ou une pendaison. Les potences de Burgos et de Valladolid étaient toujours bien garnies. A l'arrivée, le nouveau venu devait attendre, au pied de la potence, le temps nécessaire pour lui faire une place, en ôtant le plus ancien et le plus sec. Il me serait impossible de décrire la misère, les privations et le dénuement dans lesquels nous vivions, rongés par la vermine. Les officiers marchaient sur les tiges de leurs bottes; ils ne touchaient guère plus d'appointements que nous de solde.

En septembre 1811, la jeune garde fit une pointe vers le Portugal sous les ordres du maréchal Marmont et du général Dorsenne au-delà de Ciudad-Rodrigo dans un pays dévasté et peu peuplé. « Nous avions, dit Scheltens pour dix jours de vivres sur le dos. L'homme les mange ordinairement en cinq ou six jours, de manière qu'il fallait se « *brosser le ventre* »

Digitized by Google

les autres jours et manger même l'estomac des bestiaux tués depuis trois ou quatre jours, ce qui fournissait une soupe aux fines herbes, car il était impossible de nettoyer, ni même de bien laver cette tripaille séchée au soleil et à moitié dévorée par les fourmis et les vers. »

»C'est dans cette expédition que j'ai mangé pour la première fois de l'âne et, ma foi, malgré les coups de bâton qu'il avait reçus dans l'exercice de ses fonctions, il n'avait pas trop mauvais goût ; j'ai mangé de plus mauvaise viande que celle de cette pauvre bourrique.

» Apres cette excursion, et quelques coups de fusil échangés avec les Anglais, nous retournâmes vers le nord, dans le royaume de Léon, en expédition sur Potès, centre d'une insurrection. — Pour y aller nous marchions sur une route, dans un vallon, bordé d'un côté par des rochers immenses et de l'autre par un fort ruisseau également bordé par des rochers à pic un peu abaissés au sommet, sur lesquels nous vîmes quelques guérillas qui, de l'autre côté du ruisseau, nous lâchèrent de temps en temps quelques coups de fusil.

» J'étais d'un peloton d'avant-garde. En traversant un petit pont pour passer à l'autre côté du ravin où la route change de direction, nous reçumes l'ordre de marcher vers la montagne pour protéger le flanc de la colonne et nous arrivâmes enfin à la ville, toujours en tiraillant avec les Espagnols. La ville fut mise au pillage et nous restâmes en bivac pendant la nuit. Les balles tombaient dans nos feux ; l'une d'elles perça notre marmite pour nous éviter la peine de manger la soupe.

» Le lendemain à la pointe du jour, nous quittâmes la ville, après y avoir mis le feu. Nous suivions la même route par laquelle nous étions venus, mais un officier Espagnol, aide-de-camp du général Mina, fait prisonnier par notre avant-garde au sommet d'une montagne, au moment où il arrivait ainsi que nous au point culminant. Il marchait un peu en avant de son escorte, ce qui le fit tomber entre nos mains; mais les quatre hommes, bien montés qui le suivaient, se sauvèrent au galop,

Digitized by Google

sans que les coups de fusil tirés sur eux aient pu les atteindre.

»Cet officier déclara au général que, s'il retournait par le chemin qu'il avait suivi en venant, pas un de ses hommes n'échapperait, les hauteurs étant toutes garnies de la bande Mina et d'autres chefs de guérillas. Il conseilla de monter par une espèce de torrent en cascade très-rapide, mais qui ne donnait dans cette saison que très peu d'eau. Le détachement prit ce chemin abrupte que les chevaux des officiers ne parvinrent à gravir qu'avec beaucoup de peine. Dès que les Espagnols se furent aperçus de notre mouvement, ils accoururent sur les rochers situés à l'opposite et nous fusillèrent à dos à demi portée.

»D'avant-garde en allant, nous étions devenus l'arrière-garde au retour et je reçus deux balles dans le gros de la fesse; après avoir traversé le bois et le couvercle de ma giberne, elles se logèrent dans les chairs; elles avaient perdu leur force, heureusement pour moi, et depuis cette époque j'ai une vénération toute particulière pour les gibernes. La tête de la colonne arriva bientôt sur la hauteur pour déloger les Espagnols à coups de fusil et pour protéger l'arrière-garde.

»A une demi-lieue de l'endroit du combat se trouvait un village. Le général ordonna à l'alcade de faire enlever jusqu'au dernier les blessés et les morts et, dans le cas où un seul manquerait, il ferait mettre le feu au village. Tous les mulets et les ânes partirent pour le champ de bataille et deux heures après, tous rentraient au village où nous passâmes la nuit.

» Le lendemain nous retournâmes à Rio-Secco. On me fit l'extraction des balles et quinze jours après j'étais sur pied.

»Malheureusement le moral de plusieurs soldats était affaibli, parmi les jeunes surtout. Ce n'était pas le cas dans notre brigade, malgré le grand désir des hommes de quitter l'Espagne, car il serait impossible de se faire une idée des souffrances et de la misère que nous endurions. La vermine était si abondante qu'elle se logea jusque dans les poils de nos sacs et il n'était pas rare de voir une demi-douzaine de poux défiler sur le col-

Digitized by Google

let de l'habit de notre capitaine. Comme on gardait son pantalon jusqu'au moment de le remplacer par un autre, la garnison devenue trop nombreuse forçait à faire une chasse générale. J'avais trouvé un moyen assez expéditif : Je retournais mon pantalon et je passais un gros caillou sur les coutures, comme ferait une repasseuse et je flambais ensuite les coutures. Lorsque j'en avais le moyen, je mettais le tout au four, après que le grain en était retiré ; c'était le moyen plus le sûr d'être *dépouillé*.

» Les Espagnols des classes inférieures sont tous d'une malpropreté révoltante. Jamais l'eau n'approche de l'intérieur d'une maison surtout à la campagne, et dans le bas peuple, les mulets, les ânes, les cochons habitent le bas des maisons de manière que l'odeur de ces animaux pénètre jusqu'aux coins les plus reculés.

» Les cuisines en Espagne sont un carré où l'on fait le feu au milieu, sur un autre petit carré en briques, ou bien formé d'une seule pierre d'un mètre carré. La fumée monte tout droit dans la cheminée qui ne fait qu'un avec le plafond, comme un entonnoir la pointe en l'air. Des planches sont placées tout alentour pour déposer les ustensiles de cuisine qui ne consistent guère qu'en quelques pots ou canettes en terre cuite.

» L'Espagnol est très-frugal, il mange peu et ne boit pas. J'étais logé à Logrono dans une *posada* : je revenais de la distribution, mon pain sous le bras, ma viande dans la main et mon vin dans la petite outre faite de peau de chevreau, écorchée et fortement goudronnée à l'intérieur, espèce de gourde dont nous étions tous pourvus.

» En arrivant à mon logement, je mis ma viande au feu qui se fait généralement, dans la vieille Castille surtout, avec des crottins de mulet ou d'âne que l'on a fait sécher au soleil. Le foyer brûle sans flamber. Mon pot était couvert d'un petit couvercle plat en fer, pour éviter que le crottin, en s'éboulant à mesure que le feu le mine, ne tombe pas dans la soupe.

» En mangeant la mienne, je trouvai à la première cuillerée

Digitized by Google

qu'elle avait un goût peu agréable et j'eus de la peine à l'achever. Lorsque je voulus entamer le solide en renversant le pot dans ma gamelle pour en faire tomber ma viande et le peu de légumes que j'y avais mis, je vis sortir avec ma ration, un vieux peigne fin, en buis, veuf de quelques dents, mais orné de crasse de tête et garni encore d'une masse de cheveux. Je vous donne ma parole d'honneur que jamais de ma vie vomitif n'a agi plus promptement et plus efficacement. Le cœur me tourne encore aujourd'hui quand j'y pense.

Les Espagnols ne se gênent pas : le mari couche la tête sur les genoux de sa femme qui, en pleine rue, cherche sa vermine; jamais un paysan ne se lave les mains.

» Au commencement de 1812 nous fîmes encore une tournée dans les montagnes, marchant la nuit faisant halte pendant la journée. Après quelques jours nous étions à bout de forces. Pendant une marche de nuit, après une halte de quelques minutes, au roulement pour se remettre en marche, personne ne bougea; on s'en était donné le mot. Les soldats disaient à leurs officiers qu'ils n'en pouvaient plus, qu'ils n'iraient pas plus loin. Mais à force de parler, on nous persuada que nous n'avions pas cent pas à faire pour trouver un grand village où nous pourrions nous remettre de nos fatigues.

»Nous continuâmes à marcher; on avait dit vrai. Au village on battit la breloque et la colonne se logea militairement dans les maisons en enfonçant à volonté les portes de celles que les habitants avaient délaissées, ou bien faisant sauter les serrures à coups de fusil. Dans la maison où le hasard m'avait conduit avec quelques hommes de ma section, nous trouvâmes après avoir enfoncé la porte la maison vide et la soupe au feu. Personne n'osa en manger de crainte d'être empoisonné. L'homme de la maison arriva quelques instants après avec deux ou trois pains chauds et un panier de prunes. Nous fîmes bombance en invitant, pour notre sûreté particulière, le bourgeois d'en faire autant. Dans ce pays de vignobles, nous avions de bon vin à discrétion. Le lendemain nous étions frais et dispos, et tout à

Digitized by Google

fait remis de nos fatigues après y être restés deux jours.

» Nous approchions progressivement des frontières de France. A Victoria on nous donna des pantalons neufs bleu-foncé, suivant l'ordonnance. C'était regrettable, car ne pouvant changer de linge, nos pantalons neufs étaient dès le lendemain occupés par une nouvelle garnison.

» C'était à notre entrée en France qu'il fallait nous en pourvoir. Nous arrivâmes enfin le 22 mars 1812 à Fontarabie et nous mimes les pieds sur la terre de France en passant la Bidassoa.

»On ne peut se faire une idée de l'enthousiasme de la troupe en passant le pont qui sépare la France de l'Espagne. Tous les bidons, marmites et gamelles furent jetés à la rivière ; les officiers avaient beau vouloir mettre le holà, c'était impossible. Tout y passa avec accompagnement de hourras retentissants de *Vive la France !* M.... pour les Espagnols ! Les soldats disaient : « *Nous sommes en France, nous n'avons pas besoin de nous charger inutilement de nos marmites et bidons ; nous les payerons au besoin. — Plus de bivac, nous allons loger chez les bourgeois.* »

» Malheureusement nous n'allions pas tarder à nous trouver en proie à de nouvelles misères d'une autre nature. Nous marchions par fortes étapes sur Bayonne et de cette ville sur Bordeaux. Arrivés là vers midi, on ordonna l'appel à 4 heures avec décompte de dix-huit mois de solde à tout le régiment, de manière que chaque simple grenadier toucha près de trois cents francs, à raison de soixante centimes par jour, solde des fusiliers de la garde. Les cadres avaient la solde de vieille garde.

» Après des privations de tout genre endurées pendant dix-huit mois de campagne, quelle masse d'argent dans les mains de la troupe, qui donna cependant l'exemple le plus étonnant de la bonne discipline de la garde impériale.

»En même temps que l'argent, nous reçumes l'ordre de nous trouver le lendemain à 4 heures du matin à la place Royale, pour

Digitized by Google

passer la Garonne sur le pont volant qui servait au passage avant la construction du grand pont actuel. Les voitures s'y trouvaient pour nous transporter en poste sur Paris, et pas un soldat ne manqua à l'appel du départ, bien que plusieurs eussent passé la nuit ailleurs que dans leur logement. Arrivés à Versailles pour quelques heures seulement, afin de nous restaurer chez les habitants, nous partimes pour Paris et n'y fîmes notre entrée qu'à cinq heures du matin; nous étions dans un état trop déplorable pour y arriver en plein jour. Le lendemain, nous restâmes consignés au quartier pour recevoir habillements, linge, chaussures, un équipement complet, une paire de souliers dans le sac, une paire de semelles pour raccommoder la chaussure, si on le pouvait faire pendant la route.

» Le surlendemain on nous laissa libre pour dépenser l'argent que nous avions reçu à Bordeaux et le cinquième jour, on nous annonça à l'appel du soir qu'il fallait faire notre sac, le départ étant fixé pour le matin à 4 heures. A l'heure précise, toutes les voitures de Paris se trouvaient devant la porte du quartier: fiacres, cabriolets, sapins, coucous, pots-de-chambre (nom que portaient à cette époque certaines voitures) servirent à nous faire doubler l'étape jusqu'à Meaux.

» Nous savions déjà que nous partions pour la Russie et même plus loin, disaient les soldats; peut-être irons-nous jusqu'en Chine et à cet effet, on nous donnera des masques et des haches pour traverser les forêts vierges et des déserts immenses.

» Le soldat français ajoute toujours quelque chose d'idéal, de fantastique à ce qu'il espère de voir arriver en campagne.

» On ne doit pas croire qu'en traversant la France nous étions toujours bien reçus dans nos logements. Chez les gens riches ou aisés, en arrivant dans nos quartiers, c'était toujours la même répétition : *encore des soldats ! — Les autres viennent de partir*. Bref, on nous montrait notre chambre, ordinairement un taudis avec mauvais lit particulièrement destiné aux logements militaires.

» Depuis deux ans, j'avais changé de camarade de cam-

Digitized by Google

pagne, car chaque soldat doit avoir un compagnon ; l'un doit avoir soin de l'autre ; il lui porte à manger et le soigne en cas de maladie ou de blessure.

» Un camarade avait remplacé mon ancien ami François Paradis qui, après avoir travaillé aux écritures chez le colonel en Espagne, quitta le corps avec avancement dans un régiment de la jeune garde.

» Mon nouveau camarade se nommait Nicaise, il était de Rouen. Très-joli garçon, très-bien élevé, il avait une superbe voix de ténor et une mémoire toute particulière pour chanter les morceaux des grands opéras de cette époque. Sa voix était admirable, impossible de l'entendre sans éprouver pour lui un sentiment sympathique. Aussi, lorsque nous étions mal reçus dans un logement et qu'on nous conduisait à notre mauvais grabat ou bac à puces, sans nous offrir la moindre nourriture, nous nous disions : c'est encore une fois ici la maison du bon Dieu ; on n'y boit ni n'y mange. Allons, mon cher ténor, en avant le grand moyen ; entonne un beau morceau ; tâche de séduire ces cœurs de bronze.

» Il commençait toujours par un prélude pour préparer sa voix avant de chanter quelque grand air soit de la *Vestale* ou de *Richard*, etc., etc. A l'instant même et comme par enchantement on entendait des croisées et des portes s'ouvrir, même chez les voisins.

» Nous étions presque certains, après le premier morceau, de voir venir un domestique chargé d'une invitation pour descendre ou monter. Quelquefois la dame venait elle-même, par curiosité, et pour nous apprécier sans doute, avant de nous engager à prendre quelque chose, en attendant soit le dîner, soit le souper. Par ce moyen bien innocent, nous avons été traités très-souvent en véritables enfants gâtés.

» De Meaux, nous marchâmes par Metz sur Mayence où nous eumes un jour de repos, si l'on peut appeler se reposer, passer l'inspection en grande tenue.

» Le soldat aime autant faire son étape. La revue devait

Digitized by Google

avoir lieu à 10 heures du matin, le régiment se trouvait sous les armes, mais au moment où le colonel voulait passer devant le front, le général commandant la forteresse, vint sur le terrain et invita le colonel à faire ouvrir les rangs.

« Mon général lui répondit le colonel, le baron Bodelin, » personne ne passe l'inspection de mon régiment que l'Empe- » reur et moi. » Aussitôt il ordonna au tambour-major de battre la brelogue et chacun s'en alla chez soi content d'en être quitte aussi facilement.

» Je parle, dit Scheltens, de cette circonstance seulement pour prouver l'indépendance de la garde impériale et l'assurance de ses chefs. Il n'est pas étonnant qu'avec cet esprit de corps la garde devait être invincible. Qui aurait osé reculer devant l'ennemi après avoir montré une pareille arrogance envers ceux qui n'en faisaient pas partie.

Campagne de Russie

1812

« Le régiment passa le Rhin et continua sa route vers la Russie en passant par Francfort, Hanau Fulda, Gotha, Leipzig et Dresde.

« C'était, dit Scheltens, un véritable plaisir de marcher sur d'excellentes routes, dans la plus belle saison de l'année et dans un très-beau pays. Tous les soirs on logeait chez l'habitant, tantôt bien, tantôt mal. On ne tombe pas toujours chez des gens riches, mais les braves allemands faisaient tout ce qui leur était possible, bien souvent à contre-cœur, j'en conviens; mais le soldat ne s'inquiète guère de la bonne ou de la mauvaise volonté de son hôte; quand celui-ci ne donne pas, le soldat prend.

Digitized by Google

» Souvent la commune faisait abattre du bétail dont nous partagions la viande avec le paysan du logement et avec ses pauvres enfants, parfois à moitié morts de faim et ne mangeant jamais de viande.

» Dans les villages catholiques qui étaient beaucoup plus mal propres que ceux dont les habitants suivaient toute autre religion, nous savions d'avance que nous serions mal, très mal. En voyant de loin le clocher du village, le soldat disait : Aujourd'hui nous serons mal reçus par des catholiques ; nous n'aurons pas de boudins à manger, rien que de la soupe au lait. — Les soldats avait un flair particulier pour reconnaître si le village était papiste ou non.

» De Dresde nous arrivâmes par Breslau et Varsovie, au Niémen, où nous rejoignîmes le 22 juin 1812, le corps d'armée de la Garde fort de 35,000 hommes, sous le commandement des maréchaux Lefèvre et Mortier.

» Jamais on ne vit brigades mieux organisées ; nous étions tous jeunes gens dans la force de l'âge, ayant de l'instruction, toujours gais et chantants, bien commandés par des officiers d'expérience qui sortaient de la vieille garde.

» Nous avions quitté l'Espagne le 22 mars et dès le 22 juin, nous nous trouvions au bord du Niémen, ayant fait en trois mois 665 lieues sans perdre un seul homme, en traversant la France, une partie de l'Allemagne, de la Prusse et de la Pologne.

» Il faut avoir fait ces guerres de l'empire pour pouvoir se former une idée de ce que l'homme peut supporter. Ces longs voyages à pied, en logeant chez les habitants, obligent à parler avec eux leur langue, sinon à se faire comprendre par signes pour demander ce qui est indispensable pour vivre. Nous pouvions apprécier la différence qui existe entre divers peuples de l'Europe, la variété des mœurs, des religions, des caractères qui se rencontraient entre Madrid et Moscou.

» Il est incroyable que le soldat puisse supporter les fatigues d'une telle marche le sac au dos et chargé d'ustensiles

Digitized by Google

de bivac, toujours mal couché sur un peu de paille étendue dans une chambre, lorsqu'il n'avait pas à passer la nuit en plein champ, presque toujours sans feu, dans la boue, souvent exposé à des pluies battantes après lesquelles il fallait que tout sèchât sur le corps par sa propre chaleur, comme les voiles d'un navire après la tempête.

» Nous passâmes cinq à six jours sans pain, avant de franchir le 24 juin, le Niémen. Nous avions de la viande en quantité suffisante, mais plus de sel; la dyssenterie fit des ravages; plusieurs soldats moururent sur place; les chevaux mal nourris, périssaient en grand nombre.

» Entrés le 29 à Wilna, capitale de la Lithuanie, nous y restâmes bivacqués jusqu'au 9 juillet.

» Avant d'entrer à Wilna, nous fûmes surpris par un orage, comme je n'en avais vu de ma vie. Violent, torrentueux, mêlé de grêle, comme les orages des tropiques, il emportait tout. Les cavaliers se voyaient obligés de mettre pied à terre, les fantassins de se serrer les uns contre les autres. Cet orage causa du saisissement aux soldats, impressionnés au début de la campagne. Ils ne pouvaient plus même se coucher par terre, au milieu de cette terrible inondation.

» Le 28 juillet la Garde entra à Witepsk; l'empereur y établit son quartier général et donna à ses troupes quelques jours de repos rendus bien nécessaires par les privations de toute espèce, endurées par l'agglomération d'hommes et de chevaux trop considérable qui traversait un pays ruiné par l'ennemi qui se retirait.

» Les farines manquaient ainsi que les moulins; le soldat s'efforçait de se nourrir de seigle dur, qu'il tâchait de faire bouillir.

» Je rencontrai à Witepsk mon ancien camarade *Paradis*, devenu caporal dans un régiment de tirailleurs de la jeune garde. Il n'avait pas un centime; j'avais encore cinq à six francs; nous les dépensâmes près d'un fourgon cantine en prenant chacun deux petits verres d'eau-de-vie et un morceau

Digitized by Google

de pain. Depuis je ne l'ai plus revu. Il est mort, m'a-t-on assuré, après la retraite de Russie, à l'hôpital de *Kœnigsberg*, de la fièvre typhoïde, les pieds et les mains gelés.

» Un jour, pendant nos fortes marches dans les sables de la Pologne, le grenadier qui logeait toujours avec moi, gagna la fièvre. Couché sur une mauvaise botte de paille, il grelotait comme un malheureux, lorsque la femme du paysan alla chercher une vieille femme n'ayant plus une seule dent en bouche, et sur les épaules à moitié nues de laquelle tombaient quelques mèches de cheveux gris; sa peau était ridée comme celle d'un crapaud; elle était d'une malpropreté dégoûtante, les pieds nus, enveloppée dans une vieille soutane en peaux de mouton et tenait à la main un grand bâton. C'était le médecin du village et de tous ceux qui voulaient croire à son talent médical, et aussi le plus beau type de démon à faire figurer dans un tableau de sabbat.

» En entrant dans le réduit que nous occupions, elle alla droit au malade, l'examina un instant, fit le signe de la croix et un effort pour tousser qui dura bien une minute. Approchant alors sa face livide de la figure du grenadier, elle lui cracha au visage. Jugez de l'effet que devait produire le remède. La vieille se sauva. Le grenadier, bondissant comme un tigre sur sa couchette, voulait courir à sa poursuite, mais les jambes lui manquaient; il se tordait de rage; j'avais la plus grande peine à le maintenir.

» La *Gospoda* riait et me disait : *Le remède a fait son effet.* La vérité est qu'il se calma et s'endormit. Le lendemain, il pouvait faire son étape, en mettant son sac sur une voiture; il n'avait plus la fièvre. Avis aux docteurs pour la guérison de cette maladie. »

L'extravagance de ce fait nous sembla, de prime-abord, le rendre invraisemblable, et nous ne voulions pas le reproduire. Cependant, après avoir consulté un de nos proches parents, M. Achille G..., qui, pendant quatorze ans, a séjourné en Russie et en Pologne, nous apprîmes de lui la probabilité de ce

Digitized by Google

que mentionne le colonel, parce que, dans ces contrées, les médecins sont en trop petit nombre en dehors des villes. Dans les villages éloignés, de vieilles femmes remplacent les médecins et s'efforcent de guérir, si c'est possible, à défaut d'autres secours médicaux. C'est à l'une de ces femmes, réputées sorcières, qu'a eu recours la femme du paysan chez lequel était logé le fiévreux.

Le colonel Scheltens, notre narrateur, était homme d'un caractère sincère, et il est avéré qu'une forte émotion coupe l'accès de fièvre. Quelle émotion plus forte, quel sentiment de plus poignante indignation, de plus violente colère, pouvait éprouver un grenadier de la garde impériale que de se voir cracher au visage?

Un de nos amis, le colonel F....., depuis nombre d'années miné par la fièvre, se procura, lui aussi, la guérison en éprouvant une forte émotion. Il était au lit, en proie à un très-violent accès, lorsqu'entra brusquement dans la chambre un personnage qu'il ne s'attendait pas à recevoir dans un pareil moment de malaise et d'accablement. Il en fut ému à ce point que la fièvre cessa, et depuis lors il n'en a plus souffert. C'est une preuve à l'appui de la réalité de l'anecdote concernant la cure si bizarre de la vieille sorcière.

» A cette époque de la saison, les nuits sont si courtes en Russie que, dès une heure du matin, la lumière du jour reparaît déjà sans avoir totalement disparu. Les chaleurs sont accablantes pendant la journée. Celles que nous éprouvions de Wilna à Witepsk étaient suffocantes. Les chaleurs en Espagne sont moins brûlantes et plus supportables que celles de la Pologne qui soulèvent un sable fin. Nous laissions beaucoup d'hommes en arrière, sans rencontrer un seul trainard russe; ces hommes sont de fer. Jamais je n'ai eu si chaud que le jour de notre entrée à Witepsk (27 à 28 degrés Réaumur). Le soldat russe, élevé durement et acclimaté au pays, avait l'avantage sur le soldat des contrées méridionales et exposé à trop de privations.

Digitized by Google

» Le 15 août, nous étions devant Smolensk, qui était occupé par 30,000 Russes. Décrire la prise de cette ville n'entre pas dans mon cadre, je ne fais d'histoire que la mienne.

» Les Russes mirent le feu à la ville avant de l'évacuer. Quelle nuit épouvantable! Des torrents de flamme et de fumée; quel spectacle extraordinaire, semblable à une éruption du Vésuve. C'était le commencement de la fureur qui allait caractériser cette guerre... Nous laissâmes 6 à 7,000 morts devant Smolensk. La principale église, sauvée comme par miracle de l'incendie, servait d'abri à des femmes, des enfants, des vieillards saisis de terreur. Les rues offraient un spectacle hideux; la terre était couverte de morts et de blessés russes.

« Le combat de Valoutina suivit la prise de Smolensk; il fut très-sanglant. C'est ici que j'ai vu faire le pansement des blessés avec du foin et le papier des vieilles archives de Smolensk. Il était impossible de rester dans la ville et les faubourgs, de l'autre côté du Dnieper principalement. Les morts et blessés au nombre de dix ou douze mille, brûlés dans les maisons incendiées, exhalaient une insupportable odeur cadavérique, des cochons affamés errants dans les décombres, trouvaient ce rôti excellent, nous tuâmes ces animaux voraces que nous ne trouvions pas mauvais dans nos bivacs.

« Tous ces cadavres sur un sol brûlant étaient hideux et pestilentiels. »

« Pendant ces quelques jours passés à Smolensk, j'avais été commandé, avec douze hommes et un caporal, de grand'garde aux équipages du Maréchal Bessières, campé à peu de distance de la ville, près d'un château entouré d'un étang avec moulin à eau. Cet étang était très poissonneux et il était facile d'en faire écouler les eaux; en coupant une digue elles s'écoulèrent presqu'en totalité. J'avais trouvé un filet tout neuf, une espèce de seine; elle n'était pas montée, mais en ma qualité d'ancien marin, je trouvai bientôt le moyen de nous en servir. En détortillant une grosse corde du moulin j'en fis trois, pour les attacher au filet, garni d'un côté de bottes de jonc servant de

Digitized by Google

flottes, de l'autre côté, traînant des pierres. En moins d'une heure la besogne était faite, et le filet, traîné au bord, était tellement plein de poissons de toute espèce, qu'il fut impossible de le tirer sur le bord. Il y avait des brochets énormes, des écrevisses de la plus forte espèce en grande quantité, pas moyen de tout prendre. L'Etat-Major en a fait ce jour-là un régal, comme nous tous, et les trois quarts des poissons sont restés dans le filet laissé dans l'étang.

» En quittant Smolensk, le bruit s'était répandu qu'on allait à Moscou. « *A Moscou*, criaient les soldats, à *Moscou*. »

» La Garde marchait au centre, toujours en échelon par régiment, à une heure de distance.

» En atteignant Viasma le 28 août, les soldats parvinrent, malgré l'incendie mis à la hâte par les Russes au moment d'évacuer cette jolie ville, à sauver une partie des maisons et des vivres.

» L'armée souffrait beaucoup ; elle arriva le 1er septembre à Ghjat; la pluie avait changé les routes en marécages. Les hommes et les chevaux moururent par milliers, de fatigue et de faim, les bivacs étaient froids et pénibles.

» Le 5, on se mit en marche vers la plaine de Borodino dans laquelle allait se livrer la plus sanglante bataille. »

En quittant *Smolensk*, le bruit s'était déjà répandu qu'on allait à Moscou. A *Moscou*, criaient les soldats, à *Moscou*,

La Garde marchait au centre, toujours en échelon par régiment, à une heure de distance.

L'armée souffrait beaucoup; elle arriva le 1er septembre à *Ghjat*, la pluie avait changé les voutes en marécages. Les hommes et les chevaux moururent par milliers, de fatigue et de faim, les bivacs étaient devenus froids et pénibles.

Le 5, on se remit en marche vers la pleine de Borodino dans laquelle allait se livrer la plus sanglante bataille.

Digitized by Google

Bataille de la Moskowa

Le 7 septembre à trois heures du matin on prit les armes, et l'on profita du brouillard pour se mettre en position, en gardant le plus profond silence. Le régiment de Scheltens était placé dans la grande redoute de Schvardino, enlevée, le 5, aux Russes au prix de 4 à 5 mille hommes.

De cette position on pouvait voir tout le champ de bataille, tout en se trouvant quelque peu à l'abri des boulets de 600 pièces de canon mis en action par les Russes dans cette mémorable journée...

Le soleil s'abaissa enfin sur cette scène atroce de carnage, sans égale dans l'histoire des guerres.

La canonade finit par se ralentir et l'on alla prendre quelque repos, un peu en arrière; mais l'on était sans vivres et le soldat se mit au bivac et dévora les chevaux tués dans cette belle journée.

Le lendemain, les vainqueurs furent témoins d'un spectacle horrible. Le champ de bataille était couvert de quatre-vingt dix mille hommes étendus sur la terre morts ou blessés, quinze à vingt mille chevaux, et trois à quatre cents voitures d'artillerie. Les ravins étaient comblés de cadavres Français et Russes.

Quarante-sept généraux et trente-sept colonels, du côté des Français, étaient tués ou blessés.

Après ce duel il leur restait encore cent mille hommes qui quittèrent le champ de bataille sans enterrer les morts.

En approchant de la capitale, les villages se montraient plus florissants et plus nombreux, ainsi que les colonnes de flammes qui les détruisaient. Pendant la nuit de vastes incendies éclairaient ainsi les bivacs.

Le soldat hâtait le pas malgré la chaleur produite par le retour du beau temps, et enfin, du sommet d'un coteau l'armée découvrit tout à coup au-dessous d'elle et à distance peu

Digitized by Google

considérable, une ville immense, qui brillait de mille couleurs, et que surmontaient quantité de dômes dorés resplendissants de lumière.

C'était un singulier mélange de bois, de lacs, de chaumières, de palais, d'églises et de clochers.

Les soldats s'écrièrent tous ensemble « Moscou, Moscou. »

La garde bivaqua la nuit de l'arrivée dans le faubourg de *Dragomelow*, à la tête du pont de bateaux sur la Moskowa; le lendemain 15, elle entra à Moscou.

Partout règnait la plus profonde solitude, c'était dans une ville morte qu'on pénétrait. Des milliers d'oiseaux noirs, corbeaux et corneilles, voltigeaient autour du faîte des palais et des églises, et donnaient à cette ville un aspect sinistre.

L'armée fut répartie dans les divers quartiers de Moscou; le régiment de Scheltens dans celui de *Kalouga*, où presque toutes les maisons étaient occupées par leurs habitants, des Français, des Italiens, des Allemands, des Russes, qui étaient restés chez eux, au lieu de suivre l'armée, comme les autres habitants de la ville.

Aurait-on pu croire que la seconde ville de l'Empire subirait le sort de toutes les autres, depuis *Smolensk*. L'armée française comptait y trouver le dédommagement si longtemps désiré, mais il fut hélas de courte durée et terrible.

Les habitants du quartier où se trouvait logé le régiment de Scheltens, apportaient du pain et des jambons à discrétion, mais ce bonheur ne devait pas durer. Le lendemain de l'entrée des Français, quelques flammes s'élevèrent d'un grand bâtiment qui renfermait des spiritueux. On y courut sans étonnement, car on attribuait cet incendie à une imprudence commise par les soldats. On se rendit maître du feu, mais, au même instant, le feu éclata avec violence dans d'autres bâtiments.

Le Bazar prit feu, non loin du *Kremlim*; c'était peut-être les magasins les plus riches du monde entier, en tissus de

Digitized by Google

l'Inde et de la Perse, toutes les denrées coloniales, thé, café, vins et spiritueux y étaient accumulés.

L'incendie se propagea en peu d'instants et tout fut consumé, malgré que les soldats français y fussent accourus en foule.

Impossible d'arrêter le feu; alors commença le pillage sur une vaste échelle pour disputer aux flammes d'immenses richesses.

Scheltens fit dans cette circonstance, l'emplette d'un beau shall des Indes et d'une pelisse en fourrure pour dame. Des centaines d'objets étaient brisés ou bien échangés pour autre chose.

Faute d'aliments le feu cessa; l'on attribua encore cet incendie à l'imprudence. — Mais dans la nuit du 16 septembre la scène changea totalement; le vent d'équinoxe souffla en véritable ouragan, d'abord de l'Est et porta de nombreux incendies à l'Ouest, dans le plus beau quartier de la ville. — En quelques heures, presque toutes les maisons et tous les palais se trouvaient en feu. — On vit s'élancer de longues flèches de flammes qui avaient envahi les églises, (il y en avait onze cents) et montaient dans les clochers.

Il est impossible de se faire une idée de cet incendie; il faut l'avoir vu pour croire à la consternation qu'il produisit dans l'armée.

Bientôt plusieurs des misérables que le gouvernement avait laissés en ville pour l'incendier, furent arrêtés. — On les interrogea; on les menaça, et ils révélèrent l'affreux secret. — Douter n'était plus possible.

Des commissions militaires furent formées, pour juger sur le champ, fusiller ou pendre les incendiaires, mais les soldats ne se donnèrent pas la peine de les arrêter. — justice était bientôt faite; un coup de fusil ou de bayonnette remplaçait avec avantage, la lenteur d'un recours à une commission militaire.

« Je me rappelle encore dit Scheltens, que notre lieutenant

Digitized by Google

Seraris, Belge, mort au service de la Hollande, comme Général de Division à Maestricht, dans une charge que nous fîmes dans la cour d'un palais, planta son sabre entre les épaules d'un particulier qui se sauvait. Le sabre cassa, et mon Russe fit encore une douzaine de pas avec la moitié de la lame d'un sabre de la garde entre les omoplates. Les autres grimpaient par-dessus des murs, pour conserver leur vie, mais les coups de fusils les faisaient dégringoler à plaisir. Pour ma part, je trouvai un particulier de cette espèce occupé à mettre le feu dans un tiroir d'une commode ; c'était au premier étage de ce même palais où nous faisions la chasse dans la cour, mon homme se jeta à mes genoux, mais je l'empoignai par le cou jusqu'à l'escalier où je lui fis piquer une tête du haut en bas. Il n'était pas mort, mais un grenadier l'acheva. »

« La violence du vent augmentait ; c'était une véritable tempête occasionnée par le vide que faisait le feu et qui, changeant à chaque instant, étendait le torrent de l'incendie là où la main des incendiaires n'avait pu porter ses ravages.

Les flammes avaient d'affreux mugissements ; elles faisaient éclater d'effrayantes explosions, produisaient des torrents de fumée ; après s'être élancées vers les nuages, elles étaient refoulées vers la terre.

Le feu approchait du *Kremlin*, le péril devenait menaçant, 400 caissons chargés se trouvaient dans la cour de l'arsenal.

L'Empereur quitta la ville ainsi que l'armée, à l'exception de la garde laissée à la conservation du *Kremlin*.

Chacun était saisi d'horreur devant cet effroyable incendie qui dura sans interruption, pendant les journées des 16, 17 et 18 septembre.

Enfin la pluie qui succède d'ordinaire à la violence du vent, tomba tout à coup ; le *Kremlin* était sauvé.

Des sauve-gardes furent mises à tous les bâtiments préservés de l'incendie, dans lesquels on plaça des officiers, des blessés, des malades ; le reste fut livré à la curiosité et à l'avidité des

Digitized by Google

soldats pour s'y pourvoir de vivres, de spiritueux et de vêtements.

Les soldats, en pénétrant dans les décombres jusqu'aux caves, trouvaient des provisions, bonnes généralement mais un peu échauffées ; du blé, de la viande et du poisson salé, des vins, de l'eau-de-vie, de l'huile, du sucre, du café, du thé, des vêtements, des fourrages, de l'argenterie, même de la *moutarde de maille* à profusion.

Que de choses précieuses vendues à vil prix ! D'autres brisées, surtout des porcelaines les plus rares, les plus belles, des armes de tout genre et de tout pays. — On ne pouvait pas tout prendre? — Que faire de tout cela à 800 lieues de Paris ?

On trouvait quelquefois des maisons où les Russes avaient accumulé en partant leurs blessés. Ces malheureux, ne pouvant se remuer, avaient péri dans les flammes. On évaluait à plusieurs milliers les victimes de ce genre.

Scheltens fut commandé de sauve-garde, pendant l'incendie dans le faubourg de *Kalouga*, avec un poste de 12 hommes et deux caporaux sous ses ordres, chez un Français. La maison était bien montée ; une partie seulement séparée du corps de bâtiment, avait été incendiée le premier jour. Ses hommes faisaient la maraude et rapportaient toute sorte de vivres, beaucoup de vin de champagne, des farines et du sucre en grande quantité, et surtout d'excellente bière. Il ne leur manquait rien, pas même des matelas pour se coucher, véritable luxe pour des soldats qui, depuis des années, n'étaient plus à même d'apprécier la valeur d'un lit.

Le jour de l'entrée du poste dans cette maison, l'occasion se présenta à Scheltens de rendre service et d'accomplir un acte d'humanité envers un Russe.

Pendant la nuit du 16 septembre, au moment où la ville de Moscou ne présentait qu'un vaste brasier, Scheltens qui parcourait à la tête d'une patrouille les environs du faubourg de *Kalouga* entendit, à peu de distance, des cris de détresse. Il marcha avec ses hommes, dans la direction d'où partaient ces

Digitized by Google

cris et fut heureux de délivrer des mains de quelques soldats Polonais, maraudeurs du corps de la Vistule, un vieillard qu'ils entraînaient en le menaçant de mort.

Tout en remerciant notre compatriote du service signalé que celui-ci venait de lui rendre, il lui déclara en français, langue qu'il parlait parfaitement bien, être le prince Galitzin. Son palais venait d'être la proie des flammes et il n'avait en ce moment d'autre ressource que la protection de Scheltens qui le plaça dans la maison située en face de son palais incendié. Cette maison, habitée par un Français professeur de langues, avait été préservée par l'occupation des soldats du poste commandé par Scheltens. Le vieillard était très connu dans cette maison; chacun le traitait avec déférence et lui donnait le titre de Prince.

Le lendemain le prince Galitzin fit offrir à son sauveur trente mille roubles pour le conduire aux avant-postes Russes ou bien de rester avec lui en Russie, en lui assurant une belle position. Ne pouvant accepter, sans transiger avec ses devoirs et sa conscience, ni l'une ni l'autre de ces propositions, Scheltens offrit au Prince de le conduire au quartier général du Maréchal Bessières commandant la garde Impériale; l'offre fut acceptée sur le champ.

Le prince Galitzin eut avec le Maréchal une longue conférence, à la suite de laquelle le sergent Scheltens se vit adjoindre douze chasseurs à cheval de la Garde Impériale et reçut l'ordre de reconduire le Prince dans la maison qu'il venait de quitter. Il partagea avec lui ses vivres, pendant tout le temps de l'occupation de Moscou par l'armée française et ces ressources firent subsister le Prince, qui n'en avait pas d'autres.

En 1825, le prince Théodore Galitzin se trouvant à Spa, écrivit au capitaine Scheltens pour lui exprimer la reconnaissance éprouvée au récit de ce trait généreux et humain.

« J'étais riche à Moscou, dit Scheltens, j'avais de l'or, mais il ne pouvait pas me servir. J'avais trouvé une espèce de couvre-lit que j'estimais être d'une grande valeur par sa rareté; il

Digitized by Google

était en dentelles, sa bordure brodée d'or représentait les douze signes du Zodiaque. On m'a dit que dans les grandes occasions il servait au baptême des princes.

» En quittant la ville, mon sac avait une certaine valeur, surtout parce qu'un jour, étant de planton au *Kremlin*, un officier d'état-major me demanda si je savais ce que je voyais brûler devant moi? — Sur ma réponse négative, il me dit que c'étaient des roubles, papier monnaie russe. Ils étaient presque tous consumés; mais, prenant le croc, j'en arrachai encore une grande partie qui n'étaient pas brûlés; j'en avais peut-être pour deux à trois cents mille francs.

« Pendant l'occupation de Moscou par l'armée Française, Napoléon, désirant sans doute rapporter un trophée à Paris, ordonna de descendre la croix grecque de la tour de Saint-Ivan au Kremlin. Après l'avoir détachée le mieux possible, on y fixa un cordage pour l'arracher. On parvint à la faire tomber; elle était double, une seconde croix plus petite était attachée à la grande. Elle resta en route pendant la retraite avec tous les équipages de l'armée.

» La porte du *Kremlin* est sacrée pour les Russes, qui n'y passent jamais sans faire le signe de la croix et même des génuflexions.

» Enfin, le 19 octobre, après 34 jours de repos, nous quittâmes Moscou, au matin, par la route de Kalouga.

» Le 24, eut lieu le combat de Malojaroslawetz, nous dûmes changer de route et gagner, à travers champs, Mojaïsk et l'ancienne route par laquelle nous étions arrivés à Moscou. »

Le colonel Scheltens ne parle, dit-il, dans cette retraite à jamais mémorable que de lui-même; elle commença le 27 octobre. Le 30, l'armée bivaqua sur le « funèbre » champ de bataille de *Borodino*. Personne n'y était resté pour enterrer les morts; cinquante mille cadavres gisaient sur le sol; quelle douloureuse impression.

Des canons démontés, des fusils, des casques, des cuirasses, une masse de cadavres à moitié dévorés par des animaux et

Digitized by Google

par des oiseaux de proie qui s'élevaient en épaisses nuées obscurcissant l'air, en poussant de sinistres cris; tout était encore sur le champ de la bataille; c'était un horrible tableau.

Les émanations étaient tempérées par la gelée qui commençait à se faire sentir.

L'ennemi nous suivait de près. Les cosaques se montraient sur nos flancs, derrière nous et souvent même devant nous.

Le 2 novembre, à Viazma, l'armée française eut à soutenir une rude bataille pour protéger sa retraite. Cette retraite ne ressemblait en rien à d'autres retraites d'armées.

L'encombrement était excessif. Chaque compagnie transportait dans quelques charettes des provisions amassées dans les ruines de Moscou. A ces équipages s'en ajoutaient d'autres recelant le butin trouvé dans les magasins abandonnés. Mais, faute de fourrage, les chevaux succombèrent bientôt.

Une masse de traînards et de bagages encombraient la route. Des blessés, des malades, des femmes, des enfants, des émigrants suivaient aussi l'armée.

Cette traînée d'hommes et de fugitifs de Moscou, s'élevait à cette époque, à plus de cinquante mille personnes.

Le 5 novembre le temps changea brusquement. Un vent très-fort poussa dans nos bivacs, une neige abondante. Bientôt les vivres manquèrent; pour toute nourriture, un peu de farine et de la viande de cheval.

Toute l'armée n'aspirait qu'à arriver à *Smolensk*, dans l'espoir d'y trouver des vivres.

Les hommes tombaient par centaines, comme des mouches, pour ne plus se relever. Forcés de vivre de seigle bouilli, pendant la marche sur Moscou, ils avaient subi de grandes pertes; l'espoir d'une nourriture abondante les soutenait alors, mais depuis la retraite le découragement s'était joint à la misère chez ces affamés.

Le 9 novembre, Scheltens entra à Smolensk; ses camarades et lui étaient pleins de l'espoir d'y trouver des vivres. Les

Digitized by Google

magasins furent bientôt mis au pillage, et on ne ramassa en y restant jusqu'au 14, que quelque peu de farine.

Alors commença la véritable et grande misère, le sol était couvert de quatre pieds de neige, l'ennemi harcelait sans relâche et menaçait de couper la retraite.

Le froid était devenu très-vif; la route était couverte de débris humains, apparaissant sous la neige, applatis comme des galettes par le piétinement des hommes, et raidis par la gelée comme des planches.

Le 15 novembre, les Russes en position à *Krasnoë*, avaient coupé la retraite et offraient la bataille.

Le 17, Napoléon les fit attaquer, au village d'*Ouwasovo*, et s'y porta lui-même à la tête de la vieille garde. Le village fut pris et repris, et finalement enlevé. On peut dire, « honneur à la garde», elle sauva, pour le moment, les débris de l'armée. L'on put continuer la retraite. Que de cadavres! Et l'on était dans l'impossibilité d'emporter un seul blessé; ils devaient tous mourir dans la neige.

« J'ai vu à cette affaire, dit le colonel Scheltens, un régiment de la jeune garde, je crois que c'était le 2e tirailleurs, formé en carré, détruit en entier par des charges réitérées de cavalerie; pas un homme, pas un officier n'en est revenu.

» Nous perdîmes ce jour là beaucoup de monde; entre autres notre capitaine adjudant-major *Delatter*; il eut la cuisse emportée par un boulet, me demanda ses pistolets pour qu'il pût s'achever, et me donna sa montre en or; je la possède encore. Dieu sait où elle ira après moi!!! Il resta sur le champ de bataille pour être, comme les autres blessés, achevé par les Russes ou par le froid. Jamais, depuis que j'étais au service, je n'avais assisté à une bataille aussi meurtrière. Quel feu épouvantable; la confusion était à son comble; les boulets pleuvaient. Si nous n'avions quitté Krasnoë vers le soir, marchant sur Oveza, l'armée entière eût été prise. Ces journées coûtèrent à ceux qui portaient encore des armes, à l'armée

Digitized by Google

véritable, quinze mille hommes et sept à huit mille traînards.

» Des 420 mille hommes entrés en Russie, il en restait 24 mille pour combattre.

» Le 19 novembre, à Oveza, l'armée acheva de se fondre en totalité. Des hommes tombaient à chaque pas pour ne plus se relever. Cavaliers, fantassins, tous marchaient pêle-mêle, chacun pour son compte; jamais l'égoïsme n'a été porté à un tel dégré.

» Quand un cheval tombait, les hommes se jettaient sur lui pour le dépécer; souvent on voyait la pauvre bête, dont la chair des fesses était enlevée à coups de couteaux ou de sabres, tourner la tête tristement pendant qu'on l'achevait en détail.

» Le costume avait un cachet tout particulier. Presque tous les cavaliers avaient percé d'un trou la couverture de leur cheval pour y passer la tête; le reste servait de manteau. Les uns étaient encore coiffés du casque, d'autres d'un shako ou d'un foulard, parfois d'un cachemire. D'autres étaient couverts de vêtements de femme. Moi-même je portais pardessus ma capote, une pelisse en satin vert doublée et bordée de fourrure. — Impossible de décrire pareille bigarrure, pareille misère; les barbes étaient incultes, noircies par la fumée des bivacs et garnie de clochetons de glace, comme ceux qui pendent à de vieux lustres en cristal. Les feux des bivacs étaient continuellement entretenus par les nouveaux arrivants qui, avant de pouvoir prendre place, devaient apporter du bois, n'importe quoi, roue, timon de voiture ou quelque autre débris. A ce prix on accordait une place du côté de la fumée; c'est par là qu'il fallait commencer et attendre qu'un mort fît une place à l'opposite, car au bout de très peu de temps l'homme s'endormait par l'effet de la chaleur et des privations pour ne plus se réveiller.

» Afin de ne pas s'asseoir dans la neige fondue par l'action du feu, on se servait de banquettes, formées de cadavres raidis

Digitized by Google

et noircis par la gelée. Le nombre des morts augmentait sans cesse; pour faire place, il fallait les tirer un peu plus loin pour déblayer le feu, et tout autour de chaque feu de bivac les morts formaient un cercle. Ils étaient jetés pêle-mêle les uns sur les autres ; une tête, une jambe, un bras sortaient de la neige; parfois on plaçait les morts debout, trois ou quatre, dos à dos, comme des armes en faisceaux. Tous ces cadavres étaient nus, pour ainsi dire, car lorsqu'un homme tombait, un autre se hâtait de lui ôter ses pantalons pendant qu'il se débattait dans la neige, et de lui prendre sa capote, ou ce qu'il avait sur le dos. On le fouillait pour chercher s'il avait sur lui de l'or, ou quelque objet précieux.

Le lendemain de la bataille de Krasnoï, l'intendant du maréchal Bessières abandonna au régiment de Scheltens, une demi-pièce de vin de Bourgogne; les conducteurs des équipages l'avaient conduite jusque là sur un traineau, mais le cheval n'en pouvant plus, force fut de donner le vin à la troupe. La pièce fut défoncée; le vin était gelé sur l'épaisseur de cinq centimètres, mais l'intérieur resté liquide, offrait une liqueur exquise. « Jamais, dit notre Bruxellois, jamais de la vie, un coup de vin ne m'a fait plus de bien et plus de plaisir. Je me rappelle aussi qu'un jour, pendant cette mémorable retraite, un palefrenier de la maison de l'Empereur m'offrit une goutte de genièvre ; il en avait dans une carafe de cristal; j'en avalai trois gorgées, je les sentis descendre jusqu'au bout de mes pieds et me rechauffer tout le sang.

» Le maréchal Ney nous rejoignit à Oveza avec son corps d'armée. De six à sept mille hommes qui lui restaient avant Krasnoë, il en ramenait douze cents, tout au plus.

» Le 22, l'armée fut coupée une seconde fois. Les Russes étaient à Borosow. Le pont était détruit par eux.

» De fausses démonstrations furent faites pour les tromper sur l'endroit du passage, et deux ponts furent construits, l'un pour l'infanterie, en mauvais matériaux, l'autre sur chevalets pour toutes les armes; ce dernier se rompit deux fois à cause

Digitized by Google

du lit peu solide de la Bérésina et des glaçons qu'elle charriait

Scheltens dit que la description de ce malheureux passage, dans la nuit du 26 au 27 novembre est au-dessus de ses forces. Sous le feu d'une effroyable canonnade et fusillade, une cohue désordonnée de femmes, d'enfants, d'hommes, de chevaux, mourant de faim et de froid, voulaient passer tous à la fois ces ponts sur lesquels se croisaient les boulets des canons russes. Quelques fuyards se jetèrent à l'eau ; d'autres y étaient poussés; ils s'efforçaient de passer la rivière à la nage, ou bien sur la glace, en sautant d'un glaçon à l'autre.

C'était, aux abords des ponts, un flux et reflux d'êtres humains et bientôt il devint impossible d'en approcher, à cause de l'amoncellement de cadavres d'hommes et de chevaux, de voitures brisées; horrible pêle-mêle !

Le 29, à neuf heures du matin, le général Eblé fit mettre le feu aux ponts ; tant pis pour ceux qui restèrent de l'autre côté de la rivière, ce qui advint à bon nombre de leur propre faute.

Ceux qui étaient encore valides se mirent en route au-delà de la Bérésina, sur des marécages et des ponts de plusieurs centaines de mètres. Tout était heureusement consolidé par la gélée et des bivacs furent formés sur la glace. Un grenadier prit un chien de taille moyenne qui bientôt fut tué, écorché, et rôti. C'est la seule fois de sa vie que Scheltens mangea du chien; il n'était pas mauvais, mais l'imagination rendait l'impression désagréable, dit notre compatriote. Il avait l'habitude, quand les circonstances le permettaient, de faire cuire de l'eau, ou plutôt de faire fondre de la neige dans un vase de fer blanc qu'il portait depuis Moscou et d'y mettre un peu de thé d'une petite provision religieusement conservée à l'intérieur de son shako.

Un soir au bivac, il avait fait son thé comme de coutume en tassant bien la neige dans son écuelle, mais en le prenant il ne lui trouvait point son goût habituel. Le thé y passa tout de même, mais en vidant l'écuelle dont la forme était pro-

Digitized by Google

fonde et peu large, Scheltens y trouva un crotin de cheval qu'il avait ramassé avec la neige sans s'en apercevoir. « Le gredin, dit-il, était trop endurci par la gelée pour produire tout le suc qu'il devait contenir, mais il en donna assez pour paraître désagréable même à un grenadier de la garde, »

« Dans un autre bivac, je crus mourir comme tant d'autres chaque jour. Pour souper nous avions fait cuire du sang de cheval avec un peu de mauvaise graisse, dans une demi cuirasse de devant. Hélas! cette succulente fricassée, faite suivant l'art que l'on connaît au bivac, ne passa pas bien. Elle me donna une diarrhée, maladie cruelle en campagne; elle cessa en quelques heures, sans cela j'étais perdu.

« Presque tous les soldats avaient décousu leur pantalon entre les jambes. C'était nécessaire en cas de besoin à satisfaire, car il était impossible de défaire les bretelles ni de les remettre sans avoir les doigts gelés. »

Scheltens dit que le froid étant descendu de 12° à 20°, la souffrance d'hommes exténués augmentait à ce point qu'ils n'avaient plus la force de se tenir debout. La vue des blessés que, depuis le commencement de la retraite, l'on ne songeait plus à ramasser, n'encourageait pas les combattants; ils quittèrent successivement les drapeaux pour vivre en se tirant d'affaire comme ils le pouvaient.

L'Empereur Napoléon, parvenu à Smorgoni, quitta l'armée. C'était le 5 décembre. Il partit la nuit.

« Toute l'armée connaissait le lendemain ce départ : Quelle » stupéfaction ! »

La marche sur Wilna fut continuée dans l'espoir d'y trouver un abri et un jour de repos.

« En quittant Molodescheno, l'on ressentit un froid encore plus rigoureux; le thermomètre descendit à 30° Réaumur. Comment des corps épuisés par la fatigue et les privations résistaient-ils à cette température? Les chevaux étaient morts presque tous, et avaient été mangés. Les hommes tombaient par centaines; ils marchaient serrés les uns contre les autres;

Digitized by Google

le froid agissait toujours sur les plus faibles; ils perdaient la vue, puis l'ouïe, la connaissance et, au moment d'expirer, la force de se mouvoir. Ils tombaient alors et à l'instant même d'autres se jetaient sur eux pour les dépouiller; on les laissait nus sur la neige. Quelquefois ils avaient encore la force de dire : *camarade, je ne suis pas mort.* — N'importe, répondait-on, tu n'iras pas loin.

» Le colonel Scheltens, l'esprit encore plein de l'image du spectacle de cette horrible retraite, en parle encore pour dire que le soir au bivac, lorsque les hommes s'approchaient trop des flammes en voulant se réchauffer les extrémités du corps, la gangrène se mettait aux pieds et aux mains, même au visage. Ceux-là seuls se sauvaient, qui restaient en mouvement et pouvaient prendre quelques aliments et boissons chaudes, pour ainsi dire en marchant. Personne ne voulait plus se battre, si ce n'est pour sa défense personnelle, car tout blessé était un homme perdu. On marchait et on avançait comme on le pouvait, sans ordre ni commandement. Énfin, à force de marcher et de souffrir, cette masse désolée, navrée, amaigrie, couverte de haillons souillés et brûlés, arriva aux portes de Wilna le 9 décembre. Cette foule s'accumula bientôt devant celle des portes tournées vers Smolensk; on s'y étouffa; on s'y battit; on s'y tua comme à la *Bérésina.*

» Tout le monde voulait du pain, de la viande, du vin, des abris; la ville fut saccagée et les magasins pillés.

» Il n'y avait plus un seul corps dont il restât quelques débris; plus ni divisions, ni brigades, ni régiments, ni bataillons, plus même une compagnie. Nous étions encore une trentaine du régiment, tout compris, sans chefs. Plus de commandement. Chacun pour soi. Nous étions encore bien armés et j'assure qu'il ne faisait pas bon nous résister.

» Nous pillâmes le magasin aux vivres de l'état-major et de l'empereur. Nous y trouvâmes de la belle farine, du lard, de l'huile fine, du riz et du bon vin, même du champagne et d'excellent cognac.

Digitized by Google

» Nous fricotâmes toute la nuit ; nous fîmes du pain et des galettes, et un jambon fut cuit au four. Le lendemain nous étions bien restaurés pour nous remettre en route.

» A Wilna j'ai vu tuer un soldat d'une manière dont personne, jamais peut-être, ne partit pour l'autre monde. Notre lieutenant Seraris sortait du palais où nous avions pris domicile ; il tenait un jambon sous chaque bras. Survint un soldat qui lui barra le passage, en exigeant l'un des jambons. Il reçut à l'instant en guise de réponse un coup de jambon sur la tête, appliqué avec tant de force qu'il abattit notre homme ; il est juste de dire que, vu son état de faiblesse, il ne fallait pas beaucoup d'effort pour le tuer.

» Nous avions pris quatre petits chevaux, des *coigna* polonais, sur lesquels nous chargeâmes nos vivres, farine, riz, lard.

» Le 10 décembre nous quittâmes Wilna. A une lieue de cette ville se trouve une montagne, alors couverte de verglas et offrant aux voitures un insurmontable obstacle. Les charriots transportant des officiers blessés ou malades, des canons, des caissons, des voitures de maître, enfin les fourgons du trésor, les trophées de Moscou, les drapeaux russes, la vaisselle plate des maréchaux, etc., tout fut abandonné.

» On peut difficilement se faire une idée des richesses qui furent laissées au pied de cette montagne ; les Russes en achevèrent le pillage commencé par les Français.

» Pour sa part Scheltens pouvait avoir, dit-il, un sac d'or contenant cinquante mille francs en Napoléons, au millésime de 1813 ; mais il trouva que le poids en était trop lourd et se contenta de quelques poignées de cet or qu'il mit dans les poches de son pantalon. Le soir, les cuisses en étant presqu'écorchées, l'envie lui prit de le jeter, mais ayant fait la trouvaille d'un bonnet de femme, il y renferma son or qu'il se suspendit au cou par les cordons du bonnet.

» Dans cette bagarre, il eut l'occasion de rendre service au colonel Lenoir, son ancien chef de bataillon en Autriche et

Digitized by Google

en Espagne, Le malheureux avait eu la jambe emportée par un boulet à l'affaire de Krasnoï; on l'avait placé dans une petite voiture couverte de toile, et souvent pendant la route, Scheltens avait protégé cette cariole en la faisant défiler entre les batteries de la garde, ou les équipages de l'empereur, lorsqu'il s'y trouvait de service. Il savait que la cariole contenait son ancien lieutenant colonel qui, depuis quatre ans, avait le même domestique, et par celui-ci il avait appris que le colonel blessé se trouvait dans cette voiture. Scheltens lui conseilla de retourner à Wilna et de se laisser prendre par les Russes, parce qu'il n'y avait ni chance, ni espoir de franchir la montagne. Notre compatriote aida son domestique.

« C'était un brave homme, dit-il, mais d'une grande sévérité et d'une étonnante propreté. En Espagne, j'avais été souvent de planton chez lui comme caporal et sous-officier. Un jour, après une inspection, il me fit donner pendant quinze jours, double ration de pain, de vin et de viande, parce que j'étais le plus propre du bataillon. C'était à *Santo-Domingo*; j'avais blanchi mes culottes, ma veste et les revers de mon habit avec du blanc d'Espagne mouillé, de manière que ma tenue était d'une blancheur éblouissante, comparativement à mes camarades. *Je faisais effet.* »

Quelques années plus tard, en 1817, étant en garnison à Nieuport, j'appris que le général *Lenoir* commandait la forteresse de Duinkerke. J'allai le voir; je me fis connaître, il se jeta dans mes bras et me présenta à sa femme et à ses enfants. Je suis resté chez lui toute la journée, à causer de nos anciennes campagnes. Il se rappelait parfaitement de moi; sa jambe de bois ne lui allait pas trop mal. Plus de dix fois il me répéta que, sans moi, il serait mort et perdu pour sa famille.

« Sortis de Wilna, nous gravîmes vers le soir la montagne à côté de la route, dans la neige jusqu'aux genoux en traversant une masse de broussailles. A mi-côte, je trouvai un homme dans un traîneau abandonné; le conducteur était parti avec le cheval. Pour se faire conduire ainsi cet homme devait occuper

Digitized by Google

un certain rang dans l'armée. Enveloppé d'une grande pelisse, ayant les pieds et les mains gelés, il me supplia de le tuer, car il était persuadé qu'il ne pouvait pas vivre longtemps dans cette position. J'avais déjà armé mon fusil pour lui rendre ce service qu'il implorait de moi, mais la réflexion me dit qu'il pouvait bien mourir sans moi. Je le laissai, et déjà j'étais loin de lui qu'il me suppliait encore de le tuer.

« Un peu plus loin, on me retient tout à coup par la capote, en me disant: « *Où vas-tu* ? — Je me retourne et reconnais... le maréchal Lefèvre. — Je lui répondis : Je f... le camp, comme tout le monde ! « et il réplique : « Tu as raison; tâches de t'en tirer les c..... nettes (très-historique). »

Arrivé au sommet de la montagne, je regagnai la grand'-route et m'arrêtai quelque temps pour voir si nos camarades arrivaient. J'ôte mon sac, le pose à terre, mais aussitôt à terre, il avait disparu. Je crois que le diable l'a emporté. Adieu toutes mes richesses ramassées à Moscou et si péniblement conservées jusqu'à la fin de la campagne; adieu dentelles, cachemires, or et argent en barre; plus rien que l'or que j'avais dans mon bonnet de femme. J'avais beau regarder à droite et à gauche, pour découvrir mon voleur,... rien ! S'il m'était tombé entre les mains, je donne bien ma parole qu'il n'aurait pas porté mon sac aux enfers, où je me serais donné la satisfaction de l'envoyer lui-même *presto*.

» J'apprends, au moment où j'écris ces mémoires, par le tome XVI de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Thiers, que les roubles en papier que j'avais sauvé des flammes aux fours du Kremlin, *étaient faux*; qu'ils avaient été fabriqués à Paris avant la campagne. Malgré que depuis cette époque je ne pensais plus à cette perte, j'en éprouve moins de regret aujourd'hui, car on pouvait vendre ces mêmes faux roubles à 20 p. c. de perte à des juifs en Pologne. A Moscou on avait payé l'armée avec cette fausse monnaie qu'elle croyait bonne. Infamie.

» Trois jours de marche nous conduisirent à Kowno; ici la

Digitized by Google

même répétition de Smolensk et de Wilna. Piller les magasins était la seule manière de vivre. On se rua sur eux avec fureur, et les malheureux qui s'adressèrent aux magasins de spiritueux se tuèrent tous. Les rues furent couvertes de tonneaux à côté desquels ces hommes expirèrent de froid et d'ivresse! Impossible de faire un pas sans marcher sur un mort. Depuis la création du monde, personne n'a vu une débâcle pareille, ni tant de cadavres sur un si petit espace.

Il était temps de quitter cette ville des morts; les cosaques étaient de l'autre côté du Niemen. Nous passâmes la rivière sur la glace, comme eux en aval du pont. Nous primes la route de Koenigsberg au nombre de cinq seulement, car depuis Kowno, il n'y avait plus de l'armée que quelques petites bandes fuyant chacune de son côté.

1812-1813

Le soir du départ de Kowno, nous entrâmes dans une auberge à Mariampol, tenue par un juif et sa femme. On pouvait y avoir du genièvre et de la bière, et même du pain; c'était une bonne trouvaille. Plusieurs juifs de l'endroit y étaient venus pour trafiquer avec nos soldats dont l'un changeait de l'argent blanc pour de l'or, en donnant le double en pièces de cinq francs; d'autres vendaient des couverts, des plats en argent, des bijoux, etc., etc.

Pendant ce trafic, nous étions plusieurs sous-officiers de la garde tranquillement assis sur des bancs, lorsqu'un soldat du train engagea une dispute avec la femme du juif à propos de quelques kreutzers qu'il devait payer pour sa consommation. En entrant dans cette espèce de taudis, il avait posé à côté de lui un sac double ou grande besace comme ceux des capucins quand ils font la quête.

Ce tapageur nous embêtait, car nous voulions prendre un peu de repos. Un maréchal de logis chef des chasseurs à che-

Digitized by Google

val me dit : « Henri, vas donc voir ce que ce gredin qui fait « tant de bruit a dans son double sac. »

J'avais ramassé, pendant la retraite sur la route, dans une boîte de chirurgie, un grand couteau à double tranchant, pointu comme un poignard et coupant comme comme un rasoir. Je vais plonger dans le double sac mon couteau long d'un bon pied, et par l'entaille des mieux conditionnées je perce du coup un autre sac contenant des pièces de cinq francs,

Dans cette taverne, se trouvait avec nous un maréchal des logis des gendarmes d'Élite de la garde qui fit comparaître, pour l'intimider, ce soldat du train devant lui. A la question qui lui fut faite : « Combien as-tu de sacs d'espèces avec toi ? — Sept, lui répond notre homme qui n'avait pas moyen de dissimuler la vérité ; il était seul contre nous. — « Comment sept sacs et tu fais du bruit pour quelques kreuzers ? tu es un voleur du trésor ; tu vas nous donner six sacs et tu f..... le camp avec l'autre. » — Il fallait bien qu'il s'exécutât. — Nous partageâmes, entre nous tous, les six sacs qui contenaient chacun deux mille francs. Nous étions une trentaine à partager les douze mille francs. Notre brave homme, venu en traineau qu'il avait laissé devant la porte, partit avec le sac que nous lui avions laissé et à cause de sa dispute avec la cabaretière il perdait douze mille francs.

Nous continuâmes notre route vers Konigsberg. Les états-majors de la vieille garde s'y étaient rendus. De la jeune garde, il ne restait rien.

Tous les hôpitaux regorgeaient de malades ; il y régnait une espèce de peste horriblement contagieuse. C'est là qu'on pouvait dire : « les morts tuent les vivants. »

La garde ou plutôt quelques débris quittèrent Konigsberg. Nous marchâmes sur Posen en passant par Brunsberg. Après un jour ou deux de repos pour se débarbouiller, acheter du linge, se refaire enfin après une pareille campagne, nous allâmes à Elbingen où nous passâmes le jour de l'an 1813.

Malheureusement cette année qui commençait ne valut pas

Digitized by Google

pour nous beaucoup mieux que celle qui venait de finir.

D'Elbing nous allâmes à Brunsberg sur Vistule, en passant par Graudenz. »

Scheltens, jeune et vigoureux à cette époque bientôt remis des misères passées, raconte des fredaines de garnison qui seraient déplacées ici, nous les passons sans silence comme nous l'avons fait déjà à diverses reprises et devons le faire encore.

« Dans les premiers jours de janvier, nous passâmes la Vistule sur la glace, en escortant une demi batterie de pièces de 12 ll. — Nous avions repris, avant de partir de Konigsberg, une espèce d'organisation formée par nous mêmes.

Quelques jours après nous étions à Posen, capitale du Grand Duché, logés chez l'habitant. Je m'étais remonté, comme il faut, en linge et chaussures. La campagne de Russie était déjà presqu'oubliée. J'étais jeune, j'avais de l'or, celui du trésor de la montagne de Wilna, sauvé dans le bonnet de femme qui, dans cette circonstance,me prouva qu'il était bon à autre chose qu'à couvrir la tête. »

A Posen la garde reçut une organisation nouvelle. Des débris de tous les régiments de la vieille garde, on forma un petit bataillon, Le restant du cadre partit pour Paris.

Scheltens resta au bataillon de guerre ; c'est un tort qu'il s'est assez souvent reproché, car il serait devenu officier de droit dans la ligne, comme l'est devenu le général Leboutte, qui était sergent-major de la garde et qui fut nommé lieutenant en arrivant à Paris et devint capitaine à Lutzen,

« Ce n'était peut être pas ma destinée, dit Scheltens. »

« C'est à Posen que Murat avait établi son quartier général, nous formions pour le moment sa garde, et nous vécûmes fort bien pendant toute la durée de notre séjour dans cette ville. »

En allant à Moscou, Scheltens avait reçu à Varsovie, de sa mère, une lettre par laquelle elle lui demandait une procuration passée par devant notaire, afin de pouvoir terminer la liquidation d'un petit héritage qui lui était échu à Bruxelles. L'acte de procuration fut passé à Moscou, devant le conseil

Digitized by Google

d'administration du régiment de fusiliers grenadiers de la garde impériale, le 6 du mois d'octobre 1812 et il est parvenu à sa destination à Bruxelles.

Le bataillon de la garde Impériale, et les autres troupes, réformées et habillées quittèrent Posen sous les ordres du prince Eugène après le départ de Murat. Passant par Francfort sur l'Oder, et de là par Berlin, Potsdam à Magdebourg, où Scheltens resta en garnison pendant une quinzaine de jours.

Les débris réorganisés de la vieille garde quittèrent Magdebourg pour Erfurt, ; ils y restèrent en attendant l'ouverture de la campagne de 1813, en Saxe.

« J'étais très bien logé à Erfurt, seul dans mon logement, et parfaitement bien traité par mon bourgeois ; nous appelons ainsi ceux chez qui nous étions logés. Ce brave homme, sa femme et les deux demoiselles qu'il avait me considéraient comme leur enfant et frère. Nous parlions franchement de toutes ces guerres et batailles et presque toujours de l'ambition de Napoléon, de manière qu'il existait une espèce d'intimité entre la famille et moi. »

Scheltens, dont le père était franc-maçon, l'était devenu à son tour.—Il dit avoir visité et fréquenté plusieurs loges et n'y avoir jamais trouvé quelque chose de blâmable ni de contraire aux bonnes mœurs, ni aux principes d'aucun culte. On ne s'y occupait pas de politique et on faisait le plus de bien possible.

Scheltens dit s'être trouvé en loge avec les princes Guillaume et Frédéric des Pays-Bas, avec le duc de Saxe-Weimar, avec des Évêques et des prêtres et avoir vu toujours régner, en loge et au dehors, la plus parfaite franchise et la plus loyale confraternité.

Chacun rentrait dans le monde et reprenait sa place, selon sa position sociale.

Grâce à la franc-maçonnerie il a trouvé des amis et fait des connaissances, à table comme sur le champ de bataille et son affiliation lui a procuré bien souvent un morceau de pain, une

Digitized by Google

paire de souliers ou une chemise. — Lui-même a soulagé souvent des malheureux.

« Je sais bien, dit Scheltens, que l'on ne doit pas être maçon « pour faire le bien, mais si tout le monde l'était, suivant la « rigueur de l'ordre et d'après ses bases, il n'y aurait pas de « fripons. »

CAMPAGNE DE 1813 EN SAXE.

« La campagne s'ouvrit le 27 avril par le combat de Weissenfels; à ce moment eut lieu la jonction avec la nouvelle armée formée en trois mois par Napoléon. La nouvelle vieille garde était composée de vieux soldats tirés des régiments de ligne de l'armée d'Espagne, nous y fûmes versés à notre arrivée à Dresde. A la bataille de Lutzen nous étions encore sous les ordres du Prince Eugène. »

Le 1er mai, on marchait en avant dans la plaine de Lutzen. Un boulet tua le maréchal Bessières, lui coupant le poignet gauche, traversant la poitrine et lui emportant le coude du bras droit. Il était mort sur le coup. — On l'enveloppa dans son manteau et on le porta dans une auberge qui se trouve sur la route. — « Je crois, dit Scheltens, qu'elle existe encore; « un grand tilleul, avec escalier pour y monter est devant la « porte. J'ai aidé à transporter le maréchal.

« A cette mémorable bataille, un obus tomba dans notre « colonne serrée et mit 22 hommes de la compagnie hors de « combat. Quelle masse de feu en marchant sur Koja, que de « mitraille! on se fusillait à bout portant; véritable pluie de « fer et de plomb.

« Le général Drouot nous soutenait avec 80 pièces. A huit « heures du soir, nous étions maîtres du champ de bataille et « de toutes les positions. — L'armée Russe-Prussienne était « en retraite. »

Le lendemain les positions étaient marquées sur le champ

Digitized by Google

de bataille par les lignes des morts. On bivaqua sur le terrain du combat.

Le 3, on releva les blessés et, après un massacre pareil, on mit un peu d'ordre dans les rangs, c'était une nécessité. Les Prussiens et les Russes avaient perdu autant de monde que les Français, 20,000 hommes de chaque côté. « Il faut con- « venir, dit Scheltens, qu'on n'y va pas de main morte pour « faire un massacre semblable en quelques heures de temps. « On peut dire que c'était le cas d'être satisfait de la journée. « Les villages brûlaient encore quand nous quittâmes le champ « de bataille. »

« Le 8 nous étions à Dresde, belle ville qui m'a laissé des souve- « nirs doux et agréables et une blessure à la main gauche. C'est « là que les deux fractions de la garde impériale se fondirent « l'une dans l'autre, les débris rentrés de la Russie et la nou- « velle garde formée à Paris par l'Empereur. — A dater de « cette époque je faisais partie du 2e régiment de grenadiers « de la vieille garde jusqu'au moment de quitter le service de « France après l'abdication de l'Empereur. »

Le 20, à midi, commença la bataille de Bautzen. La ville fut enlevée vers le soir. La garde campa en dehors sur le plateau d'où l'on apercevait toutes les positions de l'ennemi.

Les Français passèrent la nuit en carrés, comme toujours alors en présence de l'ennemi.

L'Empereur coucha dans les bivacs.

L'action recommença le 21 et le 22, l'ennemi se mit en pleine retraite; il avait perdu 15,000 hommes et les Français tout autant pour le moins.

Quelle singulière existence, dit Scheltens, que celle de l'état militaire à cette époque. On vivait au milieu des périls, du sang et des souffrances d'autrui et des siennes, comme d'autres vivent au milieu des distractions et des plaisirs. Parfois l'on était content et serein, plein de confiance et le lendemain taci- turne et grognard, d'une humeur inabordable que les coups de fusils et de canons pouvaient seuls dissiper.

Digitized by Google

Le 22, devant Gorlitz, le même boulet frappa le général Duroc, grand Maréchal du palais et le général Kirgener, excellent officier du génie.

Le 29 mai des propositions d'armistice furent faites et le 4 juin les hostilités cessèrent.

La vieille garde rentra à Dresde; elle fut logée chez l'habitant par 2, 4 ou 6 hommes; les sous officiers recevaient toujours des billets pour deux. Scheltens était parfaitement bien tombé, chez des braves gens. Son hôte était employé comme surveillant-intendant aux écuries du Roi de Saxe.

L'armistice dura près de trois mois. Pendant cette trêve on célébra la fête de l'Empereur, le 10 août au lieu du 15, car le 16 était fixé pour la reprise des hostilités. - De grandes tables avaient été dressées à cet effet et les grenadiers de la garde impériale française dînèrent avec la garde du Roi de Saxe, à la même table, les grenadiers Saxons d'un côté et les Français de l'autre. — Le soir, feu d'artifices et combat sur l'Elbe en canots, des feux de joie tout le long de la rivière. Plus de 10,000 hommes en bataille faisaient le feu de deux rangs avec des balles en artifices qui tombant dans l'Elbe en sortant des fusils faisaient une courbe de feux dont l'effet était redoublé par le reflet de l'eau. Tout se passait bien, mais bientôt il fallut retourner au combat. L'Autriche nous déclarait la guerre.

Une série de combats nous ramena à la bataille de Dresde. Nous étions en présence des armées autrichienne, prussienne et russe. Dans la marche forcée sur Dresde, la garde formait tête de colonne. On fit plus de quarante lieues en quatre jours. En approchant de Dresde, on commençait à voir à notre gauche le feu des pièces de l'autre côté de l'Elbe, et les soldats disaient : « Ah! Ah! nous allons avoir à faire à *Papa beau-père*. » C'était vrai, ses troupes avaient enlevé déjà presque toutes les positions aux environs de la ville. C'était le 26; il était temps de faire changer l'état des choses, car la grande redoute du centre avait été prise par les Autrichiens.

Digitized by Google

La garde venait de faire 12 lieues dans la journée. Après qu'elle eut franchi le pont, on lui donna le temps de reprendre haleine en se couchant sur le pavé, la tête sur le sac. — Il était 5 heures du soir, quelques obus tombaient dans la ville, l'instant était critique.

« Napoléon se trouvait à cheval à la tête du pont. Nous re-
» çûmes l'ordre de nous relever et de former la colonne serrée
» par division, ce qui fut fait en moins de cinq minutes. Nous
» formions la deuxième Division de la garde commandée par le
» maréchal Ney. Nous prîmes le pas de charge en quittant la
» place par la grande rue qui conduit à la porte de Pirna.
» J'étais guide de droite de la première division. Nous mar-
» chions vite et serrés lorsque presqu'à moitié du chemin de la
» place à la porte j'aperçus collée, dans la rue, contre une
» porte de maison, la fille de mes hôtes accompagnée de la do-
» mestique de la maison. Elle m'apportait une bouteille d'eau-
» de-vie que j'eus à peine le temps de prendre en lui donnant
» une montre pour souvenir et en lui disant de se sauver bien
» vite pour ne pas se faire tuer. Mon capitaine s'apercevant
» que je portais une bouteille à la bouche, s'approcha de moi,
» après que j'avais avalé quelques gorgées ; je lui donnai la
» bouteille, je crois qu'il la vida, il n'était plus temps de re-
» commencer ni de la reprendre. Nous étions près de la
» porte.

» Tout à coup les tambours cessent de battre la charge et la
» colonne s'arrête, croyant sans doute qu'on avait commandé
» halte. — Pas du tout, un coup de mitraille reçu en plein par
» la tête de la colonne au sortir des palissades. avait tué ou
» blessé tous nos tambours, qui nécessairement avaient cessé
» de battre la charge.

» Nous étions exposés à la mitraille et aux boulets, toute la
» colonne se mit à crier « En avant ! » En avant ! et, sans
» commandement comme elle s'était arrêtée. elle se remit en
» marche. Sortis de la porte au pas de course, nous nous pré-
» cipitâmes sur la redoute que les Autrichiens venaient d'en-

Digitized by Google

» lever. Nous entrâmes par la gorge qu'ils n'avaient pas eu le » temps de fortifier ; en moins de dix minutes elle redevint » française à coups de fusil et de baïonnettes. J'eus le bonheur » d'en parer un qui m'était particulièrement destiné, il ne tou- » cha que la main gauche avec laquelle je détournai le coup qui » cependant m'estropia de deux doigts. Le brave homme qui » m'avait manqué, je ne le manquai pas ; une seconde après, » un coup de fusil lui a ôté toute envie de recommencer.

» Nous étions commandés par notre brave chef de bataillon » le baron Martenot de Courdoux, lieutenant-colonel. La re- » doute était occupée par un bataillon de chasseurs autri- » chiens.

La blessure de Scheltens n'était que légère ; il resta à sa compagnie et profita de la circonstance pour se chausser d'une bonne paire de bottes qu'il tira des pieds d'un officier autrichien tué. N'étant pas encore refroidi il se laissa déchausser assez facilement. Notre compatriote avait, dit-il, grand besoin de ces bottes qui ont résisté pendant toute cette campagne aux marches et au feu des bivacs et leur tâche était rude. Une fois aux pieds, elles y restaient. Scheltens les a quittées pour la 1re fois, à Mayence, le 2 ou 3 novembre.

« Pendant que nous nous emparions de cette redoute, une » colonne de la jeune garde nous dépassait entre la porte et le » château. Les résultats de la journée firent perdre beaucoup » de monde à cette division de la garde. Pendant toute la nuit » et le jour suivant, le temps fut affreux, la pluie tombait à » torrents. Nous bivaquâmes au milieu de l'eau et de la boue.

» Le lendemain nous étions en réserve en sortant des retran- » chements. Il ne cessa de pleuvoir toute la journée. Impos- » sible de tirer un seul coup de fusil. Le canon seul grondait » et soutenait des charges de cavalerie assez mauvaises. Les » Autrichiens se laissaient prendre presque sans défense bien » qu'ils fussent en carré. Pas un fusil ne pouvait faire feu.

» Nous fîmes un nombre considérable de prisonniers dont

Digitized by Google

» plusieurs généraux et prîmes plus de 60 pièces de canon et » une trentaine de drapeaux ou étendards. Au régiment nous » en avions onze qui nous ont bien embêté pendant le reste de » la campagne, il fallait toujours des hommes pour porter *ces* » *loques*. »

Malgré l'avantage remporté par l'armée française, elle venait encore de perdre une vingtaine de mille hommes.

L'ancien colonel de Scheltens, le général Freiderichs fut tué le même jour que le général Moreau, mais dans les rangs de l'armée française. Il avait commandé le régiment des fusiliers-grenadiers de la garde depuis la formation jusqu'à la fin de 1810 lorsqu'il fut nommé général.

Le soir, la garde rentra en ville et établit ses bivacs dans les rues et sur les places publiques. Les hommes étaient trempés comme une soupe, mais, ils reçurent une distribution de vin faite à discrétion et provenant de la cave du Roi de Saxe.

Sortis de Dresde, le 3 septembre, les Français furent attaqués, le 17, par les Autrichiens. Le brouillard était épais, des torrents de pluie mirent fin au combat qui ne se terminait pas à l'avantage des Français. Tantôt triomphants, tantôt vaincus, mais toujours inférieurs en nombre à l'ennemi, les Français arrivèrent le 14 octobre à Leipzig.

A l'arrivée de la garde, qui avait fait une forte journée de marche, elle pouvait voir à plus de deux lieues de distance les lignes de feu de l'artillerie donnant déjà. Elle força la marche pour arriver au plus tôt sur le champ de bataille.

C'est le 14 que le Roi Murat fut sauvé par un simple cavalier. Il était serré de près dans un terrain marécageux par un officier prussien qui criait : « *Arrêtez Roi* » lorsque le cavalier qui ne l'avait pas quitté, passa son sabre à travers le corps de l'officier prussien, celui-ci trouva la mort au lieu de faire un Roi prisonnier. — Murat reconnaissant, nomma sur le champ son sauveur écuyer, lui donna une pension et la décoration de la Légion d'honneur.

Digitized by Google

Leipsig.

Voici ce que nous dit Scheltens de la désastreuse bataille de Leipzig. « Le 16 au matin nous étions en position au centre » de l'armée placés par bataillon en masse à distance de dé- » ploiement près du village de Probsthayde, dans un bas- » fond. Devant notre front, une hauteur garnie d'une artil- » lerie formidable nous masquait à l'ennemi. Nous étions » l'arme aux pieds.

» Je me rappellerai toute ma vie le commencement de cette » bataille. La grand'route sur laquelle nous étions à cheval » traversait notre ligne de bataille. L'empereur arriva en » voiture par cette route. Il mit pied à terre, monta à » cheval et se dirigea entre les pièces en batterie sur les hau- » teurs qui nous dominaient. Nous disions, l'ennemi doit en- » core être loin, car l'Empereur arrive en voiture; mais nous » étions grandement en erreur.

» Il était, je crois, environ 9 heures du matin. A peine Na- » poléon était-il parmi les batteries que trois coups de canon » partirent de la ligne ennemie suivis d'une grêle de boulets qui » tombèrent à ricochet dans nos rangs et dans les escadrons » de la garde où les hommes avaient mis pied à terre derrière » nous. A l'instant même, comme si c'était une surprise, on » n'entendait que roulements de tambours, sonneries à cheval, » des commandements et le bruit du canon. On doit remarquer » que les boulets ont pour aides de camp quelques obus qui ne » sont pas à mépriser dans des circonstances pareilles. Tout » cela formait un vacarme de tous les diables.

» Nous fîmes demi tour pour nous placer à quelques pas plus » en arrière sur un terrain plus avantageux à la conservation » des hommes. Il était inutile de les faire tuer sans avantage, » car cette première volée nous avait abattu déjà plusieurs » grenadiers.

Digitized by Google

» Dans ce moment la terre bourdonnait aux contre-coups » des pièces au point de ne pouvoir s'entendre sur le champ » bataille de trois lieues d'étendue. Les batteries se portèrent » en avant au galop. Pour la première fois je voyais dans une » bataille un mouvement pareil à celui-là

» Le fort de l'action était au centre que l'Empereur voulait » percer. Une batterie de 60 canons de la garde dirigée par » le général Drouot fit un effet terrible dans les rangs des » Alliés.

Notre compatriote répète encore qu'il ne peut ni faire de l'histoire ni décrire les batailles, qu'il n'en est pas capable, mais qu'il griffonne du papier pour passer le temps en écrivant ses souvenirs, les impressions de sa vie militaire. Il continue, dit-il, tant bien que mal.

L'ennemi avait reculé quelque peu et l'armée française campa sur une partie du terrain qu'avaient quitté les alliés.

Le lendemain, 17 octobre, les deux armées restèrent toute la journée en présence sans faire le moindre mouvement d'hostilité.

« Le 18, nous étions prêts à recommencer la danse. Dans » la nuit notre centre se rapprocha de Leipsig. — A 8 heures » du matin, l'attaque de l'ennemi força les positions que nous » avions occupées pendant la nuit. Vers 10 heures la canon- » nade s'engagea sur toute la ligne de l'armée ennemie ren- » forcée jusqu'à 300,000 hommes, tandis que nous n'avions » que la moitié de ce nombre, tout au plus. Mais que faire, il » fallait combattre.

» Quelle canonnade épouvantable ! le massacre se prolongea » jusqu'à la nuit. Nos bataillons criblés d'une épaisse grêle de » mitraille restèrent inébranlables à leur poste. Nous étions » en carrés. Tout à coup le sort de la bataille changea. Par » un mouvement inattendu l'armée saxonne et la cavalerie » wurtembergeoise passèrent à l'ennemi. La nuit mit fin au » combat, la canonnade se prolongea jusque 9 heures du soir.

» Là encore, comme bien d'autres fois dans ma vie, j'ai

Digitized by Google

» désiré la fin du jour pour que le combat cessât et pour que
» nous puissions nous reposer quelques instants sur la terre,
» dans la boue, dans l'eau ou la neige et presque toujours sans
» pain, sans feu même, comme ce jour là encore.

» Nous bivaquâmes en carré sur le Stomberg, près d'un
» moulin à vent. Nous formions un seul carré de toute la garde
» sur six rangs d'épaisseur ; toute son artillerie nous entou-
» rait. — Quelle triste nuit! Un peloton se tenait debout,
» l'autre était assis sur le sac, le fusil entre les jambes. —
» Toutes les heures on alternait cette agréable position, sans
» feu, tout au plus quelques mauvais morceaux de pain que
» l'on avait su conserver. Après une telle journée, c'était bien
» le cas de chanter : « Ah! quel plaisir d'être soldat »

» Napoléon couchait au centre de notre grand carré, il était
» toujours un peu mieux que nous, sauf les inquiétudes. —
» Le soldat n'en a plus dans ces moments là, il fait abnégation
» de la vie; il s'en f..... comme on disait alors. Mais qu'un
» jour de bamboche arrive, il n'y pense plus, c'est comme si
» rien n'avait eu lieu.

» Heureusement. à 3 heures du matin, le 19, nous quittâ-
» mes ce malheureux champ de bataille. — C'est à la même
» date qu'un an auparavant nous avions quitté Moscou.
» D'après les relations depuis le 15 octobre, 250,000 coups de
» canon avaient été tirés. Nous fîmes le tour de la ville de
» Leipsig, et traversâmes le défilé pour prendre position sur
» l'autre côté du pont sur l'Elster ; on le fit sauter quelques
» instants plus tard.

» A ce moment le désordre se met dans les bataillons restés
» sur l'autre rive. — Tous se débandent, tous prennent la
» fuite mais ne savent par où se sauver. — Chacun cherchait
» son salut, ou se jetait dans la rivière que l'on passait au
» mieux possible, car l'Elster n'est ni large ni profond. C'est
» dans ces flots que Poniatowski trouva la mort. Nous
» allâmes bivouaquer à Lindenau, le beau village fut sac-
» cagé, démoli, transporté au bivac et brûlé en détail. Quel-

Digitized by Google

» ques rares maisons sont seules restées debout. C'étaient » celles occupées par l'Empereur et son état-major. Les mal- » heureux habitants se sauvèrent de leurs maisons en démoli- » tion sans pouvoir rien emporter de ce qui leur appartenait. » Vaches, cochons, tout devait aller à nos bivacs. Nous for- » mions un grand carré composé de plusieurs carrés dont le » village était le centre.

» J'étais de garde ce jour-là avec toute la compagnie *au* » *palais*, c'est-à-dire devant la maison où l'Empereur devait » passer la nuit. Voici la manière de s'installer en pareille » circonstance :

» Nous arrivions au poste avant Napoléon, on formait les » faisceaux. Une douzaine d'hommes de corvée jetaient par les » croisées tous les meubles qui se trouvaient dans la chambre » destinée à l'empereur. Les grenadiers de garde ramassaient et » utilisaient ces meubles, pour passer une nuit confortable en » plaçant des matelas autour du feu du bivac. La chambre » vidée, on balayait autant que possible la boue et la poussière » sous la direction du Mameluk Roustan qui, dans pareille » circonstance, avait toujours une bouteille d'eau-de-vie à la » disposition des grenadiers de corvée. Ce jour-là, l'Empereur » entra pendant la corvée; on placa son lit, sa table et une » chaise, et tout fut dit. — C'est ce qui se faisait dans tous les » cas semblables lorsqu'il ne se trouvait qu'une maison de » paysan pour loger Napoléon. »

La retraite fut continuée le lendemain par la route la plus courte et la plus directe passant par Weimar, Erfürt, Eisenach et Hanau.

On s'avançait en grande hâte, on apprit bientôt que l'armée bavaroise et un corps autrichien voulaient nous couper la retraite.

« Nous arrivâmes enfin à Hanau. Les Bavarois occupaient » le bois devant la ville. L'attaque fut ordonnée aussitôt et » bien soutenue, il fallait des prodiges de valeur pour faire » reculer ceux qui trois fois plus forts que nous avaient le

Digitized by Google

» ventre bien garni. Le bois enlevé, nous y restâmes en co-
» lonne serrée, toujours sous un violent feu d'artillerie. Un
» obus tomba aux pieds du cheval de Napoléon, qui se trouvait
» à la droite de notre colonne entre quatre chasseurs à cheval
» de sa garde. L'obus éclata en touchant terre et blessa un
» chasseur et son cheval. Celui que montait l'Empereur fit un
» écart, mais se remit aussitôt et Napoléon prit une prise de
» tabac; je n'étais pas à 10 pas de lui et, dans ce moment, il
» s'approcha de nous en disant que *cinquante bras devaient*
» *tomber sans qu'une seule tête bouge.*

» Le soir la route de Francfort était libre; nous restâmes
» couchés dans le bois.

» J'avais malheureusement reçu au genou une balle morte.
» Cette contusion l'avait fait beaucoup gonfler. Pendant toute
» la nuit j'y appliquai de l'eau froide. Cela me fit du bien.

» Le lendemain nous quittâmes Hanau pour aller bivoua-
» quer au milieu des jardins et des maisons de campagne sur
» les glacis de la ville de Francfort.

» Un officier d'artillerie de la garde m'avait permis de mon-
» ter, avec l'aide d'un grenadier resté près de moi, sur
» l'avant-train d'une pièce de 6. — C'est sur ce noble instru-
» ment dont la gueule était noircie par la poudre que je pas-
» sai le pont du Rhin à Mayence, le 2 ou le 3 novembre. Nous
» prîmes des cantonnements dans les villages des environs de
» la ville et en 4 ou 5 jours mon genou était rentré dans son
» état normal. »

1814. Campagne de France.

La pénible campagne de Saxe était terminée; une autre allait s'ouvrir dans quelques jours, qui doit être considérée comme la campagne de la garde, et qui mérite cette qualification, dit Scheltens.

« Nous ne restâmes que quelques jours autour de Mayence.
» Dans cette ville régnait une espèce de peste, comme à

Digitized by Google

» Kœnigsberg après la retraite de Russie. Toujours à la suite » d'armées nombreuses, on remarque des maladies conta- » gieuses. La garde traversa tout le Luxembourg sous les » ordres du maréchal Mortier, commandant la vieille garde. » La marche se fit par étape jusqu'à Namur. Arrivée d'assez » bonne heure, la garde traversa la ville pour établir ses » bivacs sur les glacis hors la porte de Bruxelles. »

Depuis son départ de Bruxelles pour l'armée, Scheltens n'avait plus revu sa mère qui n'avait plus reçu de nouvelles de lui depuis Moscou. Il désirait ardemment aller embrasser sa bonne vieille mère. Lorsqu'il demanda à son capitaine la permission d'aller remplir ce devoir filial. « Mon cher, lui dit » celui-ci, pourquoi prendre l'avance? Demain ou après nous » serons chez vous et si nous dépassons Bruxelles, je vous ac- » corderai une permission pour rester après le régimcnt.

» Dans notre état il n'y a pas à faire d'observation. Je savais » d'avançe, et nous tous le savions, lorsqu'un supérieur a pro- » noncé, soit à tort ou à raison, tout est dit. — Mais dans » cette circonstance si mon capitaine proposa, ce fut le géné- » ral et peut-être l'empereur lui-même qui disposa.

» Nous faisions cuire pour notre soupe une vache que l'on » venait de tuer. Il y avait défense d'entrer en ville où logeait » l'Etat-major. — Eref nous restâmes couchés sur un peu de » paille à portée de nos bivacs. A deux heures du matin, on » commanda *debout*, ce qui n'était pas bien difficile à exécu- » ter; il ne s'agissait que de se dresser sur les jambes. Car » dans ce temps-là la toilette était bientôt faite. On courait à » son arme en frappant des pieds et des mains pour se ré- » chauffer. Il ne faisait pas chaud; loin de là, nous étions à la » fin de décembre.

» Nous prîmes les armes en *grognant*, jurant, tempestant » contre tout le monde, même contre Dieu! ce qui arrivait » assez souvent. Un soleil trop chaud, un temps trop froid, » une pluie continue, car une averse ne comptait pas; être » sans pain ni viande, mais avoir de la vermine à discrétion,

Digitized by Google

» c'était toujours le bon Dieu par ici, le bon Dieu par là » c'était toujours sa faute. — L'empereur en avait bien aussi » sa part, mais sans avoir le droit de s'en plaindre.

» Nous voilà encore une fois en route à 2 heures du matin, » tête de colonne à droite pour marcher à gauche, mais au » lieu de prendre la grand'route de Bruxelles, nous traver- » sâmes la ville de Namur et prîmes la route de Dinant qui » est fort belle, marchant par Givet sur Langres (Haute- » Marne). Nous y arrivâmes très-heureusement après plusieurs » marches forcées, à temps pour sauver cette ville sur le » point d'être investie. Les Autrichiens avaient passé le Rhin » entre Bâle et Schaffouse ; nous l'apprîmes, pendant la route.

» Langres est bâtie sur une hauteur ; la route qui y con- » duit est très-rapide ; depuis quelques jours il avait gelé assez » fort. Mais le temps changea ce jour là ; il tomba beaucoup » de pluie, nous étions trempés, la terre était couverte de » verglas. Nous y arrivâmes avec beaucoup de peine, en tré- » buchant et nous relevant presque à chaque pas.

» Arrivés presque à la nuit, nous reçûmes des billets de lo- » gements, de 8, 10 ou 12 hommes chez l'habitant. J'étais » logé avec la moitié de ma section. Dans toutes les cheminées » de la maison on fit faire du feu, sécher nos capotes toutes » trempées d'eau. La maison était assez grande pour tout le » monde, c'était celle d'un orfèvre habitant la grand'place. » Nous mangeâmes une soupe à l'oignon, l'une des plus conve- » nables pour le soldat, elle ne lui surcharge jamais l'estomac, » sa préparation est des plus faciles : des oignons, de l'eau, du » sel, du pain, un peu de graisse, n'importe laquelle pourvu » qu'elle en porte le nom, fût-ce même une vieille chandelle » (sic) qu'on fait cuire un peu plus afin d'en ôter le mauvais » goût ranci qu'elle pourrait avoir contracté. — Hélas ! quand » on a faim on mangerait le diable, si on pouvait se le pro- » curer. Mais bien souvent on n'a rien ou pas grand chose et » presque toujours c'est mauvais. — Quand le pain manquait » l'on disait : « Il faut encore se brosser le ventre : — ou bien

Digitized by Google

» nous allons encore tirer une botte au mur » termes em-
» ployés par le soldat quand il n'a pas à manger. Le contraire
» sedit « faire une bosse. »

» A peine avions-nous mangé notre soupe que nous enten-
» dions sonner « *les coups* ». Bien que nous eussions une marche
» par régiment, que nous nommions « la grenadière, » les chas-
» seurs nommèrent la leur : « la Carabinière, » avec la géné-
» rale et le rappel, on avait adopté, depuis la guerre d'Espagne,
» cette batterie des « *coups* » pour ne pas donner l'éveil à l'en-
» nemi quand on se trouvait en sa présence. C'étaient des
» coups donnés à intervalle avec les baguettes sur les caisses
» des tambours. Cette batterie commençait d'ordinaire par le
» tambour de planton chez le général, le colonel ou celui qui
» commandait; il parcourait les rues seul et les autres tam-
» bours sortaient de leurs logements et répétaient le signal,
» toujours chacun isolément.

» En entendant *les coups* je dis à mes hommes : allons, gre-
» nadiers, en route et vite encore, il faut que cela presse? Et
» rarement j'avais entendu *grogner* de la sorte contre tout le
» monde. Le bon Dieu en avait encore une fois sa part. C'était
» m . . . . . par ci par là, mais on doit convenir qu'il y avait
» de quoi grogner. — Quelle existence, mon Dieu; — quand
» j'y pense aujourd'hui, — non — il est impossible de s'en faire
» une idée; il faut avoir fait ces guerres là, les fatigues, les
» privations, les maladies, la gale surtout, la vermine, tout
» cela en abondance; que de souffrances physiques et morales!
» Les dangers ou la mort, je n'en parlerai plus; on les désirait
» souvent.

» Les grenadiers, tout en grognant, retournaient les man-
» ches de leur capote pour remettre la doublure en dedans, car
» d'habitude on cherchait à sécher au plus vite l'intérieur. Ils
» endossaient donc la capote encore trempée de la pluie de
» tout la journée, et mettaient le sac au dos, après avoir visité
» une fois encore leur fusil et remis de la poudre nouvelle
» dans le bassinet. En arrivant n'importe où, le premier soin

Digitized by Google

» du soldat était pour son arme. Je parle ici du vieux soldat, » car son fusil c'était sa vie, son existence, il n'avait que lui » pour sa défense et souvent que lui pour se procurer du pain.

» La place d'armes était devant notre porte, les premiers » venus étaient les premiers à marcher, dans des circonstances » pareilles. Il ne fallait que 300 hommes pour faire une petite » expédition contre les avant-postes autrichiens. J'avais donc » l'insigne honneur d'être du nombre avec mes hommes.

» C'était le 13 janvier. Nous quittâmes Langres du côté » opposé à celui par lequel nous étions arrivés quelques heures » auparavant. Nous marchions par peloton en ligne conduits » par des gens du pays qui connaissaient bien les chemins. — » L'on avait défendu de parler et de faire le moindre bruit. » Nous marchions la baïonnette au bout du fusil pour qu'elle » ne fît pas de bruit contre la monture du sabre, et afin » d'être en garde et prêts à nous en servir contre l'ennemi, » comme il ne tarda pas d'arriver.

» Nous arrivâmes à 1 heure du matin devant les vedettes » qui annoncèrent leur présence par un « *Wer-da.* » Nous ne » répondîmes pas. Le cavalier lâcha son coup de carabine ou » de pistolet, tourna bride en se dirigeant sur le village. » C'était de la cavalerie hongroise qui gardait cette avancée » au nombre de 800 hommes. A notre tour, nous prîmes le » pas de course vers le village, il ne fallait pas laisser le temps » de brider les chevaux aux cavaliers qui n'étaient pas de ser- » vice. Nous tombâmes sur ces malheureux à coups de fusil » et de baïonnette, c'était une véritable surprise. Ils ne nous » croyaient pas à Langres et supposaient qu'il n'y avait que » de la garde nationale incapable de faire un coup de main de » cette espèce.

» En pareille circonstance, chacun agit pour ainsi dire pour » son compte, se défend et tire à volonté à l'exception du » peloton de réserve sous les ordres du commandant du déta- » chement qui ne se désunit pas et sert de point de ralliement » à la troupe.

Digitized by Google

» En entrant dans le village presque tous mes hommes » étaient près de moi à la poursuite des cavaliers qui ne pou- » vaient pas se défendre à pied contre nous et n'avaient pas » d'infanterie avec eux. Tout en courant nous entrons dans » une maison où se trouvaient deux hommes ; l'un se jette » sur son sabre accroché au mur; il veut le tirer, mais le coup » de fusil d'un grenadier nous débarrasse de son importunité » et le couche sur le flanc (terme de soldat). L'autre couché » près d'un bon feu de cheminée, car il faisait très-froid, était » en état de complète ivresse à côté d'un gros cruchon de vin. » Il avait encore assez de jugement pour nous reconnaître et » nous dire : *Schyts*, *Schyts*, *Françoos*, qui veut dire « M... » Français. » On conçoit aisément que ce brave guerrier ne » pouvait partir pour le paradis avec des paroles aussi incon- » venantes adressées surtout à des hommes qui, ce jour là, » n'avaient pas le sentiment de conciliation trop prononcé. Un » de mes grenadiers empoigna le particulier par le cou, un » autre par les jambes; ils le placèrent le plus délicatement » possible et prenant toutes les précautions imaginables à » travers le feu, tandis qu'un troisième le tenait en respect » avec la crosse de son fusil. A l'instant même il était en » flammes et se débattait en roulant jusqu'au milieu de la » chambre, poussant une espèce de hurlement d'*ours* affamé. » — Je dis de ne pas le faire souffrir davantage et un grena- » dier lui plongea sa baïonnette dans la poitrine. Cette expé- » dition ne dura pas longtemps, le plus grand nombre de » cavaliers s'était sauvé en montant à cheval à poils, ceux qui » étaient de service se sauvèrent à cheval, d'autres à pied et, » en résultat, nous avions fait 150 prisonniers, pris plusieurs » chevaux et tué 3 ou 400 hommes. Nous passâmes le reste de » la nuit sur la place du village, mais dans la matinée nous » le quittâmes, car après un coup de main de la sorte l'ennemi » devait revenir en force pour se venger de s'être laissé sur- » prendre.

Digitized by Google

» Nous rentrâmes à Langres dans nos quartiers chez mon » orfèvre sur la place.

» Le 10, le maréchal Mortier quitta Langres avec son état-» major et sa garde, prenant la route de Chaumont. Nous » sommes restés encore une couple de jours à Langres au » nombre de 200 hommes et quelques canons. Ne pouvant » tenir plus longtemps contre les Autrichiens qui se présen-» taient en force, nous quittâmes la ville pour former l'extrême » arrière-garde.

» A Chaumont la division fut rejointe par deux divisions » de la jeune garde et un parc de 70 pièces de canon.

» Les Autrichiens nous suivaient de près, mais c'était un » véritable plaisir. Deux pièces soutenaient la retraite; on ne » se donnait pas la peine de les remettre sur avant-train après » quelques coups de canon tirés, elles partaient à la prolonge » et nous les soutenions à droite et à gauche à coups de fusil.

» Vers Épinal, nous rencontrâmes des bataillons de Wur-» tembourgeois. On les canonna pendant 10 minutes. On les fit » aborder à la baïonnette par des grenadiers de bonne volonté. » Repoussés à l'arme blanche, les Wurtembourgeois perdirent » quelques prisonniers et prirent la fuite.

» Le 24, nous étions au pont de Fontaine. Depuis ce jour les » affaires vont se succéder avec une étonnante rapidité. Il fal-» lait se battre tous les jours et marcher la nuit sur un autre » point, car les armées des alliés grossissaient à chaque » instant.

» La retraite continua jusqu'à Troyes en Champagne, sans » essuyer des pertes considérables, mais dans les régiments, » n'existait plus le même entrain que l'on voyait avant la cam-» pagne de Russie. — On ne chantait plus dans les rangs. On » n'entendait plus que des blasphèmes, des injures à la moindre » contrariété. Et l'homme parle de liberté ! — elle est belle, » va ? — Il se voit par ordre menacé, par dizaine de fois, de » mourir de faim et de misère. Par ordre, il doit crever dans » un hôpital ou bien se faire couper un bras ou une jambe; par

Digitized by Google

» ordre, il doit aller à droite quand il veut aller à gauche, » quitter sa mère, perdre l'occasion de s'établir ou d'apprendre « un état ; par ordre enfin, se faire tuer quand il n'en a pas la » moindre envie.

» Napoléon avait quitté Paris, le 25, pour Châlons. Le 27, » il se trouve à Saint-Dizier et l'ennemi est culbuté. L'affaire » de Brienne était le prélude de celle de la Rothière; à » 3 heures, elle était devenue générale; nous renouvelâmes » par trois fois l'attaque contre l'église et quelques maisons. » Les Russes occupaient le reste du village. Le carnage devint » affreux et la bataille se prolongea dans la nuit. Nous per- » dîmes plusieurs généraux. — Quel épouvantable désordre ! » quel pêle-mêle ; c'était affreux !

» L'Empereur était méconnaissable, couvert de boue, » presque sans suite, ayant l'apparence d'un fugitif en entrant » dans Troyes.

» Cependant ces troupes délabrées qu'on ne put presque plus » rassembler vont quelques jours encore contenir les efforts de » l'Europe.

» C'est à cette bataille que j'ai reçu la croix de la Légion » d'honneur. Je fus décoré au bivouac, à 11 heures du soir. » Quelle belle journée pour moi! j'étais à 24 ans sous-officier » dans la vieille garde et décoré. A cette époque, il fallait, » pour la porter, avoir mérité la croix. Dans le cas contraire, » vos camarades n'auraient pas toléré cette distinction si elle » n'était pas bien donnée.

» Je ne fais pas allusion ici à moi-même; je parle en thèse » générale.

» Nous avions besoin de repos. Après une courte halte à » Brienne jusqu'au 2 février, l'armée traversa cette belle » plaine et continua sa retraite sur Troyes où elle arriva » le 3 février. Nous avions déjà quitté Troyes, le 3 janvier, » pour nous porter sur Arcis, mais informés que l'ennemi » occupait Bar-sur-Aube nous étions revenus le 30 sur nos pas. » Le 5, la vieille garde, à pied et à cheval, occupait Troyes. »

Digitized by Google

« Le 9 février on se mit en route sur Sezanne; que de « peine pour nous tirer des boues et arriver à Champ-Aubert. » A cette affaire, dans la chaleur de l'action, on fit peu de » prisonniers, mais un butin assez considérable, quelques » pièces de canon et leurs caissons. Le général Lagrange fut » tué. L'empereur établit son quartier général à Champ- » Aubert. L'infanterie bivaquait sur le champ de bataille.

» Le 11 nous débouchâmes par Montmirail sur le champ » de bataille. Nous attaquons avec six bataillons. La mêlée » devient sanglante. L'artillerie ne peut plus jouer, la fusil- » lade est effroyable, on se précipite sur l'ennemi à moitié » culbuté, il abandonne sa position, ses canons et ses bagages. » nous étions soutenus par la jeune garde. Le combat finit à » 8 heures du soir.

» Le 12 l'armée se mit en mouvement sur la route de Châ- » teau Thierry. où l'ennemi se forma sur les hauteurs de » Hoste. Nous l'attaquâmes de front avec six bataillons en » même temps que les dragons de la garde se précipitèrent » sur les flancs et les derrières des Russes formés en carrés. » Ils furent rompus, Il ne leur restait d'autre ressource que » de se porter en toute hâte sur les ponts qu'ils avaient établis » sur la Marne, à droite et à gauche du grand pont de pierres. » Dans cette attaque notre bataillon marcha en carré sur la » grand'route; nous étions tellement animés que l'on avait » beaucoup de peine à faire rester les grenadiers dans les » rangs. Tout à coup un aide de camp vint prévenir le chef » de bataillon qu'il fallait se jeter à droite et à gauche de la » route, une batterie allant mitrailler le grand pont.

» Aussitôt l'ordre donné, le carré fut rompu. On se jeta de » l'autre côté des arbres bordant la route et nous gagnâmes » le pont en tirailleurs, dans les champs. — Quelques bour- » geois nous faisaient signe que le pont était miné, mais déjà » nous y étions engagés en poursuivant les Russes, Il paraît » que le pont n'était pas miné, car il n'a pas sauté. En le tra- » versant un bon camarade, sergent à la même compagnie que

Digitized by Google

» moi, reçut une balle. Le voyant chanceler je voulus le secou-
» rir, mais il me dit « *Laissez-moi* ». Je voyais un trou de
» balle au-dessus de sa poitrine et un trou dans le dos. Je cou-
» chai cet ami le long de la rampe en pierres, sa blessure
» était mortelle.

» Nous restâmes cette nuit a Château-Thierry logés à
» volonté dans les maisons, Ah quelle bonne nuit que celle-là!
» Pouvoir se reposer une fois à l'abri ! nous avions trouvé du
» pain et du vin à discrétion.

» Le reste de la vieille garde bivaquait dans la plaine en
» avant de la ville. Une arche du pont avait déjà été démolie,
» mais raccomodée avec des poutres et des planches. L'ennemi
» en battant en retraite y avait mis le feu. Voilà pourquoi les
» habitants croyaient le pont miné.

» Vers la pointe du jour on s'occupa à le réparer. De tous
» côtés les habitants accouraient aider les travailleurs et il fut
» bientôt en état de supporterl'artillerie.

» Le combat et la prise de Château-Thierry furent le com-
» plément de la bataille de Montmirail et nous conduisit à celle
» de Vauchamps où la cavalerie de la garde fit des merveilles.

» Partis de Montmirail, je crois, le 15 février, pour nous
» porter à la Ferté-sous-Jouarre, nous marchâmes jour et nuit
» faisant 15 myriamètres en 36 heures. Après cette affaire sur-
» vint celle de Montereau.

» Nous arrivames à 2 heures sur le terrain: Les escadrons
» de service de la garde chargent aussitôt. Deux batteries de
» la garde mitraillent le pont et foudroyent les rangs de l'en-
» nemi en y portant la mort. Nous étions sur les hauteurs de
» Surville, en avant de la ville. Jamais je n'ai vu plus bel effet
» produit par les obus, on les voyait tomber dans les masses
» qui battaient en retraite; ils y éclataient, c'était beau!

» L'Empereur établit son quartier-général à Surville. Nous
» restions sur la position de la journée. Plusieurs combats qui
» se suivaient encore avec rapidité nous conduisirent de nou-
» veau à Troyes.

Digitized by Google

» Pendant notre absence de cette ville, quelques bourgeois » des plus notables avaient témoigné des tendances royalistes » et porté la croix de St-Louis. L'Empereur, instruit de ces » circonstances, les fit traduire devant un Conseil de guerre; » l'un d'eux fut fusillé une heure après. Je puis affirmer le » fait; j'étais du peloton d'exécution.

» Le 7 mars nous marchâmes sur Craonne. A 11 heures du » matin l'Empereur ordonna l'attaque, l'affaire fut des plus » chaudes et la perte considérable.

» Le 20, on se mit en mouvement sur Arcis où devait se » livrer une bataille sanglante et, comme à celle de Craonne, » sans autre résultat que la perte de beaucoup de monde,

» Le 23 on marcha sur St-Dizier.

» Le 25 eut lieu le combat de la Fère-Champenoise, combat » des plus malheureux. Une averse fouettait nos lignes de front, » il grelait avec violence, aucune amorce ne prenait feu, on ne » pouvait faire usage de ses armes, si ce n'est à la baïon- » nette. Des carrés entiers furent sabrés et enlevés. Quel hor- » rible désastre! L'armée fut réunie sur le terrain à St-Dizier. » Le 26 les Russes perdirent une couple de mille hommes. Cette » victoire vengea un peu la malheureuse affaire de la Fère- » Champenoise.

» Après le combat de St-Dizier les Alliés marchaient vers » Paris; de notre côté on se mit en mouvement sur Bar-sur- » Aube en arrière de la forêt de Fontainebleau. Notre position » était des plus affreuses, tout ce qui était le plus nécessaire » manquait.— Toujours en route, nous marchions la nuit pour » combattre le jour par un temps déplorable et par d'horribles » chemins.

» A l'affaire de Bar-sur-Aube, nous perdîmes beaucoup de » monde; mon capitaine fut tué par un boulet de canon qui » lui enleva les parties. J'aidai à le porter à l'ambulance. Il » mourut sans doute quelques instants après; les chirurgiens » ne voulaient pas le panser, c'était inutile.

» Je trouvais en revenant de l'ambulance, à acheter une

Digitized by Google

» bouteille de cognac que je portai à mon chef de bataillon, en » rejoignant notre carré. Je crois n'avoir jamais éprouvé une » satisfaction aussi agréable.

» Nous voilà à Fontainebleau.

» Le 3 avril, l'Empereur passa la revue de toute la garde » dans la cour du « Cheval blanc ». Nous étions le long des deux » côtés sur 15 hommes de profondeur. Après avoir parcouru » les rangs, Napoléon se plaça au milieu de la Cour, fit réunir » les plus anciens sous-officiers et soldats de chaque compagnie » et former le cercle. Dans un discours énergique, il dit que » l'ennemi s'était rendu maître de Paris, qu'il fallait l'en chas- » ser, que d'indignes Français s'étaient joints à eux, etc., etc.

» L'infanterie défila au pas accéléré et fit place à la cava- » lerie.

» Nous quittâmes Fontainebleau à 6 heures du soir, pour » nous rendre à Essonne. La marche se prolongea fort avant » dans la nuit. Nous prîmes position aux Bordes.

» Le 5 avril, de bonne heure, nous apprîmes dans nos bivacs, » que le corps d'armée de Marmont avait passé à l'ennemi. — » Tout aussitôt on vit des groupes de soldats avec des officiers » causant de cette défection. — Des soldats quittèrent leurs » buffleteries, les pendirent au bout des baïonnettes en fais- » ceaux et dirent adieu à leurs officiers; mais une demi-heure » après, ils rentrèrent dans les rangs. On nous fit rentrer dans » Fontainebleau et nous y établimes nos bivacs dans les jar- » dins du château faisant la guerre aux carpes et aux poissons » rouges des étangs et bassins. »

« L'Empereur venait d'abdiquer. Le 20 avril, nous étions rangés en deux haies, depuis l'escalier jusqu'à la grille. C'est là qu'il nous fit ses adieux connus de tout le monde. Le discours produisit beaucoup d'effet, les paupières des vieux grenadiers se mouillaient.

« Après ce départ, nous sommes allés à Nemours, logés chez l'habitant. — J'avais encore un peu d'argent pour me re-

Digitized by Google

monter et faire un doigt de cour aux jeunes filles que nous faisions sauter le dimanche. Hélas! beaucoup d'anciens camarades n'en pouvaient plus faire autant. Il n'en existait plus de mon premier régiment de fusiliers de la garde, depuis la retraite de Russie, et du 2e régiment de grenadiers de la vieille garde, de mon régiment actuel, il n'en restait pas beaucoup après l'abdication.

« Nous quittâmes Nemours pour aller tenir garnison à Metz où s'est passée une scène que je n'ai vue relatée dans aucun ouvrage.

» Nous avions pris le titre : « Le Corps Royal » en remplacement de la dénomination de « Vieille Garde Impériale. » Le drapeau blanc remplaçait l'aigle et le drapeau tricolore.

» A cette occasion, il y avait eu parade et fête au quartier. On dansait, on buvait et l'on faisait la cour aux jeunes filles qui venaient embellir la fête par leur présence. Bref on défonça un tonneau de vin après l'avoir mis debout ; on brûla le drapeau tricolore avec la hampe, on en jeta les cendres dans la pièce de vin que l'on vida au souvenir de l'Empire!!!

» Enfin, une ordonnance du Roi Louis XVIII permit à tous les étrangers de quitter le service. »

Scheltens profita de l'occasion pour demander son congé qui lui fut accordé tout de suite. Il quitta provisoirement le service pour rentrer dans sa nouvelle patrie, sachant que la Belgique était réunie à la Hollande. On lui délivra un certificat signé par le conseil d'administration du régiment. En voici la copie.

Corps Royal.

2e régiment de grenadiers à pied.

« Nous membres composant le Conseil d'administration dudit régiment certifions que le sieur Scheltens, Chrétien, Henri, sergent, membre de la légion d'honneur, natif de Bruxelles (département de la Dyle) entré au service le 10 juin 1804, a

Digitized by Google

servi audit régiment depuis le 1er janvier 1813 jusqu'à ce jour, a fait les campagnes de Prusse 1807; Espagne 1808; Autriche 1809; Espagne 1810-1811; Russie 1812; au régiment de fusilliers grenadiers et 1813 en Saxe, 1814 en France audit régiment, n'a jamais abandonné ses drapeaux et s'est parfaitement conduit tout le temps de son activité.

» En foi de quoi nous lui avons délivré le présent certificat.

Nemours, le 17 juin 1814.

Signé :

COQUET, *sergent*, EGRUT, *capitaine*, DAMS, *capitaine*, FARAYE, *capitaine*.

Baron Martenold de Cordaux,
PRÉSIDENT

« On me donna une marche-route et on mit sous mes ordres 52 grenadiers pour les conduire jusqu'à notre patrie, dit Scheltens.

Ce nombre de 52 sur l'effectif d'un régiment de 2 bataillons, nécessairement faibles à cette époque, dénote la très-forte proportion de soldats originaires des départements de la Belgique, compris dans la Garde. Les soldats originaires des autres départements de l'Empire y figuraient pour un effectif proportionnel bien moindre ; en 1814 le nombre de Belges incorporés dans la garde impériale dépassait 9000 choisis dans les régiments de ligne comme soldats d'élite, sur une population qui ne s'élevait alors qu'à 2,500,000 âmes.

Scheltens partit de Metz au mois de juin et passa par Paris. « Je conduisis directement mes hommes sur la Place du Carrousel en leur disant de m'attendre, dit-il. J'allais trouver le payeur général pour voir si nous pouvions obtenir un à compte sur la solde qui nous était due. Nous n'avions rien reçu en quittant le régiment. Je pris avec moi les cessations de paiement que l'on avait remises à chaque grenadier avant son départ du régiment.

Digitized by Google

» Pendant mon absence, mes hommes s'étaient couchés sous l'arc de triomphe, plusieurs bourgeois vinrent causer avec eux et leur offrirent la goutte.

» Le payeur m'avait fait revenir au bout d'une heure, je remis la marche-route à un grenadier et mon détachement partit pour Saint-Denis, où j'allai le rejoindre avant la nuit porteur d'un mois de solde pour chacun d'eux.

» Le lendemain nous coutinuâmes notre route sur Péronne, Amiens, Arras, Douai et Mons. J'avais peur de mourir en route et de ne plus revoir ma mère. Bien souvent j'avais pensé à elle pendant mon absence, et aujourd'hui encore que j'ai près de 70 ans, son souvenir me revient fréquemment à la mémoire.

» A force de marcher on fait beaucoup de chemin, dit un vieux proverbe; c'était ici le cas. J'arrivai enfin à Bruxelles.

» Entrés dans un cabaret pour nous débarbouiller un peu, brosser la poussière de la route et refaire nos queues, car nous portions toujours ce noble signe de la vieille garde, à peine y étions-nous d'un quart d'heure que ma bonne mère apprenait déjà mon arrivée en ville. Elle était accourue pour m'embrasser. Elle me croyait mort; je n'avais plus donné de mes nouvelles depuis Moscou. Jugez de notre épanchement réciproque. Ceci ne peut se décrire.

» Avant mon départ pour l'armée j'avais connu une jeune et jolie personne qui demeurait chez nous ; elle avait deux ans de plus que moi et m'avait accordé quelques légères faveurs qui avaient bien leur mérite. Pendant mon absence, j'avais eu souvent cette figure devant les yeux, toujours fraîche, belle et jeune. A mon arrivée à Bruxelles je m'informai près de ma mère de ce qu'elle était devenue. J'appris qu'elle était mariée et avait trois enfants. Mes illusions tombèrent un peu. Le lendemain j'allai la voir. Grand Dieu! elle était vieille à 30 ans et elle *prenait du tabac*. Je me sauvai au plus vite. Dix ans font bien des ravages chez une femme, surtout quand elle prise.

Digitized by Google

» Au bout de quelques jours, il fallut penser à faire quelque » chose. Il me restait un peu d'argent, mais il faut vivre et, » quand on n'a pas de fortune, il faut travailler.

» Un armateur du canal T..... m'offrit de prendre le commandement d'un de ses bateaux; cette proposition m'allait assez bien, mais j'allai d'abord au département de la guerre porter mon état de service avec demande d'être placé dans l'armée. Je m'embarquai toutefois et partis avec le bateau pour la Hollande. Il me paraissait que je n'avais rien onblié de mon premier métier. J'allai à Schiedam et à Rotterdam avec des grains et du charbon de terre, et au retour, j'avais un chargement de cendres de mer pour Bruxelles. A mon arrivée j'y trouvai mon brevet d'officier ; j'étais placé, à demi-solde, à la disposition du ministre de la guerre.

» Je fis encore un voyage en Zélande avec un chargement de pierres pour les digues. Au retour par Anvers j'y pris un chargement de fer en barres provenant des chantiers de l'État.

» J'en avais assez de la marine marchande, obligé de vivre à bord avec des hommes de basse classe, cela n'était plus possible. Je quittai mon navire et restai à Bruxelles vivant de ma demi-solde jusqu'au 27 janvier 1815, date à laquelle je fus placé à la suite du 7me bataillon d'infanterie de ligne, en garnison à Gand. »

1814, SERVICE BELGE, WATERLOO.

« Je quittai ma bonne mère pour recommencer mon ancienne et dernière carrière que je n'ai plus quittée depuis. A mon arrivée à Gand, j'étais le bien venu parmi les officiers. La connaissance est bientôt faite dans notre état. Je fus placé dans la compagnie du capitaine Mathon, devenu plus tard mon chef de bataillon. Il est pensionné, depuis quelques années, comme général au service de la Hollande; quoique Belge il y était resté après 1830.

Digitized by Google

» Le bataillon était bien composé ; presque tous les officiers avaient servi et fait campagne. Le cadre des sous-officiers et caporaux était passable, mais il avait besoin, comme les soldats, de l'instruction pratique. — Tous étaient des volontaires.

» En arrivant au bataillon, on me désigna pour faire le service d'adjudant-major. Je me mis de suite à la besogne et malgré l'hiver, en quatre mois de temps, je suis parvenu à former mes hommes et mon cadre à toutes les manœuvres pratiques et à la théorie du règlement.

» Quelques jours après mon arrivée au bataillon, le lieutenant-colonel Vanden Sanden arriva pour en prendre le commandement. Il resta au corps jusqu'après la campagne de 1815.

» On s'amusait très-bien à Gand. Il y avait une fête presque chaque jour, soit dîner ou bal.

Tout à coup on apprend le débarquement de Napoléon, le 1er mars 1815. Toute la ville fut en rumeur à l'instant même, car la nouvelle qu'il était à Paris suivit bientôt.

» Le Roi Louis XVIII arriva avec sa cour à Gand. Une compagnie de notre bataillon était commandée journellement de garde à sa cour.

» Le 20, Napoléon était à Paris.

» Le 6 ou 7 avril le bataillon quitta Gand pour se rendre à la frontière; il passa par Bruxelles et j'y reçus ma nomination de lieutenant en premier, adjudant-major. Je devais passer au 42e bataillon de milice, mais mon chef obtint que je restasse au bataillon. Il disait que j'avais formé le cadre, que j'y étais indispensable.

» J'allai naturellement embrasser ma mère; mon frère se trouvait aussi à Bruxelles. Depuis près d'un an il avait quitté le service de la marine de l'État. Pendant 7 à 8 ans il était capitaine de navire marchand à bord d'un *pleit* qui naviguait sur la Hollande où il mourut en 1822.

» Le lendemain nous quittâmes Bruxelles pour nous rendre à Nivelles.

» Je dois dire ici avec franchise que je n'avais pas trop le

Digitized by Google

cœur à la guerre. Je venais d'en prendre à une forte dose, assez solide pour pouvoir m'en dispenser. J'arrivai dans mon logement d'une humeur assez peu sociable, bien que j'y fusse reçu avec la meilleure grâce possible.

» Nous quittâmes cette ville pour prendre des cantonnements dans les villages des environs de Felny et d'Arquennes où j'étais logé avec mon chef de bataillon.

» J'avais acheté un cheval ardennais de première taille, il était bon, mais je ne l'ai pas gardé longtemps, comme je le dirai par la suite.

» Nous étions bien dans nos cantonnements, on s'amusait. — A la fin du mois de mai, nous logions les soldats réunis dans les granges. On savait que l'armée française avançait vers la frontière.

» Le 15 juin, à 11 heures du soir, nous reçumes l'ordre de prendre les armes et de nous rendre à Nivelles où nous arrivâmes pendant la nuit. Les armes furent formées en faisceaux en colonne serrée sur la Grand'Place.

» Dans la matinée du 16 nous prîmes les armes, on passa une inspection et on donna l'ordre de charger les fusils. On entendait tonner le canon sur la ligne occupée par les Prussiens.

» Nous voilà en route pour les Quatre-Bras. Nous marchions par peloton à distance entière sur la grand'route, jusque contre le bois de Boussu où nous fîmes halte. Quelques boulets passaient au-dessus de la colonne. A peine avions-nous pris un instant de repos qu'un officier anglais de l'état major du duc de Wellington nous apporta l'ordre de marcher en avant, de faire tête de colonne à droite, de nous former par inversion sur la gauche en bataille, de nous porter en ligne en traversant le bois et de le flanquer de l'autre côté en tirailleurs. Le mouvement se fit avec régularité. On garda le 12e peloton en réserve. Mon chef de bataillon me donna l'ordre de suivre le mouvement de déploiement. La ligne était bien formée, nous avions le bois pour retraite ; mais une charge de cuirassiers nous y

Digitized by Google

refoula, après que nous étions restés une demi heure en position. Je ne pus atteindre le bois à temps, mais je me sauvai entre les roues d'un caisson abandonné. La charge passa et je parvins, en courant, à rejoindre mes hommes dans le bois. On sonna le rappel, il faisait nuit.

C'est dans cette charge de cuirassiers français que le prince d'Orange fut dégagé par deux compagnies du 7me bataillon belge. Le sergent Winsinger (frère du défunt général d'artillerie) faisait partie de l'une de ces compagnies.

» Nous avions perdu assez bien de monde par les balles, les boulets et cette charge de cavalerie. Le lieutenant Carondal était tué, Gérards prisonnier et plusieurs officiers blessés. *Scheltens* avait reçu une balle dans le shako; elle lui avait rasé la tête, « un centimètre plus bas, dit-il, j'étais flambé! »

» Je crois, et j'en suis persuadé, que si les Français avaient fait tête de colonne et marché résolûment en avant sur les Quatre-Bras, la position eût été enlevée. — Les Anglais n'étaient pas en ligne et nous n'étions pas de force à soutenir le choc. Le bataillon se reforma. Il manquait beaucoup d'hommes. Nous retournâmes, le 16 au soir, bivouaquer sur la grand'route, près de la ferme des Quatre-Bras.

» Le général de division voulut me faire porter une dépêche au Prince Frédéric qui occupait Hal avec sa division. Mon chef de bataillon refusa, il avait besoin de moi, disait-il; il avait raison, je connaissais le bataillon et un adjudant-major est toujours nécessaire devant l'ennemi : j'étais au courant de toutes les circonstances et des tribulations qui se rencontrent en campagne.

» Le 17 nous fîmes notre retraite sur Waterloo, en ne tirant pas un coup de fusil pendant cette journée. Vers le soir nous arrivâmes, par une pluie battante qui dura une partie de la nuit, à la position que nous devions occuper. Nous étions dans l'eau et dans la boue jusqu'à mi-jambe et sans feu. La pluie cessa au point du jour. On commença à décharger les armes et à brûler des cartouches pour flamber les fusils avant d'y

Digitized by Google

mettre d'autres charges. C'était un véritable feu de file. Nous étions en bataille en première ligne sur le chemin de terre qui, à gauche du Mont-St-Jean, en venant de Bruxelles, conduit à la Hulpe.

» L'ordre de bataille était de deux rangs d'épaisseur, d'après le principe anglais. La compagnie de voltigeurs déployée en tirailleurs couvrait notre front. A notre droite était le 26e chasseurs à pied, bataillon de volontaires formant brigade avec nous. Après ce bataillon, une batterie complète de pièces de campagne formait l'extrême droite de notre ligne de bataille, sur le Mont-St-Jean, là où il est coupé par la grand'route.

» Mon chef de bataillon m'avait chargé de surveiller le demi bataillon de gauche et de répéter son commandement en cas de besoin.

» A notre gauche se trouvaient d'autres bataillons de notre division dont j'ai oublié les numéros. » (C'étaient les 5e, 7e et 8e de milice Hollandaise).

1815. — Waterloo.

« Vers midi, le premier coup de canon partit de la ligne française. Je fis remarquer l'heure à mon chef de bataillon. La canonnade se succéda sur les deux lignes. Les boulets faisaient assez de ravages dans notre position. Vers les deux heures, on entendit des coups de canon sur notre gauche. J'en fis la remarque au général de division Perponcher qui se trouvait, à ce moment, derrière notre bataillon. Il me répondit : « Ce sont les Prussiens. » Il avait raison. Son aide de camp venait d'être tué par un boulet qui lui enleva les omoplates. Il n'a pas souffert.

A 2 1/2 heures à peu près, la première ligne française se mit en mouvement, en échelons. Une des colonnes marcha droit sur notre position. Bien que la terre fût détrempée, la mitraille et les boulets plongeaient dans sa masse. Le terrain forme une espèce de ravin. Nos tirailleurs battirent en

Digitized by Google

retraite en faisant feu sur les tirailleurs qui précédaient : colonne française. Notre bataillon ouvrit son feu aussitôt que les tirailleurs étaient rentrés. — La colonne française commit l'imprudence de s'arrêter et de commencer son déploiement. Nous étions tellement près que le capitaine L'Olivier, Henri, (en 1831, colonel du 11e régiment d'infanterie belge), qui commandait notre compagnie de grenadiers, reçut une balle au bras, avec la bourre, ou papier de la cartouche, restée fumante dans le drap de son habit.

« Quelques escadrons de dragons de la garde anglaise, qui se trouvaient derrière nous, traversèrent notre ligne. Pris entre deux chevaux et heurté, je faisais cylindre. Ils chargèrent la colonne française par les deux flancs. Celle-ci n'avait aucune force de défense pendant sa tentative de déploiement de manière qu'elle mit bas les armes. C'était le 105e régiment. Les Anglais ont eu le drapeau et nous, les guidons.

« Un chef de bataillon français avait reçu un coup de sabre sur le nez qui lui pendait sur la bouche. « Voyez, me dit-il, comme on nous arrange ! » Le brave homme aurait bien pu en avoir davantage.

« J'ai protégé deux officiers français dans cette débâcle. Ils m'avaient fait le signe maçonnique, je les ai fait conduire hors des lignes, sur les derrières. On ne les a pas dépouillés comme cela arrive toujours ; pas toujours par le fait de ceux qui se battent ; mais plus tard par les *fricoteurs*. Ces deux officiers sont arrivés à Bruxelles sains et saufs. (1) Le conflit n'avait pas duré dix minutes. Il est facile à concevoir que lorsqu'on est engagé, comme nous l'étions alors, cela ne peut pas durer longtemps.

(1) Le 18 décembre 1813, le major prussien von Colomb, neveu du feld-maréchal Blücher, entra à Louvain, à la tête d'un corps franc de 280 cavaliers. Le Maire, M. Plasschaert, membre du corps législatif et grand partisan de l'Empire, fut menacé et outragé par quelques-uns de ces soldats et par la populace. Il fut protégé par un officier prussien qui lui vit faire un signe maçonnique au moment où il courait le plus grand danger. On l'emmena comme ôtage dans le Brabant septentrional.

Digitized by Google

» Il restait de la colonne française quelques hommes en tirailleurs qui furent bientôt ramenés par la cavalerie.

» Les Prussiens attaquèrent à Planchenois ; ce qui décida la victoire et la retraite de l'armée française.

» J'avais reçu une légère blessure au genou par un éclat d'obus. Nous bivaquâmes sur le champ de bataille, de l'autre côté de la route de Nivelles. Plusieurs de nos officiers étaient tués ; presque tous étaient blessés et 282 hommes manquaient à l'appel. C'est moi qui, le lendemain, ai fait le rapport de situation.

» Avant la bataille, j'avais remis mon cheval à un sapeur avec ordre de se porter un peu plus sur le derrière, car le service d'adjudant-major ne peut pas se faire à cheval, surtout étant en position.

Mais après la bataille, mon gredin de sapeur ne rentra pas. Ce qu'il est devenu, je l'ignore ; cheval, selle, bride, portemanteau et deux pistolets à deux coups furent perdus pour moi. Heureusement le lendemain de la bataille j'avais pris un cheval hanovrien blessé d'un coup de lance au poitrail ; je l'ai conservé en vie, à force de soins et j'ai brûlé, au moyen d'une pelle rougie, la marque qu'il avait à la cuisse.

Le 20 nous logeâmes à Nivelles. Le 21 le bataillon continua sa marche vers la frontière de France. Mon chef de bataillon avait été blessé par une balle, à la cuisse, ainsi que le plus ancien capitaine, L'Olivier, Henri. — Le capitaine De Bast, avait pris le commandement du bataillon.

A notre arrivée à Péronne, nous fûmes, ainsi que les soldats, logés chez l'habitant, jusque là nous avions couché au bivac depuis Waterloo.

Nous restâmes quelque temps dans cette ville pour réorganiser le bataillon, car après une campagne il y a toujours beaucoup de besogne.

Il se trouve des fricoteurs qu'il faut faire rentrer dans les rangs, et des hommes qui ont accompagné les prisonniers pour prendre ce qu'ils ont de bon ou de précieux sur eux.

Digitized by Google

Dans le courant du mois de juillet, nous étions en cantonnement dans la vallée de Montmorency, aux environs de Paris. L'état-major et quelques compagnies étaient logés chez les habitants du village de Besançon. — Je logeais toujours avec mon chef de bataillon qui avait rejoint à Péronne ; sa blessure étant presque guérie, mais l'extraction de la balle n'a été faite qu'à Mons, à notre rentrée de la campagne.

Notre bataillon était parfaitement composé ; tous les officiers célibataires, je ne veux pas dire qu'un officier marié n'est pas bon pour tout ce qui concerne le service, mais pour ses camarades, il est perdu pour ainsi dire. Il se doit à sa femme, à ses enfants, Il n'a pas la même liberté que celui qui n'est pas marié.

« Quoique jeunes d'âge, nous étions vieux soldats expérimentés. Il en était de même des sous-officiers et de beaucoup de soldats. Tous les officiers savaient faire les armes, plusieurs étaient de première force ainsi que les sous-officiers. Les caporaux et presque tous les soldats tiraient également bien. Nous avions plus de 200 maîtres et autant de prévôts au bataillon. Il va sans dire qu'on se rafraichissait assez souvent d'un coup de sabre ou d'un coup d'épée. La loi sur le duel n'existait pas, il était d'ailleurs un mal nécessaire parmi nous

» Un officier ne peut pas, ne doit pas souffrir une injure, pas même une grossièreté. Le duel inspire le respect et plie souvent le caractère à la modération J'ai vu des hommes disposés, par caractère, à faire beaucoup de bruit être capons et même plus; quand ils étaient devant la pointe d'une épée, ils étaient lâches. Les bourgeois peuvent agir comme ils l'entendent, mais un officier qui *saigne du nez*, doit être *déclaré mort* par ses camarades; il n'est plus digne de porter l'épaulette, ni l'épée.

» Presque tous les officiers du bataillon sont morts, je crois que nous survivons à quatre, le comte de Nieulant, qui était capitaine, Bonjean, colonel pensionné, Beekmans, major et moi.

» Nous étions parfaitement bien reçus en France, ne con-

Digitized by Google

trariant aucun de nos hôtes ; royalistes avec les uns, bonapartistes avec les autres, selon leur opinion personnelle. La France d'ailleurs était fatiguée de la guerre et de son Empereur ; elle voulait un changement.

» Les duels cependant n'étaient pas rares. Dans une de ces rencontres, j'eus l'occasion de sauver la vie au capitaine *De Bast*, dont j'étais le témoin. On se battait dans un bois de taillis ; nous avions coupé le taillis pour avoir une place convenable. En rompant, le capitaine De Bast trébucha et tomba, si je n'avais arrêté le coup de son adversaire, en le parant, il le clouait à terre.

» Nous fûmes passés en revue dans le bois de Boulogne par le duc de Wellington et, quelque temps après, nous quittâmes nos cantonnements et nos maîtresses. Nous touchions à la fin de l'année 1815, la paix était faite, et nous retournâmes en Belgique pour aller tenir garnison à Mons.

» J'avais 25 ans, j'étais premier lieutenant-adjudant-major et décoré de la Légion d'honneur et de l'Ordre militaire de Guillaume, deux décorations méritées sur le champ de bataille. Je comptais neuf campagnes de guerre, sur mer, en Prusse, en Pologne, Espagne, Autriche, Russie, Saxe, France et Belgique.

» Le bataillon fut caserné. Ici commence une toute autre manière de vivre et d'être. La discipline devient plus sévère, la tenue plus rigoureuse. Une camaraderie qui existe, en campagne, entre les officiers et même quelque peu avec la troupe vient à cesser. Un capitaine est traité en capitaine, il ne fréquente plus avec le lieutenant. Il en est de même dans les autres grades. Chacun garde sa place, son rang. L'obéissance devient passive, tandis qu'à la guerre, on est toujours ensemble, on doit vivre à la même gamelle et souvent avec l'ordinaire du soldat. L'on a besoin les uns des autres ; en un mot, ce n'est plus la même vie ; on peut dire l'état militaire totalement changé, la différence étant du tout au tout.

» Nous louions nos quartiers en ville. Un officier en garnison

Digitized by Google

doit vivre avec une grande économie s'il veut faire honneur à ses affaires. En campagne on use beaucoup son habillement, mais on l'use jusqu'à la corde. En garnison, il faut être dans une tenue irréprochable.

1816. — EN GARNISON.

« Nous fréquentions la bonne société, les bals et les soirées; ceux bien entendu qui voulaient se faire présenter. A cette époque celui qui fréquentait la noblesse n'était pas invité dans la société bourgeoise, j'ignore si la même chose existe encore.

« J'avais fait la connaissance de la *prima dona* du théâtre; j'avais assez bien réussi près d'elle. Un soir qu'elle ne jouait pas et qu'elle se trouvait dans une loge aux secondes, où elle se rendait toujours dans cette circonstance, prévenu par elle dès la veille, j'allai l'y rejoindre. Il était défendu de se mettre en costume bourgeois, mais *le soir tous les chats sont gris*. J'endosse une capote boutonnée jusqu'au cou, comme un vieux maître d'armes et me voilà en route le long des murs. — Je monte, je frappe, on ouvre, et me voilà près d'elle. A peine avais-je pris place, toujours au fond de la loge, qu'on frappe bien doucement à la porte, je m'empresse d'aller ouvrir, ne redoutant rien de fâcheux, mais je me trouve nez à nez avec le commandant de la place et de la forteresse, le général *Vincent du V.....* Il me fit un grand salut et se retira. Le lendemain il m'envoya une lettre de faire part par laquelle il m'infligeait quatre jours d'arrêts pour avoir été au spectacle, en bourgeois. C'est par cette circonstance que j'ai appris de la chanteuse que le général était amoureux d'elle.

» Après mes arrêts, j'allai, selon le règlement, lui faire visite. Il était revenu à de meilleurs sentiments. Je crois qu'il avait peur de sa femme; peut-être la *prima dona* lui avait-elle donné des espérances, je l'ignorais. — Il me dit « J'ai été obligé de vous punir, vous aviez contrevenu au règlement

Digitized by Google

et aux ordres de la place. » — Oui, mon général, mais il n'est pas défendu d'entrer dans la loge des actrices. — Ceci était à son adresse.

» Il a fait rayer cette punition, la seule que j'ai eue pendant ma longue carrière militaire.

» Cette pauvre actrice s'est embarquée pour la Nouvelle-Orléans; le navire a fait naufrage en route et elle a péri.

» Au commencement de 1816, celui qui devint plus tard commandant de place de Bruxelles, STROOYKENS, arriva sous mes ordres, comme adjudant sous-officier. Je dois cette justice à sa mémoire, il était impossible de faire mieux que lui son service.

» Après la campagne de 1815 une grande sévérité était nécessaire pour rétablir la discipline, toujours un peu relachée pendant la guerre. Il ne resta pas longtemps chez nous; il passa officier.

» Nous restâmes un an à Mons avant de partir pour Nieuport.

» Mon chef de bataillon avait quitté le commandement. Il avait été remplacé par le Baron Constant de Rebecque de Villars, le plus brave, le plus honnête, et peut-être le plus poli *gentleman* de toute l'armée. Il n'était pas éminemment militaire, il resta peu de temps au bataillon. »

Il donna à Scheltens, avant son départ, un certificat très-élogieux sous tous les rapports et qui se terminait par ces mots: « C'est avec plaisir que je vois approcher le terme de trois ans fixé par le décret de Sa Majesté, à la fin duquel, en récompensant le mérite de Monsieur le premier lieutenant adjudant-major SCHELTENS, par son avancement au grade de capitaine, le service de S. M. gagnera un bon capitaine de plus dans l'armée. »

Ce certificat porte la date du 20 janvier 1817. Le Roi Guillaume, qui n'aimait pas les Belges, fit attendre une douzaine d'années encore au lieutenant Scheltens, malgré ses longs ser-

Digitized by Google

vices de guerre, son mérite et son expérience, le grade de capitaine effectif, réclamé pour lui par son chef de corps.

» Ce fut à Nieuport que le bataillon belge, n° 7, toucha la gratification de la campagne de 1815.

Les généraux reçurent chacun . .	fr.	30,000
Les chefs de bataillon et tout commandant .		10,000
Les capitaines		2,500
Les lieutenants et sous-lieutenants . . .		800
Les sous-officiers		400
Les caporaux et soldats		61

» De Nieuport le bataillon alla tenir garnison à Bruges. La société y était très-agréable, à cette époque; on y dansait beaucoup.

» De Bruges à Ostende, en 1819. Cette ville n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui, ville de bains. Les habitants seuls en prenaient, encore assez rarement. — On donnait dans quelques bonnes maisons des parties de cartes, des soirées dansantes, d'excellents dîners, mais tout cela n'existe plus. Nous sommes en 1857, et c'est comme partout: chacun pour soi.

» J'avais pris la résolution de faire venir près de moi ma bonne mère. Elle avait 72 ans, et l'on ne déplante pas un vieil arbre. Je regrette encore aujourd'hui cette imprévoyance. Malheureusement nous quittâmes Ostende pour Nieuport; elle y prit la fièvre et mourut, dans mes bras, le 12e jour de sa maladie.

» En 1819, on changea l'organisation de l'infanterie; elle fut formée en régiments de trois bataillons, deux de milice et un de volontaires qui formèrent par l'incorporation des volontaires et des cadres un régiment de trois bataillons homogènes. Je devins alors adjudant-major au 2e bataillon du 6e de ligne.

» Le bataillon était commandé par un lieutenant-colonel hollandais K... Je ne lui ai reconnu aucune qualité. Il n'aimait pas les Belges, ne parlait pas le français, par défaut d'instruction; il avait pourtant servi en France et était officier de la

Digitized by Google

Légion d'honneur. Il était avare et glorieux comme un paon et battait sa femme à coups de cravache.

» Peu de temps après la mort de ma mère nous retournâmes à Bruges et au camp de Raevels.

» Le cadre d'officiers était parfaitement beau. Tous les capitaines avaient d'honorables services en France; plusieurs étaient décorés de la Légion d'honneur. A cette époque on ne la donnait pas à la légère. De ce nombre étaient CLUMP, MORISSE, COLSON, PERREAU, tous capitaines,,..... et moi *je suis le seul qui existe encore.*

» De Bruges nous allâmes à Ostende et d'Ostende à Nieuport. En 1821, étant à la chasse j'eus le bonheur de sauver un homme qui allait infailliblement périr.

» Un bateau flottait le long de la côte, pour entrer dans le port. Le temps était des plus mauvais; le vent du nord donnait droit sur le port. Par une bouffée de vent, une gafe placée dans la grande voile frappa à la tête le patron qui se trouvait à la barre et le jeta par dessus bord. Le bateau allant à la dérive donna à la côte, à l'entrée du port. — Déposant fusil, carnassière etc. je me jette à la mer, pour sauver cet homme. Il flottait, après avoir reçu un fort coup à la tête, ne sachant pas nager. Je saisis mon patron par une jambe et, en même temps la gafe qui était tombée à l'eau avec lui; elle me servit de flotteur et de soutien. J'arrivai à bord de son embarcation, où se trouvaient sa femme et un matelot qui m'aidèrent à le hisser. Il revint à lui, il était sauvé et sa femme, au comble du bonheur. La marée était montante, le bateau entra dans le port.

« Cet homme fit un rapport qui parvint au général de division par l'intermédiaire de la régence. Une enquête fut faite et l'on me proposa pour la Croix Néerlandaise, mais je ne reçus qu'un arrêté royal en date du 25 février 1821, nº 80, par le quel S. M. me témoignait toute sa satisfaction et à la première occasion ma conduite serait prise en considération. On me donna aussi

Digitized by Google

l'autorisation d'inscrire le témoignage du Roi dans mes états de service. »

En janvier 1817, son chef réclamait pour SCHELTENS le grade de capitaine. En février 1821, le Roi Guillaume, en lui faisant témoigner toute sa satisfaction, faisait promesse qu'à la première occasion sa conduite serait prise en considération parce qu'il s'était jeté à la mer pour sauver un homme qui allait périr; néanmoins il ne fut capitaine effectif qu'en 1828. Il était Belge et les faveurs gouvernementales allaient aux Hollandais. Aussi resta-t-il pendant plus de dix ans capitaine honoraire.

Scheltens qui avait passé sa jeunesse à la guerre, s'appliqua à l'étude, afin de subir l'examen requis pour obtenir le grade de capitaine. La grande question à l'ordre du jour était la connaissance de la langue hollandaise; il s'y appliqua avec résolution, et le flamand qu'il avait quelque peu appris dans son jeune âge, lui donna grande facilité. Il étudia les mathématiques et le dessin. L'étude et le service remplissaient toutes les heures de la journée.

« Il fallut du courage, il en sentit le besoin, dit-il, pour re-
« commencer, pour ainsi dire, une instruction nouvelle à l'âge
» de 30 ans. En 1822, j'avais l'intention d'aller servir aux
» Indes, comme capitaine effectif; j'en fis la demande, elle me
» fut accordée le 13 février 1822; mais comme elle tarda plus
» de six mois, je remerciai le Ministre. — Il n'en fut plus
» question. »

» Dans le courant du mois d'avril 1829, le gouvernement avait été prévenu que des officiers émigrés Portugais devaient débarquer à Ostende. Ils avaient quitté le Portugal par suite des succès de Don Miguel. Le Roi Don Pedro était parti pour le Brésil.

Le 1er mai, une frégate anglaise fut signalée en mer. Le temps était très gris et la mer très forte et montante. La frégate faisait des signaux pour demander un pilote.

Scheltens était avec le duc de Saxe-Weimar sur la digue de mer; le bateau pilote allait sortir :

Digitized by Google

« Faites mettre cent bouteilles de vin dans des paniers, lui » dit le Duc, embarquez-vous sur la corvette et portez ce vin » à ces Messieurs, qu'ils boivent à la santé du Roi. »

Scheltens, malgré l'état de la mer, alla avec le pilote à bord. Deux heures après, ils étaient de retour.

Ces officiers étaient dans un état déplorable, sans un sou. On leur donna des billets de logement chez les habitants et le capitaine Scheltens ouvrit une souscription dans la ville, à leur bénéfice.

Lors du retour de la dynastie de Don Pedro en Portugal, un de ces officiers se sera souvenu de Scheltens, car la Reine, fille de Don Pedro, le fit décorer de l'ordre militaire de Notre Dame de la Conception de Villa Vicosa.

Le 16 août 1829, le capitaine Scheltens fut désigné pour passer au 1er bataillon de chasseurs à pied (Garde Royale), en garnison à La Haye. Le voilà au milieu d'une population hollandaise, bien différente de la nôtre par sa manière de vivre.— A La Haye il était parfaitement bien ; les fêtes et les bals, à la cour, se suivaient sans interruption.

Enfin, la révolution belge éclata, après une bonne année de séjour gaiement passée. Toutes les troupes quittèrent la Hollande. Le 1er bataillon de chasseurs seul resta, pour faire le service du palais.

Quelques temps après, le capitaine fut mandé au palais par le Roi. Il s'agissait de porter des dépêches au prince Frédéric, à son quartier général.

L'armée avait déjà quitté Bruxelles.

» Le Roi dit à Scheltens : « Depuis cinquante heures, je n'ai » plus de nouvelles du Prince. Vous allez lui porter cette » lettre ; j'ignore où il se trouve en ce moment ; je crains que » les communications ne soient coupées. Mettez-vous en bour- » geois et prenez une voiture de la cour. »

« Non, Sire, je ne me mettrai pas en bourgeois avec une » dépêche de Votre Majesté ; j'irai en tenue, car si les com- » munications étaient coupées, ou si je tombe entre les mains

Digitized by Google

» des révoltés, on commencera par me pendre peut-être, » comme espion. — Comme il est déjà tard, je ne prendrai » pas de voiture de la cour ; en arrivant au Moerdyck, le » bateau à vapeur ne passera plus et je devrai laisser la voi- » ture au passage. Je préfère prendre une voiture à chaque » poste, passer le Moerdyk en canot, et reprendre de l'autre » côté, ma course.

» — Allez, comme vous voulez ; avez-vous besoin d'argent ? » Non, Sire. — Bon voyage.

» Le Roi était triste et abattu. La princesse *Marianne* » venait d'épouser le prince de Prusse sous une étoile bien » défavorable. Je quittai La Haye vers 7 heures du soir, dans » un mauvais cabriolet de la poste.

» Au passage de la Meuse, devant Rotterdam, je rencontrai » un aide de camp du Roi, partant pour La Haye, avec des » nouvelles du quartier-général. — Il me dit que l'armée avait » quitté Bruxelles et que je trouverais le Prince à Waelhem.

» Continuant ma route, je passai le Moerdyk dans un petit » canot, à la rame et j'arrivai devant la place d'Anvers. Il » faisait un temps détestable, un vent de tous les diables, de » manière qu'arrêté par les fortifications, je fus obligé de me » faire connaître par la sentinelle avancée.

» *J'avais le mot d'ordre :* mais cette sentinelle, mal placée » sur le glacis, n'avait aucune communication avec la garde » de la porte. Ce pauvre soldat avait beau crier, impos- » sible de se faire entendre. — Je lui dis de faire feu. — » Enfin, il tira cinq à six coups de fusil avant que le poste prit » les armes.

» Je demandai le nom de l'officier du poste en lui disant que » j'en rendrais compte à qui de droit. — Le pauvre diable » tremblait de tous ses membres. — Je n'en ai rien fait. — Il » pouvait être minuit à une heure du matin.

» En quittant la poste aux chevaux, à Anvers, je m'aperçus » que le cheval, *le limonier*, ne marchait pas trop bien. Je » n'en fis aucune remarque au postillon qui continua sa route.

Digitized by Google

» Mais, en dehors de la porte et de la barrière extérieure de » la forteresse, à une centaine de mètres du glacis, le cheval » que j'avais remarqué marchant mal, tomba et il fut impos- » sible de le remettre sur ses jambes. — Me voilà, au milieu » de la nuit, dans le faubourg, la porte fermée derrière moi. » Je me rendis de porte en porte, sur l'indication de mon pos- » tillon, à la recherche d'un cabriolet pour me conduire à » la première poste. — Personne ne voulait marcher, tous » avaient peur d'être retenus ou de tomber je ne sais dans » quoi.

» J'ai toujours remarqué qu'à la guerre, il n'y a que la force » qui puisse faire agir. Il faut beaucoup d'or et souvent des » menaces de mort pour obtenir des résultats.

» A force de chercher, je vois une lumière au travers d'une » porte entrebaillée. J'entre; c'était chez un boucher. La » femme était seule ; je lui demande son cheval et son cabriolet » pour me conduire au premier relais de poste. Elle commença » par faire des difficultés ; elle avait peur qu'on retînt son » cheval, etc., etc.

» Je lui dis : il n'y a qu'une lieue à faire; dans une heure » votre domestique sera de retour.

» Je suis courrier du roi, je porte des ordres au prince, on » aura soin de vous et je vous donne dix florins.

» Ce diable d'or! J'en aurais donné quarante. Elle accepta » et une heure après j'étais au relais de poste et en route pour » Waelhem, où j'arrivai à trois heures du matin.

» Le prince était dans un état de démoralisation extrême. » L'armée qu'il commandait était presqu'en déroute. Les Belges » quittèrent les rangs; les officiers même de la garde, aux » grenadiers, refusèrent de se battre ou d'agir davantage » contre leurs concitoyens ; enfin une véritable débacle.

» Il me disait : Capitaine, ça va mal.

» — Oui, mon prince, j'ai vu de mes camarades; l'armée est » démoralisée; il ne faut plus y compter, on a fait trop ou pas » assez, voilà le mal.

Digitized by Google

» — Allez vous reposer, quand j'aurai besoin de vous, vous » serez averti. »

(*L'état d'abattement moral du prince Frédéric qu'indique le capitaine Schellens se confirme dans un livre publié en Hollande en 1858, sous le titre :* « HET LEVEN VAN DEN GENERAAL FREDERIC VON GAGERN ».)

Voici ce que dit ce chef d'Etat-major du duc de Saxe-Weimar :

" *Le 23 et le 24 septembre 1831, l'on était à Gand sans aucune* „ *nouvelle de Bruxelles. Ni le gouvernement, ni le général, ni le* „ *parti révolutionnaire ne connaissaient l'état des choses. La plus* „ *grande anxiété se lisait sur tous les visages.....*

„ *Le duc me donna l'ordre d'aller à Bruxelles pour rapporter* „ *des nouvelles positives.....*

„ *J'arrivai à Schaerbeek, au quartier général, à la pointe du* „ *jour.*

„ *Personne ne voulait m'annoncer. — Le prince dort. — Le* „ *prince n'est pas visible.*

„ *Il était, en effet, si abattu par les événements, qu'il ne voulait* „ *recevoir personne. Finalement je fus reçu. Le prince était pâle,* „ *les yeux creusés ; il paraissait écrasé (1).*

„ *Après lui avoir exposé le but de ma mission, si peu déter-* „ *minée en elle-même, il me dit avec un mouvement d'épaules qui* „ *lui était familier et un rire embarrassé :*

„ *Vous me demandez un bon général pour Gand! Si nous en* „ *avions seulement un ici.*

„ *Le prince s'informa de la situation à Gand.*

„ *Je répondis que le maintien de la tranquillité à Gand, et* „ *probablement dans toute la Belgique, dépendrait du résultat du* „ *combat de Bruxelles ; le tout c'est de maintenir ici la supério-* „ *rité.*

„ *Je m'aperçus de la mauvaise impression que produisait cette* „ *réponse. Le prince me congédia en ajoutant : Je vous ferai con-* „ *naître ma décision par le général Constant.*

(1) Voir au premier volume de VON GAGERN, a la page 320.

Digitized by Google

„ *Sur ce, le général Constant fut appelé chez le prince. Le*
„ *général par qui j'avais été reçu avant mon audience, m'avait*
„ *dit : Vous trouverez le moral du prince très-affecté, il faut*
„ *tâcher de le relever.*

„ *Il revint tout de suite et me dit : Comment, vous voulez un*
„ *général à Gand? C'est ici que nous en aurions besoin;*
„ NOUS N'EN AVONS ABSOLUMENT PAS. *Je suis le seul qui soutienne*
„ *le moral du prince; tous les autres fléchissent et sont d'opinion*
„ *de cèder à cette canaille; il faut l'écraser. Que pensez-vous*
„ *du duc? Vous le connaissez; serait-il propre à relever le moral*
„ *du prince et surtout à donner de l'élan aux troupes? En ce cas,*
„ *le prince le fera appeler immédiatement pour prendre le com-*
„ *mandement de l'infanterie.*

„ *Je répondis : Le duc a certainement ces qualités; il a du*
„ *courage, une grande énergie; il inspirera de la confiance aux*
„ *troupes. Le seul doute serait dans la violence de son caractère,*
„ *qui pourrait ne pas le rendre propre à diriger en chef dans des*
„ *circonstances qui exigent un grand jugement, parce que les*
„ *considérations politiques entrent pour beaucoup dans les résolu-*
„ *tions à prendre.*

„ *Le général Constant : C'est égal, qu'il vienne, je le proposerai*
„ *au prince; c'est de l'énergie qu'il nous faut.*

„ *Je demandai au général de pouvoir faire le levé de la posi-*
„ *tion; il m'accorda deux heures après lesquelles je devais me*
„ *tenir prêt et à proximité.*

„ *Le major Nepveu, qui dans ces journées a donné tant de*
„ *preuves de bravoure, m'a dit : Le général (Constant) seul, est*
„ *encore d'avis de continuer la lutte.*

„ *Le général Constant me congédia ainsi : Partez et amenez*
„ *nous le duc. Le prince lui confie le commandement de l'infan-*
„ *terie; qu'il vienne au plus vite; sa présence est nécessaire. Le*
„ *prince a envoyé un officier chercher le général Cort-Heyligers*
„ *et sa division; elle doit être en route, mais on ne sait pas au*
„ *juste où elle se trouve dans ce moment. A son arrivée, on pourra*
„ *compléter l'investissement de Bruxelles.*

„ *En passant par Assche vous porterez l'ordre au colonel Van*
„ *Balveren d'envoyer un détachement de sa cavalerie pour inter-*
„ *cepter les communications entre Bruxelles et Ath.*

Digitized by Google

„ *Pressez l'arrivée du duc. Je compte sur sa fermeté afin de se* „ *maintenir dans Bruxelles. Il ne faut absolument pas cèder à* „ *cette canaille. Je pars immédiatement pour La Haye pour expli-* „ *quer l'état des choses au Roi et la nécessité de faire les derniers* „ *efforts pour nous rendre maîtres de Bruxelles.*

„ *Il ne me donna rien par écrit, à peine voulut-il m'accorder* „ *le temps d'écrire ses recommandations littéralement dans mon* „ *calpin.....*

„ *Partis dans la nuit du 26 au 27 septembre, par Termonde et* „ *Vilvorde, nous apprîmes dans cette dernière ville l'évacuation* „ *de Bruxelles et l'établissement à Dieghem du quartier gé-* „ *néral.* „

Après avoir cité cet extrait des mémoires du chef d'état-major du duc de Saxe-Weimar, le baron F. Von Gagern, bon appréciateur des hommes et des choses, et porté par la franchise et la loyauté de son caractère à dire toute la vérité, nous reprenons le récit de Scheltens qui continue comme suit :

« J'allai déjeuner avec les colonels *Mathon* et *Serraris*. » Ce dernier criait beaucoup et j'avais de la peine à le faire » taire. Malheureusement, deux jours après, il criait *Vive le* » *Roi*.

« Il resta au service de la Hollande et il y est mort comme « Général. Mathon, son beau-frère, était malade ; lui ne disait » rien.

» A sept heures du soir, le prince me fit demander et me » dit : Vous allez partir pour la Haye, vous remettrez cette » dépêche au Roi, *à lui-même* ; vous savez qu'il se lève de » bonne heure ; s'il était couché, on le réveillera. — Voici une » lettre pour la Princesse. — Dois-je la faire réveiller pour la » remettre de suite? — Non, qu'elle dorme, la pauvre Louise... » il avait des larmes dans les yeux en me disant ces mots!

» A quelle heure croyez-vous être à La Haye? — A trois » heures, mon Prince. — Vous allez vite! — Oui, au nom du » Roi tout le monde s'empresse de le servir. — Ceci était vrai, » surtout en Hollande.

Digitized by Google

» Me voilà de nouveau en route dans de mauvaises carioles.
» J'arrivai à La Haye; il était trois heures moins un quart du
» matin.

» Mon colonel était de service au Palais comme chambel-
» lan. — Déjà de retour me dit-il? — Oui. — Comment sont
» les nouvelles? — Mauvaises; mais je dois remettre une dé-
» pêche au Roi. — Donnez. — Non, j'ai reçu l'ordre de ne la
» remettre qu'au Roi. Il était déjà debout...

» Mon colonel me fit entrer dans le cabinet de travail du
» Roi. Il était là. Mon colonel resta à la porte.

» Le Roi prit lecture de la lettre du Prince; puis il me de-
» manda « Comment va l'armée?

« Mal, Sire, je crois que nous ne pouvons plus compter sur
» elle pour le moment. Elle est désorganisée, découragée et
» surtout démoralisée. Je crois qu'elle sera obligée de se retirer
» sur Anvers et Maestricht.

» Allez-vous reposer et revenez à dix heures au palais. —
» Oui. Sire.

» En me retirant, mon colonel me dit : « Comment avez-
» vous osé dire ça au Roi? — Je lui ai dit la vérité. D'ailleurs
» le Prince lui dira bien plus que moi; je suis soldat, la vérité
» avant tout.

» — Eh bien, vous avez raison. Mais je n'aurais pas ce cou-
» rage. — Oh! vous êtes fait aux fadaises de la Cour.

» Il me donna la main, et j'allai chez moi me jeter un peu
» sur mon lit, j'étais éreinté, brisé par ces diables de voitures
» de poste

» A dix heures, j'avais la barbe faite et j'étais auprès du Roi
» qui me fit plusieurs questions.

» Mais comment savez-vous tout cela, me demanda-t-il?
» Sire, je suis Belge, pour moi on ne cache rien, tandis qu'aux
» Hollandais on ne dit rien. — Vous avez raison, me dit-il.

» Faites votre état de route, vos dépenses et deux guil-
» laumes par jour. — Oui, Sire.

» J'avais remis ma lettre à la princesse Frédéric. Elle me

Digitized by Google

» demanda en pleurant, quand je retournerais au quartier-
» général. — J'ignore, Madame, si le Roi aura encore besoin
» de moi.

» C'était la fin de septembre.

» Quelques jours après, étant à la caserne pour mon service
» j'appris que parmi les soldats il y avait une espèce de fer-
» mentation. Des groupes se formèrent; les Belges entre eux,
» les Hollandais d'autre part. Notre bataillon était composé,
» presque par moitié, de chaque nation. Ainsi pour le cadre,
» 4 compagnies, 2 capitaines, 2 lieutenants et deux lieutenants
» en second étaient Belges; de même parmi les sous-officiers.

» Le lendemain, je rencontrai le major Ceva, aujourd'hui
» général pensionné en Hollande, il était aide de camp du
» prince Guillaume. Je lui fis pars de ce qui se passait au quar-
» tier, car j'avais pris des renseignements près des sous-offi-
» ciers belges. Le fait existait, et je craignais une collision
» entre les soldats. Le major dit et répéta « cela peut devenir
» grave! Il me quitta.

» Ce même soir, j'étais au spectacle, comme presque tons les
» officiers, lorsque vers les neuf heures, notre major vint me
» trouver et m'appeler à part. — Vous allez partir de suite,
» dit-il, à moi seul. — Je croyais devoir me rendre encore au
» quartier-général, comme porteur de dépêches. — Non, vous
» partirez avec tous les Belges pour Anvers. On relève les
» hommes de garde en ce moment. Partez bien vite, si vous
» devez faire votre porte-manteau.

» J'allai chez moi; j'étais bientôt prêt, car depuis la révolu-
» tion et le départ dee grenadiers, j'avais pris mes dispositions
» en conséquence, pour toute éventualité. *J'étais sur pied de*
» *guerre.*

» On fit la solde aux soldats, le décompte du ménage. On
» chercha le linge tout mouillé, chez les blanchisseuses. Nous
» quittâmes La Haye à minuit sans bruit; plusieurs officiers
» hollandais nous accompagnaient hors des portes, sur la route
» de Delft.

Digitized by Google

» Notre détachement était composé de deux capitaines. De
» Zantis et moi; deux lieutenants, Delplace et Van Pottels-
» berg et mon sous-lieutenant Dessart, huit sergents, seize
» caporaux et deux cent vingt chasseurs.

» Nous arrivâmes à Delft. Le commandant de place était
» prévenu ; il se trouvait à la porte de la ville ; il nous condui-
» sit de l'autre côté, sur la route de Rotterdam, dans le plus
» grand silence.

» Je dois rendre justice au capitaine de Zantis ; bien qu'il
» fût plus ancien que moi, il ne faisait absolument rien. Il
» dormait en marchant. Si je n'avais pas poussé l'épée dans les
» reins, nous n'arrivions pas à temps pour le départ de Rotter-
» dam par le bateau à vapeur.

» A force de marcher on fait du chemin, dit le proverbe, et
» nous voilà enfin arrivés à Rotterdam sur le quai du bateau
» prêt à partir, mais le capitaine refusa de nous prendre
» à bord, alléguant qu'il n'avait pas reçu d'ordre et qu'il ne
» pouvait prendre un seul soldat. Il était dans son droit.
» Comme je viens de le dire mon camarade de Zantis ne faisait
» rien.

» J'envoyai prévenir le commandant de la place qui dormait
» encore, et je plaçai par force des hommes à bord pour empê-
» cher le capitaine du navire de larguer les amarres et de filer.

» En attendant, sa vapeur s'en allait en pure perte. A la fin
» des fins, on nous laissa embarquer et nous voilà en route,
» descendant la Meuse jusqu'à Dordt. J'ordonnais au capitaine
» de stopper et de mettre un canot à la disposition de deux
» sous-officiers pour aller acheter du pain en ville. Il obtem-
» péra de suite à ma demande, car nous étions les plus forts.
» Il y avait à bord quelques passagers et deux ou trois dames
» qui n'étaient pas à leur aise ; je fus obligé de les rassurer.

» Le canot revint avec du pain ; le genièvre ne manquait
» pas à bord. Les hommes étaient contents d'aller en Belgique ;
» ils chantaient.

» Nous rencontrâmes un autre bateau à vapeur, allant en

Digitized by Google

» sens inverse : il avait à bord de l'artillerie de siége. Ces » hommes faisaient des *hourrah* au Roi. Je dis à mes hommes » d'en faire autant.

» Le capitaine du bateau nous fit faire un dîner passable, » car il y a une journée de marche de Rotterdam à Anvers, » surtout dans le mois d'octobre.

» Le jour commençait à baisser lorsque nous étions à la » hauteur de *Tholen*. Dans la brume du soir je remarquai un » gros navire à tribord, à la distance peut être de deux milles » à l'avant de nous. Je demandai les lunettes au capitaine ; » c'était un gros vapeur de guerre. Nous continuâmes à appro- » cher. Tout à coup je vois du feu partir de ce navire ; je » croyais que l'on jetait les cendres de la machine à l'eau. Mais » à l'instant même un boulet de fort calibre nous rase par l'ar- » rière du bateau et le bruit d'un coup de canon se fit entendre.

» Le capitaine avait perdu la tête ; il ne faisait rien de bon. » Nous étions sans pavillon ! J'ordonnai au machiniste de stop- » per et à un matelot de hisser le pavillon et de laisser arriver.

» C'était le capitaine *Lucas*, commandant une frégate à va- » peur. Il nous demanda : D'où venez-vous ? — De Rotterdam. » — Où allez-vous ? — A Anvers, par l'ordre du Roi.

» — Demain, dit-il au capitaine, veus viendrez à bord » prendre mes ordres.

» Adieu. Vas.

» Nous filâmes par Batz devant Anvers à toute vapeur : » la marée montante avec un fort courant. Nous filâmes » 11 nœuds. C'était beau à voir tous les vaisseaux ou frégates » en branlebas de combat, les entreponts éclairés. Nous » criâmes le mot filant jusqu'au quai, où nous débarquâmes » à neuf heures du soir.

» Si je l'avais voulu, je serais peut-être placé un peu plus » haut (dans la carrière militaire) mais j'eusse été un traitre, » j'aurais forfait à l'honneur et fait tache à mon état de service.

» Je n'avais qu'à forcer le timonier qui était à la roue du » navire de marcher tout droit sans aborder. Nous n'avions

Digitized by Google

» plus à dépasser que quelques canonnières et la citadelle qui » ne se serait doutée de rien, car les Belges n'avaient pas de » vapeur. Je remontais le Ruppel avec mes hommes et je » serais arrivé à Bruxelles avec une troupe bien armée, bien » habillée. et bien disciplinée; la Belgique eût pu payer à la » société, à la conclusion de la paix, le prix du bateau à vapeur.

» Le coup était immanquable et je devenais le héros de la » fête Je connaissais l'Escaut et le Ruppel; je n'avais qu'à » dire au pilote : « Si tu gouvernes mal, je te brûle la cervelle » pour t'apprendre à filer droit.

» J'avais une paire de pistolets sur moi, mais j'aurais eu » horreur de moi-même.

» Le général Chassé nous fit répondre par l'officier envoyé » à la citadelle, qu'il n'avait pas d'ordres à nous donner, mais » le commandant de place nous fit entrer dans la caserne à la » porte rouge.

» Le lendemain, le prince Guillaume vint au quartier; le » troupe était consignée comme de juste. A son arrivée, le » détachement prit les armes; il la passa en revue, se mit » devant le front et demanda aux soldats s'ils voulaient rester » à son service? Je crois que deux chasseurs sortirent des » rangs; le reste ne bougea pas. *C'était jugé.*

» On fit reposer sur les armes, former les faisceaux et pendre » les buffleteries sur les bayonnettes, remettre les capotes et les » pantalons de drap, comme si les hommes devaient aller en » permission. On jeta tous les effets sur un tas. Le lendemain, » ils auront servi aux volontaires (de Niellon) On conduisit » un détachement à chaque porte pour faire sortir les hommes » de la place.

» Le lendemain, ils rentraient avec les volontaires.

» Les officiers étaient *libres*; plus de troupes Nous allâmes » loger à l' « hôtel de la Couronne » près de la Bourse; quel- » ques-uns dans d'autres hôtels. C'était la veille du bombarde- » ment,

» Nous allâmes faire visite au prince héréditaire dont la

Digitized by Google

» fameuse proclamation n'avait fait aucun effet. S. A. R. nous » reçut fort bien, mais hélas ! elle était dans une triste posi- » tion, car cette proclamation l'avait, pour ainsi dire, dis- » grâcié en Hollande.

» Il nous dit : « *Messieurs, si je ne puis rien faire pour* » *vous, restez dans votre pays.* »

» Il nous donna la main à tous et quitta Anvers.

» Pendant la nuit, le canon gronda dans le lointain.

» Dans la matinée on nous fit les propositions suivantes :

» Rester au service de la Hollande, en prêtant un nou- » veau serment.

» Rester en Hollande en non-activité.

» Enfin notre démission.

» Nous acceptâmes cette dernière proposition. Une heure » après, nous étions presque libres, avec un reçu de démission » en poche.

» Les volontaires approchaient de la ville ; on se battait à » Berchem.

» Un bateau qui était à quai, chargé de fusils, de lances, de » sabres, etc., fut tout à coup mis au pillage par le peuple qui » s'arma de tout ce qu'il contenait et marcha vers la Grand'- » Place, en battant la caisse bien ou mal. On faisait du bruit et » c'en était assez pour grossir cette masse de révoltés et de » marins de toute nation.

» Ils attaquèrent le poste de la grand'garde, composé de » troupes de ligne et de garde communale qui se sauva dans » l'intérieur du corps de garde pour ôter la cocarde du shako. » La troupe de ligne se replia sur un bataillon qui se trouvait » en bataille sur la place de Meir et qui se replia également sur » la citadelle, ainsi que les postes des portes qui se défendirent, » tant bien que mal, contre l'insurrection.

» Pendant toute la durée de cette débâcle, le tocsin ne cessa » de se faire entendre. Pour moi, militaire, rien au monde ne » me faisait aussi mauvais effet que le tintement d'une cloche

Digitized by Google

» pour faire appel au peuple; je crois qu'une batterie de cent » pièces de canon a moins d'empire sur mon système nerveux » que ces gredines de cloches.

» Le peuple ouvrit les portes et les volontaires commandés » par *Niellon* et *Kessels* entrèrent en ville Jamais de la vie » je n'ai vu un ramassis de peuple pareil à celui-là. Les Cosa- » ques étaient des *gentlemen* auprès de ces défroqués. Ils » traînaient une grosse pièce de 12 qu'ils avaient prise sur les » remparts, à la suite de cette bande. Sur cette pièce était » monté une espèce d'homme à barbe noire; il était dégoûtant » et portait sur la tête un bonnet à poil fait d'un manchon de » dame. Il tenait dans chaque main un petit pistolet de poche; » il n'avait pas l'air d'un brigand, mais il était ridicule.

» Une partie de cette bande venue du dehors, grossie par » les émeutiers du dedans, se dirigea sur les quais et com- » mença à faire feu sur les frégates et autres navires de guerre » mouillés devant la ville. Que pouvait faire une balle de » fusil dans le bois de la membrure d'un vaisseau? Que dire de » ces ivrognes? C'était à hausser les épaules de pitié.

» L'autre partie des volontaires se dirigea vers la citadelle. » On doit remarquer que le drapeau blanc flottait sur les rem- » parts en suite d'une convention conclue avec la Régence de » la ville, mais des mutins n'entendent pas respecter les droits » de la guerre, croyant par quelques coups de canon pouvoir » faire capituler une forteresse.

» Le major *Kessels* attaqua l'arsenal à coup de canon, » je crois même le fort; mais aussitôt la citadelle commença » son feu sur la ville, ainsi que les vaisseaux en rade..... »

Les officiers Belges revenus de la Haye, restèrent tranquillement à l'hôtel jusque bien avant dans la soirée. Le capitaine Scheltens et le lieutenant Van Pottelsberghe partirent alors pour Boom, par la traverse, en blouse; arrivés vers les dix heures ils étaient déjà dans la barquette pour passer le Ruppel, lorsque plusieurs voix crièrent d'arrêter et de venir les prendre pour passer en même temps. Après quelque hésitation, ayant

Digitized by Google

reconnu les voix, ils retournèrent. C'étaient le capitaine *De Renette*, les lieutenants *Delplace*, *d'Alcantara* et *Desart*.

Au petit Willebrouck, sur l'autre rive, ils prirent une voiture qui les mena à Termonde.

Scheltens, abimé de fatigue, était logé dans la même chambre que le lieutenant Van Pottelsberghe, lorsqu'au matin, à peine avaient-ils dormi un peu, un particulier entra dans leur chambre, armé d'un fusil à deux coups, deux pistolets à la ceinture. Un bonnet de police en peau de mouton noire, un poignard et un grand sabre de cavalerie, complétaient son armement.

« Lorsque je vis entrer dans notre chambre, sans autre » cérémonie que l'annonce que nous étions prisonniers, un in- » dividu de cette espèce, je crus voir un guerillas de l'Estra- » madure.

» Je n'étais pas de bonne humeur, on peut facilement s'en » faire l'idée, pour bien recevoir ce guerrier moderne, je lui » désignai la porte de la main, en lui disant f..... moi le » camp bien vite ou je vous assomne d'un coup de chaise; il » partit.

» *Van Pottelsberghe* me demanda ce qu'il y avait de nou- » veau? Il s'éveillait; je lui racontai l'affaire; nous nous le- » vâmes et, à notre grand étonnement, nous avions deux » volontaires du même calibre que le premier, en faction de- » vant la porte de la rue.

» Le lieutenant connaissait le bourgmestre, moi je connais- » nais M. *Saeys*. Nous écrivimes à ces Messieurs, qui accou- » rurent tout de suite avec la moitié des membres de la régence » pour nous mettre en liberté, et nous donner des témoignages » d'amitié et des certificats de marcheroute pour nous rendre » là où bon nous semblait. C'était le lendemain du bombarde- » ment d'Anvers (29 octobre). »

Quelques jours après, le capitaine *Scheltens* se présentait à Bruxelles chez le général *Goethals*, chargé de l'organisation de l'infanterie. Le 5 décembre, il fut désigné pour servir

Digitized by Google

au 2e bataillon de tirailleurs, commandé par Grégoire, en garnison à Bruges. Le capitaine *De Zantis* venait d'être nommé major au même bataillon.

« Le 2 février, le commandant Grégoire fit son escapade » sur Gand. On connait la suite de cette manœuvre en faveur » du prince d'Orange. Je crois que bien de grands personnages » de cette époque étaient d'accord avec lui ; mais ils n'étaient » pas prêts. *Je laisse ceci à l'histoire.*

» J'appris, à quatre heures du matin, le départ du bataillon. Ma compagnie n'avait pas voulu marcher ; elle demandait » son capitaine, bien que les soldats ignorassent où ils » allaient, et pour quelle cause.

» On vint donc me prévenir au point du jour. J'allai à la » caserne ; de là au magasin d'habillement ; l'officier, chargé de » cette partie du service, parti avec *Grégoire*, a été tué à » Gand.

» Je pris les clefs du magasin ; la caisse du corps était intacte.

» Le soir le major *De Zantis* fut arrêté, mais relaché quelques jours plus tard.

» Après cette échauffourée les hommes rentrèrent par détachement au corps, presque tous sans armes.

» Dans le courant du mois de janvier, nous avions reçu des » armes ; le bataillon n'était pas armé avant. C'étaient des » fusils anglais de la plus mauvaise et dernière pacotille ; une » espèce de fusil de commerce, en bois blanc rougi au bois de » campêche, comme les chaises percées. Un trou, dans lequel » se plaçait la batterie, était enlevé à l'emporte-pièce ; au lieu » de vis, la platine était rivée ; impossible de faire feu sans s'exposer à faire crever les canons. C'étaient des fusils qu'à » Londres on achète, avec la bayonnette, à cinq schellings la » pièce.

» Voilà comment était notre armement !

» En procédant à la réception de ces armes, je fis un procès-verbal par lequel je déclinai toute responsabilité, et déclarai » que je ne voulais pas exposer mes hommes au feu avec de

Digitized by Google

» semblables armes; il était impossible de s'en servir, pour se » défendre en faisant feu. Je ne voulais pas être taxé de » *traître à la patrie*, ni exposer mes hommes à une perte certaine avec un tel armement.

» J'adressai le procès-verbal au lieutenant-colonel *Grégoire*.»

Le colonel *Grégoire* avait été arrêté et emprisonné à Gand, à la suite de son expédition. Un membre du Gouvernement Provisoire, M. *Sylvain Van de Weyer*, envoyé en mission à Bruges, avait fait la saisie de tous ses papiers. Il y trouva le procès-verbal dressé par *Scheltens*, sur l'armement de sa compagnie et, sa non culpabilité dans le complot ayant été clairement démontrée, il fut enfin nommé, le 9 février 1831, major à la suite du 1er régiment de chasseurs à pied.

Le nouveau major prit le commandement du 2me bataillon de tirailleurs, qui quitta Bruges et fut incorporé au 1er chasseurs à pied en garnison à Bruxelles et à Gand.

« Me voilà en garnison à Bruxelles, à la suite du régiment » commandé par *Borremans*, autre farceur, dit *Scheltens*.

» Tout le monde connaît son affaire d'Orangisme, mais voici » un détail qui me concerne.

» Dans la soirée du 24 mars, le bruit courait en ville que » *Borremans* trahissait en faveur de la famille d'Orange. On » l'avait dénoncé au club du parc (Vauxhall) et accusé directement. On ne parlait de rien moins que de le pendre.

» J'étais rentré chez moi à minuit, lorsqu'on sonna à ma » porte. J'étais logé tout contre la caserne Ste-Elisabeth. On » s'empressa d'ouvrir; c'était l'adjudant sous-officier qui, de la » part du colonel *Borremans*, m'invitait à venir au quartier.

» Je m'habille à la hâte, je prends mon sabre et une paire » de pistolets de poche et j'arrive d'assez mauvaise humeur à » la caserne.

» J'y trouve sous la grand'porte mon colonel, qui s'empresse » de me dire : « Vous savez, mon cher major, que l'on veut » me pendre. »

» Oui, *j'ai appris cette bonne nouvelle ce soir*.

Digitized by Google

» J'ai ordonné à l'officier de garde (nous avions un officier
» de garde à la caserne) de faire prendre les armes, cet officier
» refuse d'exécuter mes ordres.

» — Cet officier a très bien fait, mon colonel, comment voulez-
» vous faire prendre les armes au bataillon qui tournera les
» armes contre nous! Et pourquoi faire? pour nous défendre
» contre le peuple? Les soldats, c'est le peuple, dans ce
» moment!

» Ecoutez, colonel, si vous êtes coupable, quittez la caserne
» à l'instant; la ville est ouverte; vous trouverez facilement
» une voiture, et partez pour la Hollande; rien ne vous em-
» pêche. Mais si vous n'êtes pas coupable, venez avec moi au
» ministère de la guerre.

» Il me répondit : « *Je veux bien; j'accepte cette dernière*
» *proposition*. — Mais le pauvre diable avait peur; avant de
» sortir du quartier, il regarda à droite et à gauche comme
» de raison.

» Nous allâmes au palais du Roi; le ministère était là. Il
» était minuit et demi. Nous trouvâmes le colonel *Nypels*,
» chef du personnel.

» *Borremans* lui conta son affaire.

» Le colonel *Nypels* lui répondit : « *Ça ne me regarde*
» *pas; allez trouver le Ministre, qui loge à l'hôtel Groe-*
» *nendaal à la Putterie.*

» Nous voilà en route pour l'hôtel en question; nous y son-
» nons pendant un quart d'heure avant qu'on nous ouvre la
» porte.

» Monsieur le Ministre est ici? C'était d'*Hane de Steen-*
» *huyse*. — Oui, mais il est couché. — Annoncez le colonel
» *Borremans*, qui doit lui parler à l'instant même.

» Nous attendons quelques minutes et le Ministre se pré-
» sente en caleçon et dit au colonel « *Entrez*. »

» Nous étions dans un petit salon attenant à la chambre à
» coucher, à droite en entrant dans la cour.

» Ils restèrent assez longtemps ensemble; je commençais à

Digitized by Google

» m'ennuyer du métier de commissionnaire que je faisais. Enfin » *Borremans* sortit de la chambre du Ministre; ce dernier lui » tendit la main en lui disant :

» *Allons, bonsoir, mon cher; allez coucher au ministère,* » *là vous serez tranquille.*

» En sortant de l'hôtel. et tout étonné de cette réception » affectueuse et amicale, je dis à mon colonel :

» *Allez vous coucher au ministère, là vous serez tran-* » *quille. Ah, ça va comme cela ici! Bonsoir colonel, moi* » *je m'en vais chez moi.*

» Le lendemain mon colonel était coffré et conduit à Mons.

» Mais dans la matinée, il règnait dans le peuple une grande » fermentation; on savait déjà l'arrestation de *Borremans*. » Tout à coup une trentaine de mille personnes, de tout sexe, » de tout âge, arrivèrent devant la caserne de Ste-Elisabeth » portant un grand arbre de la liberté, *sans racines*, mais » avec plusieurs cordes aux branches, pour y pendre les trai- » tres. Tous les démons de l'enfer n'ont jamais fait pareil va- » carme; de véritables bêtes féroces.

» J'étais au quartier avec le major *Van Brussel*; j'avais » fait prévenir le major *De Zantis*, comme le plus ancien, et » commandant du régiment; mais *De Zantis* était encore une » fois malade et me laissait cette mauvaise journée sur le dos.

» Je dis à *Van Brussel:* parlons aux soldats; laissons sortir » de la caserne quelques hommes, ils se mêleront au peuple et » convaincront cette foule, en se mêlant avec elle, qu'il n'y a » plus de traîtres au quartier. Il accepta ma proposition. Un » instant après nous montâmes à cheval, nous devions à notre » tour, braver cette masse. Nous étions connus, comme étant » Bruxellois, et je dis à *Van Brussel:* jurons, comme eux, *des* » *God-Verdommen* et, Dieu merci, il pouvait s'en acquitter » parfaitement quand il voulait. Les soldats se mirent à crier » *Vivent nos majors, à bas les autres*; enfin toute cette » masse partit en chantant la *Brabançonne*... pour où? pour

Digitized by Google

» aller piller le banquier du prince d'Orange, traîner les voi-
» tures sur la Grand'Place où elles furent brûlées. »

Le 10 avril 1831, le major *Scheltens* fut désigné pour prendre le commandement du dépôt du 1er régiment de chasseurs à pied à Alost. Après quelques semaines de travail à l'administration il alla commander le 1er bataillon à Termonde pendant l'absence du major *De antis*, membre du conseil de milice à St-Nicolas.

Le bataillon n'avait pas encore de shako de nouveau modèle ; la maison de détention de Vilvorde les expédia, pour équiper les hommes. Le major Scheltens en fit lui-même la distribution aux soldats. — Une demi heure plus tard, le tambour de garde défit la ganse pour la nettoyer et ôta la cocarde du shako.

Cette cocarde, peinte d'un côté aux couleurs nationales, l'était, de l'autre côté, *au minium* qui donne la couleur orange.

Le tambour cria à la trahison. Les autres hommes de garde défirent également leur cocarde, toutes étaient de la même couleur que celle du tambour.

Le bruit s'en répandit promptement, comme il en est de toutes les mauvaises choses, surtout parmi des hommes qui déjà avaient été plusieurs fois trompés.

Tout le bataillon accourut devant la porte de l'hôtel du Cerf où logeait le major ; une partie du bataillon de tirailleurs Liégeois de *Rogier*, attiré par le bruit, se joignit aux chasseurs dont *Scheltens* avait le commandement provisoire.

Le moment était critique, il ne fallait pas laisser s'aggraver la chose. *Scheltens* envoya un officier chez le major commandant les Liégeois, pour qu'il envoyât des officiers de ce corps, afin de faire retirer leurs hommes qui instiguaient les autres à l'indiscipline.

Mais, au lieu de le seconder, ce major encourageait sous main ses hommes, et engageait plusieurs chasseurs du bataillon que commandait *Scheltens*, à prendre du service dans le sien.

Digitized by Google

C'était bien peu militaire ; il ne connaissait pas les devoirs de cet état.

Scheltens se dit que dans un moment aussi critique il fallait braver cet esprit de révolte et payer de sa personne. Il sortit de l'hôtel nu tête, sans armes, mais tenant à la main droite un poignard caché dans son habit déboutonné de trois ou quatre boutons.

« Je donne ma parole, dit le major *Scheltens*, que le » premier qui m'aurait touché, je le couchais par terre. Je leur » tins à peu près ce langage ;

« Soldats, vous êtes des braves, mais le premier devoir du » soldat, c'est d'avoir confiance dans ceux qui vous comman- » dent. — Vous êtes de bons patriotes, eh bien, moi aussi je » le suis, et autant que vous, et plus que vous ; je suis votre » chef, j'ai prêté serment de fidélité à l'Etat et vous me devez » obéissance ; à chacun sa responsabilité et son devoir. — Vous » avez vu arriver les shakos ce matin ; ils viennent de la » maison de détention de Vilvorde ; une demi-heure après leur » arrivée, j'en ai fait la distribution ; ce n'est donc pas ici que » les cocardes ont été peintes, vous le savez aussi bien que » moi. — Vous pouvez être tranquilles ; je vous engage beau- » coup à rentrer au quartier, je vous l'ordonne même, ainsi que » d'attendre le résultat de l'information que je vais faire. » Je vais partir à l'instant pour Bruxelles ; j'irai trouver le » Ministre de la guerre, et je vous donne ma parole d'honneur, » comme votre chef, que les coupables seront punis. — Ce soir » je serai de retour et vous aurez pleine satisfaction.

Tous rentrèrent peu à peu dans l'ordre, sauf quelques ivrognes.

Le major *Scheltens* partit pour Bruxelles, Le ministre de la guerre, *d'Hane de Steenhuisen*, n'était pas au logis, il dînait chez le Gouverneur. Le major y alla ; on lui objecta que le ministre dînait ; il pouvait être cinq heures. Le major insista, dit à l'huissier qu'il devait absolument parler au ministre qui vint enfin.

Digitized by Google

Scheltens lui conta ce qui s'était passé et lui montra les cocardes.

« Il faut vous rendre à Vilvorde, et vous assurer du fait, dit » le ministre. »

» Fort bien, monsieur le Ministre, mais dans cette question, » je ne puis pas être juge et partie; je suis directement compromis devant les soldats; c'est moi qui ai fait la distribution » des shakos. Je dois être justifié devant eux; mon honneur en » dépend ; il faut m'adjoindre quelqu'un.

» — M. l'intendant *Morin* vous accompagnera, je vais donner des ordres en conséquence; entendez-vous avec lui.

» Je trouvai M. Morin à son bureau; nous convînmes de » partir à quatre heures du matin pour nous trouver à la » pointe du jour dans les ateliers.

» Nous entrâmes dans les salles de travail, sans dire le motif » de notre visite. Je devais recevoir des buffleteries noires, » c'était une belle occasion d'inspecter ceux qui travaillaient » pour l'armée.

» En entrant dans la salle où travaillaient les peintres, nous » vîmes les détenus occupés à peindre des cocardes tricolores, » mais de l'autre côté, elles avaient la même couleur que celle » des cocardes des shakos que j'avais reçus, la couleur orange, » (*minium*) qui était celle du gouvernement hollandais.

» A ce moment, le directeur arriva.

» Je lui demandai s'il avait beaucoup de cocardes de la » même couleur? Oui, M. le major, j'en ai beaucoup, en voici » encore quelques caisses. C'étaient de grandes caisses à fusil; » elles contenaient peut-être bien six mille cocardes.

— « Eh bien, mon cher monsieur, nous venons ici pour ver- » baliser; voici l'ordre du ministre. Ce brave homme croyait » rêver, ou, plutôt, mourir de peur.

— « Mais, Messieurs, cette couleur c'est du *minium*, cou- » leur de fond, que nous employons parce qu'elle ne coûte pas » cher et qu'elle conserve le cuir.

» Il avait parfaitement raison; je le savais aussi bien que

Digitized by Google

» lui. C'étaient de vieilles cocardes, en magasin depuis long-
» temps, que l'on voulait utiliser ; on n'avait pas pensé à cette
» couleur, d'un côté nationale, et hollandaise de l'autre, *on*
» *n'avait qu'à la retourner, en cas de besoin.*

» A quoi tient la destinée d'un royaume, à un coup de brosse
» trempée dans la couleur.

» Malgré toutes les protestations, nous fûmes obligés de ver-
» baliser. Ce brave homme, car il l'était, a eu bien de la peine
» à se justifier. Tous étaient contre lui pour avoir sa place sans
» doute. Il y avait à la maison de détention environ deux mille
» shakos prêts à être expédiés à plusieurs régiments. Tous ces
» shakos avaient comme les miens, la cocarde orange, couleur
» de fond, minium, du côté opposé aux couleurs nationales. »

Le lendemain dans la journée le major *Scheltens* était de retour à Termonde porteur d'un ordre du jour du ministre de la guerre qui le justifiait pleinement devant la troupe. Le major *De Zantis* était rentré, et le major *Scheltens* alla reprendre son commandement de dépôt à Alost.

Le 10 mai, le major *Scheltens* fut désigné pour le 2e régiment de chasseurs à pied en cantonnement à Turnhout. Ce régiment était, dans le principe, le corps de volontaires de *Niellon* ; plusieurs officiers sortant de l'ancienne armée entrèrent alors dans ce régiment. — Le général *Clump* chargé de l'organiser, en forma trois bataillons, chacun de six compagnies et un bataillon de dépôt dont le général donna le commandement au major *Scheltens*.

« Je quittai, dit-il, Turnhout pour Charleroi avec quelques
» officiers en plus dans mon cadre. Ces Messieurs étaient tous
» des volontaires de la révolution. De ce nombre, il s'en trou-
» vait que l'on pouvait citer pour tout ce qu'il y avait de mau-
» vais, Aussi quelques jours après mon installation, je fis au
» ministre un rapport par lequel je lui demandai de vouloir
» bien me débarrasser de quelques-uns de ces Messieurs ; dans
» le cas contraire, de m'accorder mon changement.

» La réponse fut favorable et je reçus l'ordre pour ces Mes-

Digitized by Google

» sieurs de quitter la garnison. J'avais en même temps reçu » leur désignation; j'ai été obligé d'employer la gendarmerie » pour les faire partir. »

Pour toute base d'organisation, *Scheltens* avait une revue par compagnie; presque tous les noms y étaient mal écrits. Il fallait pourtant établir la centralisation administrative et les matricules qu'on a été obligé de recommencer plusieurs fois, au fur et à mesure que l'on établissait l'idendité de chacun sous son véritable nom : enfin tout était à faire.

« C'est ici, dit notre major, que je puis dire sans vanité, avoir » travaillé pendant six mois avant de réussir à faire quelque » chose.

» Mon capitaine quartier-maître ne connaissait rien, n'était » pas capable de vérifier une feuille d'appel.

» Mon officier d'habillement était négligent et ne connais- » sait rien en administration militaire.

« Le capitaine-quartier-maître fut remplacé par un officier » de comptabilité ayant les capacités voulues.

» Nous venions d'incorporer au régiment le bataillon liégeois » dit de *Rogier*, le même bataillon qui avait fait à Termonde » tant de bruit au sujet des cocardes oranges, ainsi que le ba- » taillon luxembourgeois commandé par le major *Claeys*. Ces » messieurs n'avaient tenu aucune administration, le bataillon » liégeois surtout; pas de justification de solde, ni de mutations » dans les compagnies. Dans les magasins, tout sortait ou ren- » trait sans récépissé. Rien, si ce n'est les fournisseurs à payer; » pas de livre de caisse ni de quittances, pas même de livret » d'inscription des mandats. J'étais obligé d'aller à la Cour des » comptes pour prendre le relevé des sommes reçues. Il fallait » pourtant sortir de ce dédale, ce qui fut fait, et malgré les » dettes de ces deux bataillons mis à charge du 2e régiment de » chasseurs, il finit par avoir des masses plus riches que la » plupart des autres régiments de l'armée.

» J'avais eu de plus, la liquidation du bataillon de Grégoire » qui se fit sans déficit.

Digitized by Google

» On ne pouvait en vouloir aux officiers de ces divers corps, » hommes de beaucoup de moyens et d'instruction, mais étran- » gers à ce qui concerne l'organisation et l'administration d'un » corps de troupes, et sans cette base de régularité, il est im- » possible de faire quelque chose de grand en campagne. »

Le major *Scheltens* changea successivement de garnison avec son dépôt. En 1834, il alla à Termonde, en 1836 à Mons, en 1839 à Gand.

Le 26 juillet 1842, après onze ans passés dans le grade de major, *Scheltens* fut enfin nommé lieutenant-colonel et désigné pour prendre, à Namur, le commandement du 9e régiment de ligne.

Le 27 septembre 1844, le Roi le nomma colonel au même régiment. Il fit beaucoup de bien au régiment, il était aimé des officiers et pendant toute la durée de son commandement, il ne fit pas rétrograder un seul sujet des cadres inférieurs.

Le 23 octobre 1846, le colonel Scheltens fut nommé commandant de place de 1re classe à Ostende. On lui avait fait la proposition du commandement de la ville d'Ostende comme offrant un avantage réel ; *il pourrait y rester aussi longtemps qu'il le voudrait, et ne sortirait jamais de là sans le grade de général*, telles étaient les propres paroles du ministre de la guerre et du chef du personnel.

Son général de division lui écrivait le 19 octobre 1846 : « J'ai beaucoup réfléchi à votre position ; j'ai eu un long entre- » tien avec le ministre de la guerre, qui est animé à votre » égard des meilleures dispositions et persuadé que le comman- » dement de la place d'Ostende est un poste de confiance, le » ministre désire voir cette position occupée par un homme » sûr, par un homme qui puisse, par la loyauté de son carac- » tère, ses anciens et bons services, donner une noble idée de » l'armée belge aux nombreux étrangers visitant Ostende tous » les ans. Personne ne remplira mieux que vous les intentions » du ministre sous ce rapport, et ne serait aussi bien accueilli » des habitants que vous qui êtes connu et aimé dans cette

Digitized by Google

» ville. Vous serez la première autorité, entouré de la consi-
» dération publique et vous pourrez attendre dans cette posi-
» tion le moment où le Roi jugera convenable de récompenser
» vos longs et bons services par le grade de général que le mi-
» nistre vous destine lorsque vous voudrez vous retirer pour
» jouir de votre retraite.

» Comme vous êtes encore dans un âge de force et d'énergie,
» j'espère que vous ne prendrez pas cette détermination et que
» nous vous verrons pendant longtemps encore dans nos rangs
» et commandant notre unique port de mer. Ne vous dissi-
» mulez pas l'importance de ce commandement; en cas de
» guerre, Ostende deviendrait une des grandes positions de la
» Belgique et vous vous trouveriez de fait investi d'un com-
» mandement qui vous donnerait infailliblement les étoiles.

» Je ne cherche pas à vous dorer la pilule, comme vous
» pourriez le penser, mais je vous exprime mon opinion con-
» sciencieuse. »

A la suite de toutes ces belles promesses, le colonel *Scheltens* accepta, c'est un tort qu'il eût à se reprocher. Il ne fut pas nommé général, malgré ses antécédents et ses titres si bien fondés; il n'y avait aucune raison plausible de ne pas le nommer général. *Scheltens* aurait commandé une brigade aussi bien que la plupart de ceux qui le dépassèrent après avoir servi sous ses ordres et dont il connaissait la capacité militaire, mais en l'écoulant dans l'état-major des places, afin de pouvoir nommer des colonels moins anciens, mais mieux appuyés, car notre compatriote ne savait pas faire valoir ses droits si bien acquis et se contentait de mettre sa confiance dans une juste collation des places de général vacantes. Il se voyait dans un grade, chèrement acquis par un demi siècle de service actif dans lequel il fallait compter neuf campagnes bien rudes, placé sous les ordres d'autres militaires de plus hauts grades que le sien, grades conquis d'emblée en quelques jours, grâce à la révolution belge, et ils n'y sont pas restés stationnaires.

Voilà donc notre vétéran, homme d'expérience et doué des

Digitized by Google

plus brillantes qualités militaires, mais trop modeste pour se faire valoir lui-même et trop imbu du sentiment de sa dignité personnelle pour avoir recours à des protecteurs influents, le voilà donc passé à des fonctions sédentaires. Il comptait sur la promotion au généralat ; elle lui était promise. Tant d'autres officiers de l'ère impériale, les *Du Vivier*, *De Marneffe*, *Clump*, *De Tabor*, *Van Remoortere*, *Mertens*, *Kenor*, etc., avaient été nommés généraux, après de longs services pratiques.

Scheltens ne leur était pas inférieur. Ses dehors étaient plus simples, mais son jugement s'est conservé jusqu'à sa mort à l'âge de 90 ans, avec une étonnante justesse; et son caractère très fortement trempé lui faisait supporter avec dignité, mais non sans amertume, le souvenir de mortifications souvent humiliantes, subies à la fin de sa longue carrière militaire, si brillante au début, si honorable dans tout son cours.

Ne perdons pas de vue que *Scheltens*, lieutenant-adjudant-major à 24 ans, avait été décoré de la Légion d'honneur sur le champ de bataille, lorsqu'il était sergent des grenadiers de la vieille garde de Napoléon, et décoré pour sa valeureuse conduite à Waterloo par le Roi des Pays-Bas.

La révolution de 1848 éclata. Louis-Philippe, le beau-père de notre Roi, avait quitté la France. Le colonel *Scheltens* avait l'inévitable chance de se trouver toujours sous les ordres de chefs beaucoup moins anciens militaires que lui.

Le général *Pletinckx*, commandant militaire de la province de la Flandre Occidentale à Bruges, avait combattu lui aussi à Waterloo, mais il n'était alors qu'un très jeune sous-officier du régiment des hussards belges et ne comptait que quelques mois de service. Scheltens au contraire à Waterloo était lieutenant-adjudant-major du 7me bataillon de ligne belge, il sortait des grenadiers de la vieille garde impériale, après avoir assisté à la série ininterrompue des campagnes de 1806 à 1814, jusqu'à la chute de Napoléon.

Scheltens, en sa qualité de commandant de la place d'Os-

Digitized by Google

tende reçut l'ordre de mettre la forteresse à l'abri d'un coup de main, en la munissant d'un demi armement. Il avait, dit-il, un excellent officier d'artillerie, le major *Van Ruymbeke* qui, malgré le mauvais temps et les pluies du mois de février et nonobstant le peu d'hommes disponibles pour les travaux, mit en état de défense les sept bastions de la forteresse. Mais le Ministre de la guerre laissait à la garnison un effectif trop faible pour la garde des pièces en batterie, des coffres à munition, etc., etc.

Presque chaque courrier apportait au colonel *Scheltens* des dépêches prescrivant « *de se mettre en garde contre une « surprise que pourraient tenter des bandes se formant « à Lille et sur la frontière de France.* » Il demanda une augmentation de garnison, non pas pour la défense en cas de siége, mais seulement pour la sûreté d'une forteresse telle qu'Ostende le réclamait. On ne lui donna rien.

« *Qui veut la fin veut les moyens,* » dit *Scheltens*. Le port n'était pas fermé; à toute heure du jour ou de la nuit, les bateaux à vapeur pouvaient y entrer; il fit le 2 mars 1848 cette demande : « *Dans le cas où un bâtiment de guerre « français se présenterait en rade, s'il fallait lui refuser « par force l'entrée du port ?*

» Le lendemain je recevais pour réponse que les relations » internationales entre la Belgique et la France n'ayant » éprouvé aucune altération jusqu'à ce moment, je devais » agir à l'égard des navires français d'après les réglements » existants et conformément aux usages reçus, sans rien » changer, ni aux saluts, ni aux honneurs dus au pavillon de » cette nation, à moins d'ordres contraires du Gouvernement. »

Et les instructions, les avis souvent répétés de « *se mettre « en garde contre une surprise que pourraient tenter des « bandes se formant à Lille et sur la frontière de France !!!*

Ces bandes, pour exécuter la surprise, ne pouvaient-elles être embarquées à *Dunkerke*, entrer au port d'Ostende, sous le couvert du salut de leurs navires et de celui que rendrait

Digitized by Google

l'artillerie de la forteresse, et pénétrer au cœur de la place. Un millier d'hommes ne pouvaient-ils pas s'introduire ainsi et qu'aurait fait alors le commandant qui n'avait, en dehors des gardes aux remparts, que 200 hommes disponibles.

Le colonel *Schéltens*, homme de grande expérience, dit à ce sujet :

« J'aime à croire que l'on ne m'a pas compris ; sans cela, la » chose est incompréhensible. On est militaire, ou bien on ne » l'est pas. »

Dans ce moment les fortifications étaient couvertes d'un bon pied de neige, les travaux ne se continuaient qu'avec de grands efforts et des peines infinies pour monter sur les remparts les canons et les affûts de fort calibre. Le colonel avait demandé une section du train avec ses attelages, même refus ; mais autorisation de « louer quatre chevaux étiques, car il n'y » en avaient d'autres disponibles à Ostende, que ceux qui, pen- » dant l'été conduisent à la mer les cabanes des baigneurs.

« Et cependant, il fallait monter, par des pentes très » raides, des pièces de côte, de 24, 36 et même de 48, aux » batteries, même sur des cavaliers ».

Puis le 4 mars, le général commandant la province invitait *Schéltens*, conformément à une dépêche divisionnaire datée de la veille, à lui faire connaître dans le plus bref délai possible les mesures prises pour mettre la place sous son commandement, sur le pied d'observation, en exécution de la disposition ministérielle transmise le 28 février.

Trois jours après, seconde dépêche disant que le rapport demandé ne peut évidemment être établi et transmis que lorsque l'armement sera achevé. Cette dépêche se terminait en disant de prendre toutes les mesures qu'il jugerait convenable pour accélérer cet armement autant que possible. (Tout en ne lui donnant ni les hommes, ni les chevaux nécessaires et qu'il avait réclamés).

Son rapport était déjà parti. — Il mentionne qu'étant presque seul, il avait dû payer de sa personne au point que sa santé

Digitized by Google

en était altérée. Il n'était pas secondé par son commandant du génie, il avait trop circulé dans la boue et dans la neige; il avait lui-même fait sonder les fossés de la place et trouvé que celui du front 8—9 était presque comblé par le sable de mer que le vent y jettait à chaque marée basse, tellement que l'on pouvait y passer sans se mouiller les pieds.

Le colonel *Scheltens* nous dit qu'il a eu tort de parler de sa santé dans son rapport, qu'il avait oublié qu'un militaire ne doit être jamais malade, sous peine de passer pour un câlin. « J'ai vu souvent des hommes malades; on leur disait: trotte. » — Ce n'est qu'après que l'homme était mort que l'on croyait » qu'il avait été malade. »

L'armement s'est fait lentement, dit le rapport du colonel *Scheltens*, parceque l'effectif de la garnison est trop faible et que le temps est trop mauvais. (Il n'avait pour faire le service et la défense de la forteresse que 250 hommes en tout et seulement deux officiers d'artillerie. Il y avait des gardes à toutes les portes; un piquet de réserve au quartier, avec un officier de garde. Il fallait garder à l'extérieur deux forts, à une demi-lieue de la place.

Le rapport qui dévoilait l'état des choses ne fut pas bien accueilli, car le 12 mars le colonel *Scheltens* était mis à la retraite.

« Je m'étais toujours imaginé, dit il, que la vérité et la fran» chise étaient la base de l'état militaire. Tel était mon juge» ment. Mais non, il faut être frondeur pour ceux qui déplaisent » et savoir flagorner ceux qui peuvent vous être utiles, poser » et dissimuler. Avec ces principes vous êtes sûr de parvenir... » et d'aller loin.

» Toutes les démarches que j'ai pu faire depuis lors ne m'ont » jamais éclairé sur les raisons mises en avant pour déterminer » le ministre à me mettre *à la porte* d'une manière aussi peu » convenable. En tout cas, si j'avais mal fait, on pouvait me » réprimander. Si c'est à la suite de mon rapport, je n'y » trouve rien qui puisse provoquer une mesure semblable *et*

Digitized by Google

» *aussi brutale.* Un colonel n'est plus dans les grades inférieurs; on ne le brise pas ainsi, surtout quand il a la conviction de ses bons antécédents pendant 43 ans d'activité et 13 campagnes de guerre. Ce n'est pas non plus à cause de mon âge, puisque celui qui est venu prendre ma place avait une année de plus que moi.

» Le commandant de la province disait n'avoir rien ajouté à mon rapport et ne pas être la cause de ce qui m'était arrivé.

» Le général de division en disait autant, et même m'a témoigné son étonnement de la mesure prise à mon égard.

» A mon arrivée à Bruxelles, le chef du personnel me tendait la main en venant, au théâtre, au devant de moi.

» Le Ministre était affable et avait l'air de me dire « ce n'est pas moi ».

» Néanmoins le fait était accompli ».

A l'arrivée de son successeur, *Scheltens* lui remit le commandement. Le ministre alla lui-même quelques jours après passer l'inspection de la forteresse. Le nouveau commandant lui aura fait connaître d'incontestables vérités, car quelques jours après la garnison était plus que doublée, un second bataillon du 7e régiment rejoignait celui qui formait la garnison d'Ostende, une seconde batterie et un détachement du train, avec les attelages nécessaires à l'armement, étaient envoyés dans la place.

Le colonel *Rosolani* a eu grandement raison de mettre à couvert sa responsabilité.

Le colonel *Scheltens*, dans son rapport, avait décliné cette responsabilité.

Le colonel avait dit, dans son rapport, que sa santé n'était pas trop bonne. Ce fut l'occasion de le mettre à la pension. « Ne venait-t-on pas, dit-il, de nommer général un colonel » parce qu'il était malade et que l'on voulait laisser à sa veuve » une pension plus forte. Un autre encore fut nommé général » étant malade. D'autres qui sont dans cet état de santé

Digitized by Google

» restent des années en activité, sans faire de service, et re-
» çoivent même des fiches de consolation pour se faire traiter
» à l'étranger.

» Rester plus ou moins au service n'est pas l'affaire impor-
» tante, mais c'est la manière de procéder que je blâme. Dans
» ce temps-là, vous trouviez le soir, en rentrant chez vous,
» imprimé dans le *Moniteur*, votre mise à la pension. Pour
» d'autres, des généraux, on avait choisi le moment où ils
» étaient au bal du Roi pour faire déposer leur mise à la re-
» traite à l'hôtel des étrangers où ils étaient logés. »

Le colonel Scheltens resta à Ostende jusqu'en 1853 et rentra alors à Bruxelles, sa ville natale. Il passe son temps à lire et à écrire, tant bien que mal, ces mémoires qui ne doivent servir à l'agrément ni à l'instruction de personne, dit-il.

« Je vais quelquefois au théâtre, tous les jours à la Société
» du Commerce où nous passons le reste de la soirée à nous
» souffler réciproquement la fumée d'un cigare à la figure.....
» en attendant le moment de passer l'arme à gauche, où
» presque tous mes anciens amis et connaissances sont allés
» déjà faire les logements pour les autres. »

» CONFESSION. — J'ai fait du mal, moi aussi; mais je ne crois
» pas l'avoir fait avec l'intention de mal faire.

» D'ailleurs, ce qui est un crime aujourd'hui devient demain
» un devoir. Voilà pourquoi nous sommes des peuples civi-
» lisés.

» J'ai volé!! pris au dérobé, pendant ma vie; les soldats
» appellent cela trouver.

» J'ai fait pleurer ma vieille mère par un mot brusque!!

» J'ai fait aussi de la peine à mon frère : J'avais 14 ans. —
» J'en ai des regrets. J'y pense souvent; je voudrais pouvoir
» racheter mes fautes. — Il y a quelque chose en nous qui
» nous fait des reproches; je crois que c'est la conscience.

» On n'a pas de conscience quand on est jeune! — Si le
» souvenir du mal que j'ai fait pardonne, *je dois être par-*
» *donné.*

Digitized by Google

» J'ai tué à la guerre; j'ai aidé à fusiller des hommes, à les » pendre ou tuer à coups de bayonnette... et de *plus les* » *duels!!!*

» Voilà pour le gros de mon affaire. Vient ensuite le menu » fretin que l'on considère comme des plaisanteries : coups de » pieds, coups de poing, des calottes et une raclée de bâton » ou de la crosse du fusil.

» Faire un échange de chemise avec son *pekin*, prendre la » mesure de ses bottes avec les pieds.

» Mettre la chemise de la femme, faute d'autre.

» Se faire un pantalon du manteau ou de la soutane d'un » prêtre, ou de la jupe d'une femme.

» Couper les draps de lit d'un pied ou deux pour se faire » des guêtres; plier un drap en deux pour faire croire à la » présence de l'autre que l'on met dans son sac.

» Enfin mille petits moyens dont le soldat invente l'emploi » pour se tirer d'affaire à la guerre, surtout quand elle dure » des années comme en Espagne.

» Je ne parle pas ici de prendre des moutons, des veaux, » des poulets et autres volatiles, même le chat de son hôte; » c'était l'histoire du jour.

» J'ai encore une confession à faire; j'ai beaucoup aimé les » femmes; j'ai fait bien des choses avec elles et pour elles, » mais toujours de bonne volonté... soit par amour, désir, » curiosité, reconnaissance, pitié, plaisir, fantaisie, ven- » geance, envie, calcul ou intérêt de la part du sexe.

» Celui qui ne veut pas se marier, ne doit s'attacher » à aucune.

» L'amour est une espèce de folie sur laquelle la philosophie » n'a aucun pouvoir; c'est une maladie, l'homme y est sujet » à tout âge, mais elle est incurable quand elle l'atteint dans » sa vieillesse. »

« Fin »

Digitized by Google

« A 23 ans j'étais sous-officier dans la vieille Garde Impé-
» riale et décoré chevalier de la légion d'honneur.

» A 24 ans, lieutenant en premier adjudant major et décoré
» comme chevalier de l'ordre Militaire de Guillaume. »

CAMPAGNES DE PRUSSE ET POLOGNE EN 1807, batailles de HEILSBERG et FRIEDLAND.

ESPAGNE 1808.

Batailles de BURGOS, MEDINA DEL RIO SECCO. Passage des monts Guadarama, SOMMO SIERRA, LA COROGNE.

AUTRICHE 1809.

Batailles D'ESSLING et WAGRAM.

ESPAGNE 1810-1811.

CIUDAD RODRIGO. — FUENTE DE ONOR.

RUSSIE 1812.

SMOLENSK. — LA MOSKOWA. — MALOARESLAWTZ. — KRASNOE. — Passage de la BÉRÉSINA.

SAXE 1813 (1).

LUTZEN. — BAUTZEN. — GORLITZ. — DRESDE. — LEIPZIG. HANAU.

FRANCE 1814.

BAR-SUR-AUBE. — SAINT-DIZIER. — BRIENNE. — LA ROTHIÈRE. — CHAMP-AUBERT. — MONTMIRAIL. — NANGIS. — MONTEREAU. — CRAONNE. — ARCIS-SUR-AUBE. — TROYES. — RHEIMS. — Les ADIEUX DE NAPOLÉON A FONTAINEBLEAU.

SERVICE BELGE.

QUATRE BRAS. — WATERLOO.

(1) Sergent au 2e régiment de grenadiers de la Vieille Garde Impériale.

Digitized by Google

Nous avons terminé notre tâche. C'est avec plaisir que nous avons entrepris la publication des mémoires personnels du colonel *Scheltens*, qui font connaître la droiture de caractère de cet officier si fortement imbu du sentiment du devoir.

Le lecteur suivra avec intérêt le récit des détails intimes, recueillis *de visu*, par notre compatriote, pendant la célèbre retraite de Moscou.

La splendide armée que l'aveugle témérité de *Napoléon* avait lancée jusqu'à cette capitale, à travers l'Allemagne et la Pologne, sans base d'opération solide sur laquelle l'armée put se replier et se refaire, courut à une destruction complète.

Cette splendide armée d'un demi million d'hommes, était en quelques mois anéantie. Au passage du Niémen, pleine de confiance en elle-même et dans celui qui la conduisait toujours à la victoire, elle franchissait la frontière Russe.

Au retour, navrée, démoralisée, réduite à rien, elle fuyait vers cette même frontière, pour sortir au plus vite de la Russie.

Le tableau si fidèle dont nous sommes redevables à notre compatriote, prouve que les faibles débris sauvés du désastre étaient hors d'état de combattre.

C'est une bien sombre tache qui vient ternir l'auréole de *Napoléon* jusqu'alors immaculée.

Un autre Belge, le lieutenant *Sauvage*, sergent d'artillerie en 1812, dans cette malheureuse armée, et victime, lui aussi de l'inexplicable imprudence de son Empereur, nous dépeint cette campagne de Russie exactement sous les même couleurs que *Scheltens*. (1)

La faute commise coûta cher au héros trop téméraire, il la paya de son trône. En vain, et comme par enchantement, *Napoléon* improvisa-t-il une nouvelle et très nombreuse armée pour guerroyer en Saxe en 1813. Mal vêtue, trop faiblement nourrie, composée de soldats trop jeunes, cette armée

(1) Relation de la campagne de Russie, par M. N. J. *Sauvage*, Lieutenant d'artillerie, chevalier de la légion d'honneur. Dinant, Rosolani 1827.

Digitized by Google

fruit de prodiges d'activité, se fondit bientôt par la guerre. C'était l'inévitable résultat de privations et de fatigues trop souvent imposées dans la saison pluvieuse d'automne, bon nombre de soldats marchaient nuds pieds, dans la boue des routes.

Les jeunes conscrits se démoralisaient parce qu'ils n'étaient plus soutenus par la victoire, et ils se laissaient trop aller au découragement. Après une marche fatiguante, lorsque leurs officiers, auxquels ils se plaignaient de la faim, leur disaient d'aller à la maraude comme les quelques anciens de la compagnie, ils répondaient qu'ils étaient trop fatigués et se couchaient à terre en pleurant.

La bataille de Leipzig donna le coup de grâce à cette armée d'adolescents prélevés par anticipation, en majeure partie sur une classe de la conscription versée avant le temps voulu, dans le gouffre insatiable de l'armée de *Napoléon*. En quinze mois l'empereur avait décrété la levée de 1,327,000 hommes.

La campagne d'hiver qui s'ouvrait avec l'année 1814 vit se projeter les dernières lueurs du brillant météore Napoléonien, avant qu'il ne reparut à l horizon en 1815, pour s'éclipser définitivement après Ligny et Waterloo.

Schellens avait le jugement trop sûr pour se faire illusion ; son esprit observateur nous a signalé la brusque transformation des sentiments et de l'humeur du soldat Français ensuite des désastres de la campagne de Russie. — Les chants avaient cessé; la souffrance présente l'emportait, dans l'esprit de la troupe, sur l'espoir d'un meilleur avenir.

Notre compatriote rentra au service de sa patrie qui se créait une armée.

Après tant d'années de campagne, après avoir combattu dans les batailles les plus mémorables de l'empire de *Napoléon I*, après avoir donné d'irrécusables preuves de bravoure, d'intelligence, de capacité pratique, *Schellens* dont le mérite avait été apprécié aussi dans l'armée des Pays-Bas, vit son avancement enrayé. Guillaume I, souverain de notre pays, haïssait

Digitized by Google

les Belges et le leur faisait sentir (1) voilà la cause qui rendait vains, pour les Belges, des titres évidents, acquis par des antécédents les plus honorables.

Lorsque son pays faisait partie de la France, *Scheltens*, sergent des Grenadiers à pied de la vieille garde impériale, avait droit, à partir du 1er janvier 1813, au grade de sous-lieutenant dans la Ligne, mais il préférait servir dans la garde Il y avait été créé chevalier de la Légion d'honneur sur le champ de bataille.

Rentré au service des Pays-Bas, il fut choisi pour adjudant major du 7e Bataillon Belge qui s'est distingué par sa valeur aux Quatre-Bras et à Waterloo. *Scheltens* qui en fût l'âme, fut décoré de l'ordre militaire de Guillaume. S'il n'avait pas été belge il eût parcouru sans doute une brillante carrière.

Mais les Belges étaient mal vus alors de ceux qui, dans l'armée, suivaient le courant des idées du roi. Les préférences allaient aux Hollandais et ils en tiraient trop bon profit pour ne pas donner un plein assentiment à pareil système.

N'est-il pas étrange de voir celui qui avait pris part à tant de batailles mémorables, celui qui avait été décoré de ce chef en France et dans les Pays-Bas, celui qui était capitaine honoraire depuis le 24 juin 1818 attendre pendant dix années jusqu'au 21 juillet 1828, pour prendre rang de capitaine effectif.

N'est-il pas étonnant de voir mettre à la retraite ce digne et loyal officier sans qu'il eût pu obtenir la pension de général, grade que de longs, glorieux et très honorables services devaient incontestablement lui avoir acquis. Tant d'autres ont obtenu le généralat, sans grande peine ni savoir, et ils confirment

(1) *Herinneringen van den Baron Strick van Linschoten*. Amsterdam 1857. Van Gorcum. « Après la bataille de Waterloo, la popularité du roi Guillaume » s'était bien accrue chez les Hollandais, et il en tira personnellement parti. » Il crut, dans son orgueilleuse témérité, ne plus devoir dissimuler sa rancune » contre les Belges parce qu'ils avaient osé rejeter sa loi fondamentale qui » avait été admise à l'unanimité en Hollande. Il haïssait les Belges, et il estima » alors être assez fort pour leur faire sentir sa haine. » Tome II page 256.

Digitized by Google

pour notre loyal colonel ce vieil adage qui s'applique aux services des militaires, tout aussi bien qu'au miel des abeilles ; *sic vos non vobis !* »

A. E.

Nous terminons cette longue série d'articles par l'état de service du vieux guerrier pour lequel nous avions la plus profonde estime :

SCHELTENS, né le 15 octobre 1790;
Marin à bord du *Coq* et du *Courrier*, le 10 juin 1804;
Grenadier aux fusiliers grenadiers de la garde, 17 décembre 1806;
Caporal, le 8 janvier 1810;
Sergent, le 9 février 1811;
Passé aux grenadiers à pied, le 1er janvier 1813;
Licencié le 17 juin 1814.

PAYS-BAS.

Sous-lieutenant au 7e bataillon de ligne, le 11 novembre 1814;
Lieutenant adjud.-major au 42e bataillon de milice, 6 avril 1815;
Désigné pour le 7e bataillon de ligne, le 10 avril 1815;
Capitaine honoraire, désigné pour la 6e division, le 24 juin 1818;
Capitaine effectif, le 21 juillet 1828;
Désigne pour le 1er bataillon de chasseurs, le 16 août 1829;
Démissionné sur sa demande, le 18 novembre 1830.

BELGIQUE.

Capitaine au 2e bataillon de tirailleurs, le 5 décembre 1830;
Major à la suite du 1er rég. de chasseurs à pied, le 9 février 1831;
Désigné pour commander le dépôt du 1er chasseurs, 14 avril 1831;
Désigné pour le 2e régiment de chasseurs à pied, le 10 mai 1831;
Lieutenant colonel, le 21 juillet 1842;
Désigné pour commander le 9e de ligne, le 26 juillet 1842;
Colonel, le 27 septembre 1844;
Commandant de place de 1re classe, le 12 octobre 1846;
Pensionné, le 12 mars 1848.

Digitized by Google

Chevalier de la Légion d'honneur, le 21 février 1814;
Id. de l'Ordre de Guillaume 4e classe. le 24 nov. 1816;
Id. de l'Ordre de Léopold, le 15 décembre 1833;
Id. de la Conception du Portugal, le 15 août 1848;
Officier de la Légion d'honneur, le 20 octobre 1847;
Officier de l'Ordre de Léopold, le 5 février 1856.

Le colonel *Scheltens* avait toujours réglé ses dépenses avec beaucoup d'ordre; il parvint ainsi à économiser à la longue, des fonds qu'il fit fructifier avec prudence, et il trouva, dans ses vieux jours, le moyen de vivre dans l'aisance. Il mourut à l'âge de 90 ans, le 31 janvier 1880.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Scheltens entre à 14 ans dans la marine	5
Le bateau de son père est pris en réquisition pour la flotille de Boulogne	5
Scheltens est réclamé pour la conscription	6
Campagnes auxquelles il assiste	7
Réflexions sur l'officier à la retraite	7
La caserne à Strasbourg	8
L'Esprit militaire sous Napoléon	8
Le premier duel	9
Incorporation au 2me régiment de fusiliers de la Garde impériale	10
Campagne de 1806 en Russie et Pologne	10
Campagne d'Espagne en 1808	11
Le régiment transporté en poste en Autriche	12
Campagne d'Autriche 1809	13
Essling-Wagram	14
La double ration de vin	14
Le repas du régiment à Angers	15
Campagne d'Espagne 1810-1811	16
Pendaisons, fusillades !	17
Pénurie de vivres	19
Souffrances-misère-vermine	21
La soupe à Logrono	22
Encore une tournée dans les montagnes	23
Rentrée en France et décompte à Bordeaux	24
La bonne discipline	25
Versailles-Paris. Départ pour la Russie	25
Le camarade beau chanteur	26

Digitized by Google

Pages.

Pas de revue. La breloque. Passage du Rhin 27
Campagne de Russie 28
La sorcière-médecin, la *Gospoda* 30
Smolensk. — Abondante pêche 32
Souffrances de l'armée 33
Bataille de la Moskowa 34
Moscou. — L'incendie. 35
Le prince Galitzin 39
Départ de Moscou le 19 octobre 1812 40
Bataille de Viazma 2 novembre 41
Le froid et le manque de vivres, 5 novembre 41
Arrivée à Smolensk le 9 novembre 42
La véritable et grande misère 42
Passage de la Béressira 26-27 novembre 45
Napoléon quitte l'armée le 5 décembre 46
Arrivée à Wilna le 9 décembre 47
Pillage des magasins. Abandon du matériel 48
Le colonel Lenoir 49
Le maréchal Lefèvre 50
Kowno. Koenigsberg. Posen. 51
La procuration arrivée de Moscou à Bruxelles 53
Erfurt. Campagne de 1813 en Saxe 55
Lutzen 20 mai. L'état militaire en 1813 56
Armistice de trois mois. Fête de Napoléon 57
Bataille de Dresde 58
Bataille de Leipzig, 16-17-18 octobre 61
Le logement de l'Empereur 64
Bataille de Hanau. Campagne de France 64
Arrivée à Namur. Contremarche 66
Langres. La philosophie du troupier 67
Surprise ménagée à un régiment de cavalerie de l'ennemi . . . 69
Retraite sur Troyes. Réflexions philosophiques 71
Napoléon rejoint l'armee le 27 janvier, Scheltens décoré de la croix de la légion d'honneur sur le champ de bataille . . . 72
Champ-Aubert. Montminart. Chateau-Thierry. Vauxchamps. 73
Craonne. Bar-sur-Aube 75
Napoléon passe à Fontainebleau la revue de toute la Garde . . . 76
La défection de Marmont. L'abdication 76
Le titre de Corps Royal remplace celui de vieille Garde Impériale 77
Scheltens revient en Belgique 78
Service belge. 7me bataillon 80
Bataille des Quatre-Bras 82
Waterloo 84
Séjour en France 87

Digitized by Google

Pages.

Rentrée en Belgique. La caserne 88
La garnison 89
Scheltens, lieutenant adjudant-major est proposé au grade de capitaine 90
Il reçoit la gratification de la campagne de 1815 91
Il sauve à Ostende un homme qui se noyait 92
Officiers portugais réfugiés à Ostende 93
Scheltens est désigné pour passer au 1er bataillon de chasseurs de la garde royale à La Haye. 94
Le Roi Guillaume lui confie des dépêches pour le Prince Frédéric 94
Le capitaine Scheltens à Waelhem 96
Son retour à La Haye 100
Départ pour la Belgique 101
Le Prince d'Orange passe en revue le détachement belge . . 104
L'insurrection à Anvers 105
Départ pour Boom et Termonde 106
Le guerrier moderne. 107
Scheltens, capitaine sous Ernest Grégoire, lieutenant-colonel . 108
Grégoire marche sur Gand pour y proclamer le Prince d'Orange. Il est mis en prison 108
Scheltens est nommé major à la suite du 1er régiment de chasseurs 109
Borremans, son colonel 109
Tumulte populaire 111
Les cocardes oranges, à retourner en cas de besoin. 112
Scheltens paie bravement de sa personne 113
Il passe au 2e régiment de chasseurs à pied et commande le dépôt 115
Il est nommé lieutenant-colonel et désigné pour commander le 9e regiment de ligne et finalement colonel. 117
On le nomme commandant de place d'Ostende. 117
Il reçoit l'ordre de munir cette forteresse d'un demi armement 120
On le chicane et on le laisse sans moyens suffisants 121
Il est mis à la retraite. 122
Confession 124
Un autre Belge confirme ce qu'a dit Scheltens. 127
L'état de service 130

Digitized by Google

K149866

Digitized by Google

Digitized by Google

Google

338 d

Digitized by Google